This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

4
.M77

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE.

AMÉRIQUE.

TOME V.

Imprimerie de SELLIC
Rue des Jeûneurs, n

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE,

OU L'ON DÉCRIT

LES PRINCIPALES CONTRÉES DE LA TERRE, LES CURIOSITÉS NATIONALES, INDUSTRIELLES, SCIENTIFIQUES OU LITTÉRAIRES, LES MŒURS ET COUTUMES DES NATIONS, LES RICHESSES, LES FORCES, LES CULTES, LES GOUVERNEMENS, AVEC LES NOTABILITÉS, LES VILLES ET LES POPULATIONS DES DIFFÉRENS ÉTATS;

PAR M. ALBERT MONTÉMONT.

TOME CINQUIÈME.

AMÉRIQUE.

Paris,

SELLIGUE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET ÉDITEUR,
Rue des Jeûneurs, n° 14.

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n° 57.

1828.

Imprimerie de SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

A MONSIEUR

Monsieur le Baron Fourier,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES POUR LES SCIENCES MATHÉMATIQUES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Hommage respectueux

DE L'AUTEUR.

478

A MONSIEUR

Monsieur le Baron Fourier,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES POUR LES SCIENCES MATHÉMATIQUES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Hommage respectueux

DE L'AUTEUR.

478

Fort A. H. Terrot
1827
CEAN
TRAL
Fort Chambly
Mt. Hallowell
Mt. Hallowell
Little Machias Lake
Little Machias Lake

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE.

Amérique.

LETTRE XXXVI.

Coup d'œil géographique sur l'Amérique en général : Situation, surface, population; aspect et climat; montagnes, bassins et fleuves; golfes, lacs, détroits et autres accidens naturels; productions des trois règnes; races humaines; religions, langues et constitutions américaines. Division de l'*Amérique* en *septentrionale* et *méridionale*; généralités relatives à chacune.

Un monde éclatant d'or à tes yeux vient de naître,
Audacieux Colomb, tu cours le reconnaître;
L'Océan stupéfait s'abaisse devant toi.

Depuis la découverte de la boussole, les expéditions maritimes avaient pris en Eu-

rope une extension considérable; plusieurs îles voisines du continent africain avaient été successivement reconnues par les Portugais; ils venaient d'explorer les côtes depuis le cap Noun, et s'avançaient vers le midi jusqu'au cap de Bonne-Espérance, non encore dépassé, lorsqu'un Génois, frappé, peut-être, du vide immense qui existait dans la science géographique, puisqu'on ne connaissait qu'une moitié du sphéroïde terrestre, soutint, dit-on, qu'il devait y avoir un nouvel hémisphère et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident (1). Traité de visionnaire par ses compatriotes, repoussé dans ses demandes par l'Angleterre, la France et le Portugal, Colomb vint en Espagne, où, après huit années de sollicitations, il réussit à faire goûter ses plans à la reine Isabelle. Il en

(1) Washington vient de réduire un peu la gloire de Colomb, en établissant que ce grand homme ne soupçonnait point de terre intermédiaire à l'ouest de l'ancien continent; qu'il croyait le globe plus petit, et que cette double erreur, en le poussant vers l'Asie par l'Atlantique, fit découvrir le nouveau monde. (*Hist. of Columbus*, etc.)

obtient trois petits vaisseaux, et au bout de 33 jours de navigation il touche aux premières terres du nouveau monde, en 1492.

C'était une île du groupe des Lucayes; il l'appela San-Salvador. Il découvrit ensuite une île plus étendue qui portait le nom d'Haïti. Revenu triomphant sur le sol ibérique, il repart avec dix-sept vaisseaux, atteint la Jamaïque, puis Cuba et autres îles voisines, et dans un quatrième ou dernier voyage, quoiqu'il eût expié dans les fers le crime d'avoir acquis à l'Espagne des monceaux d'or et la seconde moitié du globe, il va enfin apercevoir les côtes du nouveau continent, c'est-à-dire celles de Veragua, et le port qu'il nomma Porto-Bello, à l'orient de l'isthme de Darien. Quelques années après, et pendant que l'infortuné Colomb, de retour en Europe, végétait dans l'oubli, le Florentin Améric Vespuce allait, en explorant les rivages déjà vus par son prédécesseur, et en publiant les premières cartes du pays, enlever à l'illustre Génois l'honneur de voir donner son nom à cette quatrième

partie du monde. Ainsi l'annonce des découvertes de Colomb fut marquée par une injustice, triste présage des maux dont Cortez et Pizarre devaient accabler les peuples indigènes, jusqu'à ce qu'enfin ceux-ci eussent brisé le joug d'un honteux esclavage et se fussent émancipés, ceux du nord par le génie de Washington, et ceux du sud par l'épée de Bolivar.

L'*Amérique*, cette terre partout arrosée et fécondée par les plus grands cours d'eau du globe; cette vaste contrée qu'en moins de trois siècles on a reconnue dans toutes ses dimensions, tandis que plus d'un tiers du territoire de l'ancien continent, surtout l'Afrique, résiste encore à la persévérance des plus hardis explorateurs; cette terre où l'histoire n'offre rien d'obscur ni de problématique, où l'on voit des peuples sans annales et sans souvenirs, excepté deux états, comme le Mexique, où régnèrent les Montézuma, et le Pérou, domaine des Incas, empires dont la civilisation peu avancée disparut devant celle de leurs conquérans destructeurs, qui dans

toutes les contrées successivement assujéties à leur domination imposèrent leur langue, leur religion et leurs usages; cette terre enfin, si remarquable par ses forêts immenses, ses énormes plateaux disposés par étages, ses plaines, ses lacs, ses plages marécageuses, ses chaînes de volcans, sa végétation luxuriante, ses déserts et ses animaux particuliers, s'étend sur plus de 130° de latitude, ou 3,250 lieues de 25 au degré.

Vers le pôle boréal, sa *limite* n'est pas déterminée, à cause des glaces dont le littoral est entouré, barrière insurmontable pour les navigateurs; au nord-ouest, son point extrême est le cap du Prince-de-Galles, par 66° lat. N. et 170° long. O. Si, comme il le paraît, le Groënland se rattache à l'Amérique, un des caps de cette terre ou île est un des points extrêmes du nouveau monde au nord-est; tandis que sa frontière vers le pôle austral est marquée par la Terre-de-Feu, à moins qu'on ne s'arrête au cap Froward, au sud de la Patagonie. Ainsi, au nord, ignorance absolue de

la distance au pôle arctique pour les côtes américaines, qui, au midi, s'approchent du pôle antarctique à la distance d'environ 30 degrés. La limite orientale est formée par l'Océan atlantique, et celle du couchant par l'Océan pacifique, lesquelles mers, en isolant l'Amérique de l'ancien continent, la baignent dans toute sa longueur du nord au sud, et se rapprochent tellement l'une de l'autre vers le milieu, ou au 9° lat. N., que leurs eaux ne laissent plus entre elles qu'une petite langue de terre sinueuse, nommée l'*isthme de Panama*, large au plus de 12 lieues, et qui, comme l'isthme de Suez, entre l'Asie et l'Afrique, divise l'Amérique en deux longs massifs bien distincts, celui du nord et celui du midi, formant, le premier l'*Amérique septentrionale*, et le second l'*Amérique méridionale*.

Ces deux massifs, alongés dans le sens des pôles en deux grandes péninsules qui ensemble renferment toutes les saisons, offrent ensemble également une *superficie* de 11,146,000 carrés de 60 au degré équa-

torial; nombre égal à peu près à la moitié du territoire de l'ancien monde, évalué par M. Balbi, dans sa *Balance politique du globe*, au 1er janvier 1828, à 23,427,000 milles carrés. Cette moitié réunit une *population* de 39,000,000 d'habitans, suivant la même balance, c'est-à-dire 4 millions de plus que n'indiquait M. de Humboldt, et que je n'avais porté dans mon introduction, tome 1er, p. XVI. Le savant Hassel porte cette population à 44,000,000 d'individus au 1er janvier 1825, et ne trouve point exagérée cette évaluation, dont le tiers est composé de blancs, savoir : 13 à 14,000,000 dans l'Amérique du nord, 2 à 3,000,000 dans celle du sud, et 650,000 aux Antilles ou Indes occidentales. En supposant pour terme moyen 40 *millions d'habitans*, on se rapprocherait beaucoup peut-être du nombre réel. M. de Humboldt établissait, en 1823, pour les races américaines la distribution numérique ci-après :

Blancs.	13,162,000 indiv.
Indiens.	8,610,000

Nègres	libres. .	1,144,000	6,223,000
	esclaves.	5,079,000	
Races mixtes.			6,289,000

Ce qui offrait en individus blancs 38 pour 100, en Indiens 25 pour 100, en nègres 18 pour 100, et mêlés 19 pour 100. Le même auteur donne à toute l'Amérique, depuis le cap Horn jusqu'au parallèle de Melleville's Sound et du cap Barrow, y compris les Antilles et Terre-Neuve, 1,186,930 lieues marines carrées de 20 au degré.

Les deux massifs dont se compose le sol américain ont, celui du nord 1,700 lieues de longueur de la mer polaire boréale à l'isthme de Panama, et celui du midi environ 1,650 lieues; la plus grande largeur du premier est de 1,500 lieues dans la partie septentrionale, qui va toujours en diminuant vers le sud, au point de se réduire à une douzaine de lieues à l'isthme qui fait limite entre les deux massifs; la plus grande largeur du massif du midi ou de l'Amérique méridionale, par 5° lat. S., est de 1,250 lieues.

Les deux grandes péninsules américaines sont sillonnées dans toute leur étendue du midi au nord par une chaîne de hautes *montagnes*, moins raides et plus éloignées de la Mer atlantique à l'est que de l'Océan pacifique à l'ouest. Sur le massif du midi, elles sont désignées sous le nom général de *cordillière des Andes*, mot dérivé du péruvien *antis* dont l'origine est *anta*, qui veut dire *cuivre*, parce que les Andes contiennent beaucoup de ce métal. Franchissant l'isthme de Panama, elles entrent sur le massif du nord sous le nom de *Cordillières* ou *Alpes de Californie*, et vont se perdre vers le pôle boréal sous la désignation de montagnes *rocheuses* ou *pierreuses* (1), qui jettent à l'orient un rameau nommé les *monts Alleghany* et *Apalaches*, dépendans des États-Unis. Le pic le plus élevé des montagnes des Andes, est le *Chimborazo*, près de Quito et de l'équateur, dans l'Amérique du sud; il a 3,350 toises au-dessus

(1) Rocky mountains.

tives à chacune des deux Amériques. Bornons-nous à dire en ce moment qu'il n'est aucune autre partie du globe aussi favorisée en communications de ce genre. A l'aide du seul Mississipi et de ses nombreux affluens, on peut aller par eau de l'Atlantique à l'Océan pacifique, en gagnant la Columbia, dont la source est voisine de celle de ce grand fleuve, qui, par les eaux d'un lac d'où sort le Gravel-river, se lie également aux lacs du Canada, lesquels forment le cours du majestueux Saint-Laurent; à son tour, l'Amazone offre plus de 1,000 lieues navigables; et, comme on le verra plus tard, elle se met en relation, par un de ses affluens au nord, avec un de ceux de l'Orénoque, bien que leurs embouchures se trouvent à plus de 250 lieues l'une de l'autre.

Parmi les *lacs* du nouveau monde, plaçons en première ligne ceux du Canada, que je viens de citer, entre autres le Lac supérieur, et puis nommons le Titicaca dans l'Amérique méridionale, masses d'eau précieuses dont nous parlerons en

leur lieu. Elles nous rappellent d'autres grands accidens naturels analogues, tels que les *golfes* ou *mers intérieures*, et les *détroits*.

Entre les deux Amériques, l'Océan atlantique a formé une sorte de mer intérieure appelée *mer des Antilles*, parce qu'elle se trouve entre la portion de terre orientale la plus resserrée du nouveau continent et les îles connues sous le nom d'Antilles, ou d'Indes occidentales, parce qu'on les croyait rattachées aux grandes Indes; la même mer s'avançant au nord dans les terres du massif septentrional, y va former le *golfe du Mexique*, où débouche le Mississipi. Au delà du Saint Laurent, et en se rapprochant des régions boréales, se voient à l'est la *mer* et le *détroit* d'*Hudson*, puis le *détroit de Davis* et la *baie de Baffin;* tandis qu'à l'ouest grondent les eaux du *détroit de Behring*, qui sépare l'Amérique de l'Asie. En redescendant par la Mer pacifique vers l'équateur, et en suivant le littoral, on rencontre d'abord le *golfe* de Géorgie, puis

ceux de *Californie*, de *Panama* et d *Guayaquil*, les seuls de ce côté occidenta qui aient de l'importance.

Nous avons dit tout à l'heure que l montagnes de l'Amérique laissent ent elles des *plaines* immenses et basses, des plateaux très-étendus : c'est dans l vastes plaines du Mississipi que se trouver les terrains unis désignés sous le nom d *savanes* ou de *prairies*; il n'y croît que d l'herbe, et les arbres sont disséminés à d distances considérables et d'ordinaire l long des courans d'eau. Dans l'Amériqu du sud se montrent des plaines analogu nommées *llanos* et traversées par l'Or noque, ou *Pampas*, autres steppes ent Buenos-Ayres, la Patagonie et la chaî des Andes. Le sol brûlant des *llanos* e tantôt nu comme le désert de la Lybi tantôt couvert d'un tapis de verdu comme les steppes de la haute Asie; ell sont bornées au sud par une forêt in mense qui se prolonge jusqu'au delà d fleuve des Amazones. Sur les hautes pl nes ou plateaux il y a des villes construit

jusqu'à près de 2,000 toises au-dessus du niveau de la mer, et des métairies à 1,000 toises au-dessus des villages les plus élevés des Alpes.

La configuration de l'Amérique influe considérablement sur sa *température* : placé comme une longue langue de terre entre deux océans, et longeant à peu près à distance égale, d'un côté l'Afrique et l'Europe dont l'Atlantique le sépare, et de l'autre côté toute l'Asie et les îles de la Mer pacifique, le nouveau continent a une température de près de dix degrés plus basse qu'aux lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde : cela vient d'abord de ses nombreuses chaînes de montagnes, dont les Andes, aux cimes couvertes de neiges perpétuelles, même sous la zone torride, forment la base ; cela tient ensuite à son peu de largeur, puisque la surface de l'Amérique est principalement en longueur ; cela tient en outre à ses nombreuses rivières, de même qu'à ses forêts impénétrables : tou-

tes ces causes, dit M. de Humboldt (1), produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de l'Afrique; c'est à elles seules, ajoute le même savant, qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent. La limite inférieure des neiges perpétuelles y est, sous l'équateur, à 2,462 toises au-dessus du niveau de la mer; par 20° lat., à 2,360 toises; par 45° à 1308 toises; et par 65° à 718 toises. La limite supérieure de la végétation y est près de l'équateur, pour les lichens, à 2,849 toises; pour les arbres, à 1,739; pour le quinquina à 1,485; pour le palmier à cire à 1,471; pour les palmiers et pour les bananiers à 513 toises.

Cette portion du globe, plus favorisée

---

(1) *Tableaux de la Nature*, tome Ier.

d'un côté que les autres contrées de la terre, par l'élévation et la richesse de ses montagnes, par l'amplitude et l'immensité des fleuves qui l'arrosent, offre, il est vrai, d'un autre côté, un grave inconvénient pour les contrées voisines de la grande ligne de faîte et du partage des eaux. Cette ligne de faîte recèle de nombreux *volcans*, et on y est exposé aux tremblemens de terre, surtout dans les régions équatoriales. Ces tremblemens de terre renversent, détruisent de fond en comble les villes et les populations, et ne laissent plus que des débris et des cendres aux lieux où l'industrie humaine luttait de pompe et de magnificence avec la nature même. Presque tous les volcans d'Amérique aujourd'hui enflammés se trouvent sur le flanc occidental de la chaîne des montagnes du sud et du nord, c'est-à-dire de la Patagonie à la rivière Mackensie. On n'en voit sur aucun point de la côte orientale de ce grand continent, si ce n'est trois petites éruptions à l'est des Andes propres, et que M. de Humboldt attribue aux ac-

tions latérales des volcans de Popayan et de Pasto, vers les Provinces-Unies de l'Amérique centrale. Sur la côte nord-ouest on cite principalement le volcan du mont Saint-Élie; au Mexique, le Popocatepetl ou volcan de la Puebla, et 4 autres; en Guatemala 25 volcans y compris le groupe de Popayan; en Colombie le groupe de Quito; au Pérou l'Arequina; au Chili 16 volcans, et 3 aux Antilles, savoir : ceux de Saint Vincent, de Sainte Lucie et de la Guadeloupe.

Toutefois ces tremblemens de terre ne rendent point stériles les contrées où ils se manifestent, le sol bientôt n'en devient que plus fécond; souvent même, en ouvrant ou ébranlant les entrailles de la terre, ils dévoilent de nouvelles richesses. On sait que l'Amérique, dont le sol s'étend d'une manière presque égale au nord et au midi de l'équateur, n'a rien à envier à l'ancien monde en *productions* dans les trois règnes. Les mines d'or et d'argent du Mexique et du Pérou ont nourri bien long-temps l'avarice de l'Espagne; des

compagnies anglaises les exploitent aujourd'hui, et leur procurent de larges bénéfices. L'arbre du quinquina, ce remède contre la fièvre répandue dans les deux mondes, ne croît que sur le flanc des Andes, près de la ligne; on y voit aussi en abondance ce précieux tubercule qui de l'Amérique est venu, comme une autre manne, rassasier la faim et consoler l'indigence des peuples de la vieille Europe; d'autres végétaux ont encore servi à nos besoins, comme l'ipécacuanha, l'arowrout, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de campêche, l'indigo, le tabac, le cotonnier, la canne à sucre et le café. On a dû admirer les pins superbes qui bordent la Columbia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de 300 pieds; il en a été de même des platanes et des tulipiers de l'Ohio, qui ont 40 à 50 pieds de circonférence. Dans le règne animal, se sont offerts à notre curiosité d'innombrables troupeaux de chevaux ou bœufs sauvages, des tapirs, faibles ébauches de l'éléphant, des singes et

des castors; des légions d'oiseaux parmi lesquels brillent l'oiseau-mouche et le colibri, ces bijoux de la nature que leur ressemblance a fait souvent confondre sous un même nom; le kamichi, curieux par sa voix retentissante et par ses armes redoutables; le jabiru, destructeur des reptiles; le condor, espèce d'aigle des Andes; l'aigle-chauve (1), l'agami, le moqueur et quelques autres. Le serpent à sonnettes se rencontre dans les deux Amériques, mais il est plus commun entre les deux tropiques; les rivières sont remplies de caïmans ou crocodiles. L'insecte le plus pré-

(1) Il habite les deux Amériques, et sous toutes les latitudes; il fréquente les bords de la mer, des lacs et des grands fleuves, et vit aux dépens des habitans des eaux comme de ceux de la terre. Doué d'une grande puissance de vol, il s'élève jusqu'au-dessus des orages. Indifférent aux températures extrêmes, il passe en quelques minutes du froid des plus hautes régions de l'atmosphère aux chaleurs de la zone torride; les saisons ne l'obligent point à changer de climat.

cieux est la cochenille, à cause de la belle couleur qu'il donne pour la teinture.

Quand les Européens eurent débarqué en Amérique, ils donnèrent à ses *habitans* le nom général d'*Indiens*, parce qu'ils se croyaient aux extrémités orientales de l'Inde : ce nom est demeuré aux indigènes du nouveau monde; mais de nos jours on ne les rencontre plus que dans les forêts, parce qu'ils furent presque tous exterminés par leurs maîtres nouveaux, qui ensuite, ne pouvant cultiver eux-mêmes la terre dans les régions brûlantes de l'équateur, allèrent chercher en Afrique des nègres dont l'union avec les blancs a produit les *mulâtres;* pendant que de celle des indigènes avec les Européens sont nés les *créoles*. D'un autre côté, bon nombre d'Européens dès le 16e siècle s'étant fixés dans les deux Amériques, il en est résulté une race nouvelle de blancs qui forment aujourd'hui par leurs caractères physiques, comme par leurs idiomes, une classe tout-à-fait indigène et différente des autres portions du genre humain.

En général les *indigènes américains* sont bien constitués, ont le teint d'un rouge cuivré, la chevelure noire, longue et peu fournie, la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux alongés, les sourcils éminens, les pommettes saillantes, le nez un peu camus, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës; une expression de douceur sur la bouche, et cependant de dureté dans le regard; la tête carrée, la face large, sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu, avec l'os frontal très-déprimé en arrière, et le crâne ordinairement léger.

Voilà les traits physiques généraux et distinctifs des nations américaines; il n'y a d'exceptions que pour les races polaires, comme les *Eskimaux* vers le pôle arctique, lesquels sont au-dessous de la taille moyenne, et ont quelque ressemblance avec les Samoyèdes. Une exception contraire existe pour les *Puelches* et les *Patagons*, dont la stature paraît être au-dessus

de la moyenne. Les *Caraïbes* sont rouges; le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé; celui des Mexicains est plus basané que celui des Indiens de la Colombie; les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux du Bas-Orénoque; ceux du Rio-Gila sont plus bruns que ceux du Guatemala; aux sources de l'Orénoque on aperçoit des tribus blanchâtres au milieu de peuplades noirâtres; les Indiens des plateaux les plus élevés de la Cordillière des Andes ont le teint aussi cuivré que ceux des plaines basses et dévorantes de la torride. Partout on s'aperçoit que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle il vit.

Il serait difficile d'établir des généralités sur les *mœurs* ou le *caractère* moral des Américains, parce que la race indigène, comme on l'a vu tout à l'heure, a presque disparu devant les vainqueurs, et que ceux-ci ont imposé leurs langues et leurs usages à ce qui est resté et qu'ils ont asservi. On peut dire, comme l'observe Malte-Brun, que l'Amérique, sur ces deux

points, montre l'empreinte d'anciennes communications par le golfe de Behring avec l'Asie, antérieures au développement des croyances et des mythologies régnantes parmi les peuples asiatiques. Les deux *langues* dominantes parmi les peuples du nouvel hémisphère sont l'anglaise dans l'Amérique septentrionale, et l'espagnole dans l'Amérique méridionale, parce que les Espagnols et les Anglais s'étaient comme partagé ce nouveau continent; viennent ensuite le français et le portugais. Parmi les autres idiomes il en est quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, celui du Chili est commun à la Patagonie; celui des Guaranis est répandu depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, où commence la même Patagonie; la langue des Caraïbes paraît être la langue mère de vingt autres. Dans l'Amérique septentrionale, la langue des Aztèques ancien peuple du Mexique, s'étend depuis le lac Nicaragua jusqu'au 37° lat. N., sur une longueur de 400 lieues; les Chérokés ont aussi une langue propre, dans le

ts-Unis, et l'idiome des Eskimaux s'é-
l depuis le Groënland au nord-est jus-
ıux plages maritimes d'Ounalaschka au
l-ouest. Voici au reste comment le cé-
e Humboldt répartissait pour 1823 les
ples d'Amérique sous le rapport de
s idiomes.

gue anglaise, parlée par. .	11,647,000 indiv.
— espagnole.	10,504,000
— indienne	7,593,000
— portugaise	3,740,000
— française	1,242,000
— hollandaise.	216,000
— danoise.	
— suédoise	
— russe	
	34,942,000

es totaux de chacune de ces langues
: basés sur les détails suivans :

Langue anglaise.

ıts-Unis	10,525,000
ıut-Canada, Nouvelle-Écosse, 'eau-Brunswick.	260,000
ıtilles et Guiane anglaise . . .	862.000
	11,647,000

Langue espagnole.

Amérique espagnole, savoir :	
Blancs.	3,276,000
Indiens.	1,000,000
Races mixtes et nègres.	6,104,000
Partie espagnole d'Haïti.	124,000
	10,504,000

Langues indiennes.

Amérique espagnole et portugaise, y compris les tribus indépendantes.	7,593,000

Langue portugaise.

Brésil.	3,740,000

Langue française.

Haïti	696,000
Antilles dépendantes de la France, Louisiane et Guiane française . . .	256,000
Bas-Canada et quelques tribus d'Indiens indépendans	290,000
	1,242,000

Langue hollandaise, suédoise, danoise et russe.

Antilles.	84,000
Guiane	117,000
Russes de la côte N.-O.	15,000
	216,000

Dans le total général, les langues de l'Europe latine figurent pour . .	15,486,000
Celles du rameau germanique pour.	11,863,000
Les langues indiennes pour. . . .	7,593,000
	34,942,000

On peut admettre qu'en général dans l'Amérique continentale et insulaire, il y a sur 6,433,000 noirs plus de $\frac{45}{110}$ qui parlent anglais, plus de $\frac{10}{110}$ qui parlent portugais, et plus de $\frac{14}{110}$ qui parlent la langue française.

Si nous considérons les peuples d'Amérique sous le rapport des *religions* qu'ils professent, nous voyons que celle du Christ y est pour ainsi dire universelle, et

M. Humboldt donne encore à cet égard la classification suivante :

Catholiques romains	22,486,000
Protestans.	11,636,000
Indiens indépendans non chrétiens.	820,000
	34,942,000

Le total des catholiques romains est formé : 1° par l'Amérique espagnole continentale, qui en fournit 15,985,000, dont 2,937,000 blancs, 7,530,000 Indiens, 5,518,000 mixtes et nègres ; 2° par l'Amérique portugaise, qui en donne environ 4,000,000 ; 3° par les États-Unis, le Bas-Canada, et la Guiane française, qui en ont 537,000, et 4° par Haïti, Cuba, Porto-Rico et les Antilles françaises qui en ont 1,964,000.

Au total des protestans M. de Humboldt a fait concourir, savoir : les États-Unis pour 10,295,000 ; le Canada anglais, la Nouvelle-Écosse et Labrador pour 260,000 ; la Guiane anglaise et hollan-

daise pour 220,000; les Antilles anglaises pour 777,000; les Antilles hollandaises, danoises, etc., pour 84,000.

Quant au rapport des cultes entre eux, le savant auteur pense que le nombre des protestans dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'extrémité méridionale du Chili jusqu'au Groënland, est à celui des catholiques romains comme 1 est à 2. Les Indiens indépendans, qui n'appartiennent à aucune communauté chrétienne, sont à la population chrétienne comme 1 est à 42. Dans l'état actuel des choses, la population protestante s'accroît plus rapidement dans le nouveau monde que la population catholique, et en moins d'un demi-siècle il est probable que malgré les institutions libres que viennent de se donner l'Amérique ci-devant espagnole et le Brésil, le culte purement évangélique aura encore modifié considérablement, par son extension nouvelle, ce terme de comparaison.

Les peuples américains sont gouvernés aujourd'hui par des *institutions* générale-

ment démocratiques. Il y a cinquante ans qu'une grande portion de l'Amérique du nord secoua le joug de l'Angleterre, qui y avait des colonies très-étendues; il y a dix ans que l'Amérique méridionale est de même entièrement émancipée, avec la partie sud de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire le Mexique et l'Amérique centrale; Anglais, Espagnols, Portugais, sont pour jamais chassés des lieux que leur monopole exploita pendant trois siècles; la liberté qui improvisa des armées et des généraux, comme autrefois Cadmus avait repeuplé de guerriers la Phocide, a aussi fait sortir du sein de l'Amérique des législateurs capables d'apprécier les besoins et la véritable situation morale des Américains. Ceux du nord, comme nous venons de le dire, ayant fait les premiers pas dans un ordre politique, et les ayant marqués d'une sagesse et d'une maturité précoces, leurs frères du sud les ont pris pour modèles, et leurs républiques se sont organisées d'après les mêmes bases. Aussi, à quelques différences de formes près, tous

ont adopté le principe de la *souveraineté du peuple*, la représentation nationale, et la distinction des *trois pouvoirs*, législatif, exécutif et judiciaire.

Toutes les constitutions générales de l'Amérique attribuent l'exercice de la *puissance législative* à un *congrès* composé d'un *sénat* et d'une *chambre de représentans*. Au Brésil seulement existe une monarchie représentative, mais également avec les trois pouvoirs. Dans les républiques fédératives, comme celles de l'Amérique du nord, indépendamment du congrès général, il existe pour chaque état confédéré un pouvoir législatif dont la forme et les attributions sont déterminées par la constitution particulière de l'état, calquée, au reste, sur la constitution générale. Aux États-Unis et au Mexique la *chambre des représentans* se renouvelle tous les deux ans, et pour être député il faut être âgé de 25 ans. Il y a en Colombie deux degrés d'élection, et pour y être député il faut posséder un certain revenu. Aux

États-Unis et dans la Colombie, la chambre des représentans a le droit exclusif de mettre en accusation, devant le sénat, les principaux fonctionnaires de la république; au Mexique, les deux chambres connaissent, en qualité de grand jury, des accusations qui peuvent être portées devant elles contre ces fonctionnaires. Le *sénat*, dans les trois grandes républiques, forme la seconde branche du pouvoir législatif. Les sénateurs sont renouvelés tous les deux ans, aux États-Unis par tiers, au Mexique par moitié; ils le sont en Colombie tous les quatre ans par moitié, et la durée des fonctions est de huit années. Dans les trois républiques, l'âge de l'éligibilité des membres du sénat est de 30 ans, et l'on écarte des fonctions de sénateur comme de député tous les individus qui occupent des emplois du gouvernement. Les sénateurs et les députés reçoivent partout une indemnité sur le trésor public durant le temps de chaque session. Les attributions des deux chambres réunies en congrès ont pour objet général de défen-

dre l'indépendance nationale et de pourvoir à la conservation et à la sécurité de la nation dans ses relations extérieures; de conserver l'union des états de la fédération, de soutenir l'égale proportion d'obligations et de droits devant la loi; dans ce but le congrès a le pouvoir de créer les impôts, de contracter les emprunts, de régler le budget, de décider la guerre, de lever et d'entretenir les forces de terre et de mer; les résolutions qu'il prend ont force de loi quand elles ont été discutées par les deux chambres, adoptées à la majorité des suffrages, et approuvées par le président, sauf les cas prévus par la constitution.

Toutes les constitutions républicaines de l'Amérique confient le *pouvoir exécutif* à un fonctionnaire suprême qui prend le titre de *président*, et qui, dans les trois grandes républiques précitées, est renouvelé tous les quatre ans. Il est le chef des forces militaires, mais ne peut en disposer sans l'aveu du congrès; il fait exécuter les lois, nomme aux emplois publics, a le

droit de grâce, et est expressément chargé de prendre toutes les mesures que commande l'intérêt général.

Quant au *pouvoir judiciaire*, le principe de l'inamovibilité des juges et de la publicité des débats est généralement admis. Dans les trois grandes républiques, de même qu'à Buenos-Ayres et au Brésil, il existe une cour suprême de justice ayant des attributions pareilles, comme notre cour de cassation; il y a des tribunaux d'arrondissement et de district correspondans à nos cours d'appel et à nos tribunaux de première instance.

Toutes les constitutions américaines renferment les garanties individuelles impérieusement réclamées de nos jours par tous les peuples civilisés, et dont quelques-uns seulement jouissent. La liberté de la presse dans aucun des gouvernemens du nouveau monde ne peut jamais être suspendue; la liberté individuelle est tellement garantie, qu'elle ne laisse aucune prise à l'arbitraire; les citoyens ont le droit de s'assembler en public pour discuter sur

les intérêts du pays; ils ont le droit de port d'armes; ils sont exempts de la gêne des passeports, et dans plusieurs contrées, comme aux États-Unis et au Brésil, ils ne sont jugés que par leurs pairs, le jury s'y trouvant en pleine activité. Partout, excepté au Brésil, les distinctions nobiliaires sont abolies; partout les cultes sont libres, sauf au Mexique où le catholicisme est seul permis, ce qui démontre la force des préjugés qui règnent encore dans ce pays; en Colombie et au Mexique, tout homme libre, quelles que soient sa couleur et son origine, est citoyen; quelques portions des États-Unis excluent encore les noirs de l'exercice des droits politiques, mais la constitution générale n'en parle point.

Ces généralités sur les institutions du nouveau monde recevront leur complément ou leur application particulière et leurs développemens lors de la revue de ses divers états; mais pour y procéder avec plus de clarté, nous devons ajouter à ces grands traits sur l'Amérique ceux qui

regardent spécialement chacun des deux massifs du nord et du midi; nous commencerons par le massif de l'Amérique septentrionale, et nous passerons immédiatement à celui de l'Amérique du sud, afin que les idées sommaires sur l'un et l'autre se présentent avec plus d'ensemble et d'avantage, avant de descendre aux différentes contrées qui en dépendent respectivement.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'*Amérique septentrionale*, dont les côtes furent explorées pour la première fois par l'anglais Sébastien Cabot, en 1497, avec ordre de Henri VII de prendre possession au nom de son souverain de tous les pays non encore soumis à quelque prince chrétien, commence au midi à l'isthme de Panama, par 9° lat. N., et finit au nord à la Mer glaciale, par delà le 80° lat. N., pendant qu'elle est comprise entre 15°-170° long. O. Elle est bornée à l'est par l'Océan atlantique boréal et équatorial, et

à l'ouest par l'Océan pacifique; elle renferme, en terre continentale, une *superficie* de 607,337 lieues marines carrées de 20 au degré, avec une *population* d'à peu près 25,000,000 d'individus (1), sans les Antilles, qui, sur un développement de 700 à 750 lieues et avec une surface de 8,300 lieues marines carrées, contiennent plus de 3,000,000 d'habitans.

Parmi les *accidens naturels* de l'Amérique septentrionale, ses golfes, ses détroits, ses montagnes, ses lacs et ses fleuves méritent un examen particulier.

Les trois *golfes* principaux, que l'on revêt aussi du titre de *mers* ou de *baies*, à cause de leur étendue, sont ceux de Baffin, d'Hudson et du Mexique. Le *golfe de Baffin*, appelé ainsi de l'anglais Guillaume

(1) L'estimation de M. de Humboldt à 19,650,000 âmes en 1823, sans les Antilles, était probablement déjà trop faible à cette époque, et le prodigieux accroissement de la population des États-Unis éloigne de plus en plus ce nombre de la vérité.

Baffin, qui le découvrit en 1616, en cherchant un passage par le nord-ouest de l'Atlantique dans le grand Océan, est situé dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du nord, entre les 70° et 78° lat. N., sous 70° long. O.; il sépare sur ce point l'Amérique propre du Groënland; des montagnes règnent le long de ses côtes qui sont continuellement bordées de glace, et la navigation s'y borne à quelques semaines. Les oiseaux aquatiques s'en éloignent avant la fin de juillet; il abonde en phoques, narvals, baleines et autres grands animaux marins; il communique avec l'Océan atlantique boréal par le détroit de Davis, et avec la mer boréale par le détroit de Lancaster et le canal de Barrow; on ignore s'il communique directement avec le *golfe d'Hudson*. Celui-ci, qui pénètre dans le littoral E. des possessions anglaises, et qui est situé entre les 75°-96° long. O. et 51°-63° lat. N., fut découvert par le navigateur anglais Henri Hudson en 1610. Ses côtes sont stériles et hérissées de rochers escarpés; la mer n'y est libre que de juil-

let à septembre; il communique avec le détroit de Davis par ceux de Forbisher, de Cumberland et d'Hudson. Le *golfe du Mexique* est la partie de l'Océan atlantique avancée dans les terres méridionales du nord, par 84°-100° long. O. et 20°-30° lat. N.; il est sous le tropique du Cancer, il baigne la côte sud des États-Unis et la côte est du Mexique, et il reçoit les eaux du Mississipi ainsi que du Bravo ou du Zio del Norte. On pourrait encore citer le *golfe de Californie*, autrement dit la *mer Vermeille*, dans l'Océan pacifique, sur la côte occidentale du Mexique et où débouche le Colorado.

Les principaux *détroits* sont, dans l'Atlantique et les portions de mers qui s'y rattachent, le *détroit de Davis*, découvert par l'anglais Davis en 1585, et communiquant du golfe de Baffin à l'Océan atlantique boréal; le *détroit de Lancaster*, situé au N.-O. du golfe de Baffin; le *détroit* ou *canal* de *Barrow*, à l'ouest du détroit de Lancaster; le *détroit d'Hudson*, qui lie la baie d'Hudson au détroit de Davis; le

détroit des Florides ou *canal de Bahama*, qui communique du golfe du Mexique dans l'Océan atlantique, et sépare des îles Lucayes la côte sud des États-Unis. Le courant perpétuel qu'on éprouve dans ce détroit vient du courant formé par la marée qui se répand entre Cuba et Yucatan, et de la masse des eaux du Mississipi avec celle des autres grands fleuves qui débouchent dans le golfe du Mexique : l'arrivée de la marée du sud au nord force les eaux des fleuves à se répandre le long des côtes de l'est de l'Amérique septentrionale.

Les détroits principaux dans l'Océan pacifique sont le *détroit de Behring*, entre l'Asie et l'Amérique du nord ; le *détroit* ou *canal de Géorgie*, à la côte ouest au nord de l'Amérique, sous 50° lat. N. et par 125°-130° long. O., entre l'île la plus méridionale de l'archipel Quadra et Vancouver et les côtes ouest du continent américain.

Le système des *montagnes* de l'Amérique septentrionale établit deux longs versans à l'est et à l'ouest, parallèles aux

deux Océans atlantique et pacifique. Le versant de l'ouest, depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Behring, forme une chaîne prolongée des Andes qui suit les côtes du grand Océan, à une distance qui varie d'un petit nombre de lieues jusqu'à près d'une centaine, et reçoit successivement divers noms, du nord au sud; ceux de *monts Rocheux* dans les possessions russes et anglaises; *monts Colombiens* au sud-ouest, dans les États-Unis; *Sierra de los Mimbrez* dans le Mexique; et *Sierra de la Madre* dans le Mexique et l'Amérique centrale. Le versant de l'est, infiniment plus éloigné de l'Atlantique, a plusieurs rameaux dont la chaîne s'étend par le nord-est entre 23° et 48° lat., jusqu'au golfe St-Laurent, sous les noms de *monts Alleghany*, de *montagnes Bleues* sur la côte, et de *monts de Cumberland* à l'ouest. Voici au reste les hauteurs absolues des principales montagnes de l'Amérique du nord, d'après le tableau de M. Perrot, revu par M. de Humboldt.

MONTAGNES.	HAUTEURS.
Le plus haut pic des monts Rocheux.	2905 toises.
Mont Saint-Élie, côte N.-O.	2828
Le Popocatepetl (volcan du Mexique).	2771
Pic d'Oribaza (Mexique).	2717
Sierra Nevada (*Id.*).	2451 $\frac{1}{2}$
Nevado de Toluca	2372
Mont du Beau-Temps, côte N.-O. .	2334
James Peak (monts Rocheux).	1873
Mexico.	1160
Le Washington (États-Unis).	1037
Valladolid.	1001
Xalapa	677
Pic d'Otter (États-Unis).	666
Montagnes Bleues (Jamaïque)	1137
La Soufrière (Guadeloupe).	778
Montagne pelée (Martinique)	665
Saint-Vincent, volcan	500
Lac Supérieur (États-Unis).	100
Lac Érié	88
Lac Ontario.	34

La chaîne qui unit les monts Rocheux aux Alleghany forme par 55°—41° lat. N. les lignes de partage des eaux, 1° entre la mer polaire et la baie d'Hudson; 2° entre

la même baie, le golfe du Mexique, les lacs au nord et le cours du Saint-Laurent; 3° entre les lacs au midi et le même golfe du Mexique. A l'ouest de la chaîne principale se détachent d'autres rameaux qui s'étendent, les uns vers les rivages de la mer et du détroit de Behring, les autres vers la Californie. De ces différentes lignes de faîte, il résulte pour l'écoulement des eaux cinq *bassins* principaux : le premier à l'ouest, compris entre la chaîne des monts Rocheux et le grand Océan; le deuxième à l'est, resserré entre les Alleghany et l'Océan atlantique; le troisième formé au nord par la ligne de faîte qui sépare le golfe d'Hudson des grands lacs canadiens du golfe du Mexique, de la mer polaire et du golfe de Baffin, et reçoit les eaux qui viennent de cette enceinte; le quatrième situé au nord, entre les monts Rocheux et la ligne de faîte que nous venons de décrire, en y comprenant le golfe de Baffin, les détroits de Lancaster et de Barrow, et la partie de la mer polaire où ces détroits communiquent; le cinquième au sud, qui, compris

entre les Alleghany, la ligne de faîte transversale, les monts Rocheux, les montagnes qui y font suite jusqu'à l'isthme de Panama, verse ses eaux dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Voici les principaux *fleuves* qui s'écoulent dans ces divers bassins.

Bassin du grand Océan.

Columbia (États-Unis). . . . cours.	400 lieues.
San-Phelipe ou Carmela (Mexique). .	300
Colorado (Mexique)	260

Bassin de la mer polaire.

Mackensie avec l'Ounjigah ou rivière de la Paix.	625

Bassin de la baie d'Hudson.

Sakatchawan avec le Nelson (Amérique anglaise).	460
Churchill (*Id.*)	400
Albany (*Id.*)	230

Bassin de l'Atlantique.

Fleuve Saint-Laurent.	670
Affluent : Utawas.	170
Connecticut (États-Unis).	100

Bassin du golfe du Mexique.

Mississipi avec le Missouri (États-Unis)		1100
Affluens :	Missouri seul.	750
	Rivière Plate.	270
	Ohio	220
	Arkansas.	410
	Rivière rouge.	350
Rio del Norte (Mexique).		500

Essayons de décrire quelques-uns des fleuves que nous venons de citer.

Vers le même point des monts Rocheux, par 54° lat. N. et 130° long. O., naissent deux fleuves qui coulent, l'un du flanc N.-E. vers le pole boréal, l'autre du flanc S.-O. vers l'Océan pacifique; ce sont le Mackensie et la Columbia.

Le *Mackensie*, ainsi nommé du voyageur anglais qui le découvrit en 1789, se forme de trois bras, dont le plus septentrional sort du lac Ilum; le plus méridional est nommé bras de l'est; celui du centre, qui est le principal, conserve le nom d'Ounjigah ou de rivière de la Paix. Après

un cours assez considérable de l'ouest au nord-est, parvenu au lac Athapeskow, il change sa direction pour prendre celle du sud au nord-est, et son nom pour celui de rivière de l'Esclave, où il se rend; il en sort sous le nom nouveau de Mackensie, qu'il garde jusqu'à la mer glaciale, où il débouche par 135° long. O. et 69° lat. N. Il est navigable jusque dans le voisinage des monts Rocheux, où il a de nombreuses cascades; entre le lac de l'Esclave et l'Athapeskow, il couvre dans ses débordemens une immense étendue de terrain. Il formait naguère limite entre les possessions russes et les possessions anglaises dans l'Amérique du nord, les premières à l'ouest, et les secondes à l'est.

La *Columbia*, qui débouche dans la mer pacifique, reçoit de nombreuses et importantes rivières, notamment le Flat-Bow ou Mac-Gillivray's river, le Clark ou Flat-Head, le Lewis ou Saptim, et la Multnomah; quelques géographes y rattachent encore le Tacoutché-Tessé ou rivière Fraser, qui pourtant se jette dans le golfe de

Géorgie, 3 degrés plus au nord. La Columbia, à 100 lieues de son embouchure, après avoir reçu la rivière Lewis, a déjà près de 3,000 pieds de large; ses eaux sont tellement claires qu'on y aperçoit le poisson à 15 pieds de profondeur; des bâtimens de 300 tonneaux remontent le fleuve jusqu'à la jonction de la Multnomah, à 38 lieues de l'Océan, et la marée se fait sentir 22 l. au-delà. Née par 50° lat. N. et 118° 50' long. O., et arrivant à l'Océan par 46° 19' lat. N. et 126° 14' 15" long. O., la Columbia, eu égard à ses sinuosités, présente un cours d'environ 400 lieues.

Les deux autres fleuves du bassin de l'Océan pacifique et ceux du bassin de la baie d'Hudson seront décrits lorsque nous traiterons du Mexique et des États-Unis auxquels ils appartiennent; mais nous ne pouvons ajourner le St-Laurent et le Mississipi, les deux plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale, communs d'ailleurs à plusieurs états.

Le fleuve *Saint-Laurent*, qui sépare les possessions anglaises de celles de l'Union,

est, à proprement parler, le détroit par où s'écoulent dans l'Atlantique les eaux des *lacs* du Canada, dont nous ne traiterons que dans notre lettre sur l'Amérique anglaise. Il reçoit divers noms : il s'appelle le *Saint-Laurent* depuis son embouchure, sous 48° lat. N. et 72° long. O., jusqu'au 76° long. O. ; le *Cataraqui* ou l'*Iroquois*, de ce point jusqu'au lac Ontario ; la rivière de *Niagara*, entre le lac Ontario et le lac Érié ; le *détroit* entre le lac Érié et le lac Saint Clair ; la rivière *Saint Clair*, entre le lac Saint Clair et le lac *Huron*, auquel se joint le lac Michigan ; les *chutes* ou *sauts de Sainte Marie*, entre le lac Huron et le lac Supérieur. C'est au 76° long. O. que l'*Utawas* vient du pays des Iroquois s'unir au Saint Laurent, près de Montréal. Le lac Champlain, sous le 46° lat. N. et 76° long. O., s'écoule aussi dans le Saint-Laurent, par un canal qui porte le nom de *Chambly* ou de *Sorelle*. Ce qu'on nomme le *Cataraqui*, peut avoir 50 lieues de cours ; la rivière de Niagara en a 12 ; celle du détroit, 14 ; le Saint Clair, 20 ;

celle des chutes, 10 à 12; et tout le fleuve 670 lieues. La rivière de Niagara varie d'un quart de lieue à une lieue de largeur; à un des points de son rétrécissement, elle se précipite de 163 pieds de haut par deux cataractes dont l'île des Chèvres marque la séparation, et pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La cataracte ou le saut de l'ouest, qui est le plus considérable, se nomme le *grand saut* ou le *saut du fer à cheval*, à cause de sa forme, et a 1800 pieds de large; le saut de l'est en a 1000. Ce double saut s'annonce par d'affreux mugissemens; c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. « La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume

qui s'élèvent au-dessus des forêts, comm
les fumées d'un vaste embrasement. D
pins, des noyers sauvages, des roche
taillés en forme de fantômes, décorent
scène. Des aigles, entraînés par le coura
d'air, descendent en tournoyant au fo
du gouffre, et des carcajoux se suspe
dent par leurs longues queues au bo
d'une branche abaissée, pour saisir da
l'abîme les cadavres brisés des élans et d
ours (1). » En 1827, plus de 10,000 i
dividus se sont trouvés réunis près d
Niagara pour être témoins de la chute d'u
bateau portant deux chiens et un ours; l
trois animaux en approchant de l'abîm
poussaient des hurlemens affreux; les de
chiens se précipitèrent les premiers; l'ou
tint bon jusqu'au dernier instant, ma
fut à son tour englouti par le gouff
écumant.

Le *Mississipi*, roi des fleuves de l'Am
rique du nord, et qui coule sur le ter

(1) Châteaubriand. *Génie du Christianisme.*

toire des États-Unis, devrait plutôt s'appeler Missouri, son principal affluent, plus étendu que le Mississipi propre. Le *Missouri* naît au versant oriental des monts Rocheux, entre 112° et 113° long. O., par 44° lat. N., peu loin des sources du Lewis, un des affluens de la Columbia. Formé de trois cours d'eau principaux, nommés le Gallatin, le Madison et le Jefferson, il coule d'abord au nord l'espace de 55 lieues; puis au nord-est pendant 25 lieues; puis au sud-est pendant 200 lieues, durant lesquelles il reçoit plusieurs affluens notables, comme le Yellow-Stone ou Pierre-Jaune, et le Petit-Missouri; alors il se reploie brusquement au sud pour couler dans cette direction pendant 140 lieues dans le pays des Sioux, et y recevoir d'autres affluens, tels que la Chayenne et la rivière Blanche ou White-river; sous le 43e parallèle, par 103° long. O., il fait un détour à l'est pendant 60 lieues, reçoit encore plusieurs affluens, comme le Quircourre, la Jaegue et la Sioux; enfin court au sud-est pendant 240 lieues, pour s'unir

au *Mississipi.* Celui-ci vient du lac d
Cèdre rouge, par 97° 15' long. O., so
47° 35' lat. N. (1), à deux lieues des lacs d
versant nord-est qui envoient leurs eaux
la baie d'Hudson; il coule au sud pendar
2 degrés, puis au sud-est pour former l
célèbres cataractes de Saint-Antoine, r
çoit divers affluens, comme les rivièr
Sainte-Croix, de Saint Pierre, des Moine
de Chippaoua et des Illinois, et joint l
Missouri par 38° 54' lat. N. — 87° 4
long. O., après un cours de 300 lieues.
son confluent avec le Missouri, il devie
comme lui trouble et jaunâtre; les eau
des deux fleuves ne s'unissent complét
ment que 30 milles plus bas. Le Missi
sipi continue à couler jusqu'au golfe d
Mexique, en donnant son nom aux deu
bras réunis, trajet de 450 lieues, pendar
lequel viennent encore le joindre, pa

(1) Beltrami recule la source du Mississipi au la
Julia, par 48° 3' lat. N., et 4° long. O. mér. de l
Nouvelle-Orléans.

sa gauche, l'Ohio et le Tenessé, et par sa droite, la rivière Blanche, l'Arkansas et la rivière Rouge. Le cours entier du Missouri, avec le bas Mississipi, est de plus de 1100 lieues; d'autres le font de 1200 lieues, y compris toutes les sinuosités. La largeur du fleuve est en général de 800 à 1600 toises; celle de chacun des deux bras, au point de jonction, est d'une demi-lieue; celle des deux bras réunis est de plus d'une lieue à la Nouvelle-Orléans, et va toujours en augmentant jusqu'à leurs embouchures. Le courant du fleuve est de 3 milles $\frac{1}{2}$ à 4 milles par heure; mais sa rapidité est telle à la Nouvelle-Orléans, qu'il faut un vent fort pour qu'on puisse le remonter à la voile. Le fleuve est navigable pour les bâtimens de 300 tonneaux jusqu'à Natchez, qui est à 170 lieues de la mer, où il se jette par plusieurs bras en formant un delta, sous 29° 6' lat. N.; les embarcations remontent jusqu'aux chutes Saint Antoine, par 44° 50' lat. N., navigation de près de 800 lieues, avec les circuits. Le Missouri et le

Mississpi avec leurs affluens arrosent u
pays égal en surface aux deux tiers
l'Europe.

Lorsque tous les cours d'eau tributair
du Missíssipi se sont gonflés des déluges
l'hiver, quand les tempêtes ont abattu d
pans entiers de forêts, « le temps, d
le temps assemble, sur toutes l
sources, les arbres déracinés : il les un
avec des lianes, il les cimente avec d
vases, il y plante de jeunes arbrisseaux
et lance son ouvrage sur les ondes. Cha
riés par les vagues écumantes, ces r
deaux descendent de toutes parts au Me
chacébé (1). Le vieux fleuve s'en empar
les pousse à son embouchure pour y fo
mer une nouvelle branche. Par intervall
il élève sa grande voix, en passant sous l

(1) Les Indiens donnent au Mississipi le nom
Mescha-chébès ou *père des eaux*. Le mot *Mississi*
est, au reste, formé de deux mots de la lang
des Algonquins, *missi*, *grand*, et *sepe* ou *sipi*, r
vière.

monts; il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts (1). Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courans latéraux, remonter le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons; des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs; et la colonie, déployant au vent ses ailes d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

» Les deux rives du Meschacébé présentent un tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se dé-

---

(1) Il submerge ses bords deux fois par an, à une très-grande distance.

roulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de 3 ou 4000 buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les herbes dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives. Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages

les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières sur lesquelles elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur du feuillage; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincèlent sur le jasmin des Florides, et des serpens oiseleurs

sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes. Tout est silence dans les savanes, tout est mouvement et murmure sur la rive opposée. »

Cette brillante description, qu'on retrouve dans les vers de M. Saint Victor (1), nous transporte à merveille au sein des *productions* de l'Amérique du nord, qui, s'approchant, d'un côté, du cercle polaire et, de l'autre, de l'équateur, a un *climat*

---

(1) *Le Voyage du Poète*, où l'on remarque surtout le passage suivant :

Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errans :
Tantôt entre deux monts, précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes ;
Sort, d'écume, de fange et de débris couvert,
De ses flots débordés inonde le désert,
Arrose cent climats peuplés ou solitaires ;
Et portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,
Ose du Dieu surpris braver la majesté ;
Et du flux impuissant brisant les faibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines.

très-varié, et généralement plus froid, à des latitudes semblables, que celui de l'ancien continent, surtout dans les parties occidentales et au nord, où dès le 59e degré la terre nue, stérile et couverte de brouillards, conserve, pendant toute l'année, l'aspect hideux de l'hiver. L'Amérique septentrionale est riche en métaux de toute espèce; l'or abonde au Mexique, les mines d'argent y sont inépuisables; on trouve plus au nord du cuivre, et dans le centre beaucoup de fer et de houille; le sel est très-commun, il se rencontre à la surface du sol, dans des mines et dans des sources; diverses contrées fournissent du soufre et plusieurs sortes de marbres. Le chêne, le hêtre, le noyer, le bouleau, le charme, l'orme, le mélèze, le micocoulier, sont rassemblés en de vastes forêts, sous les mêmes noms, quoique sous des espèces différentes de celles d'Europe. Le magnolia, le tulipier, l'acacia, le gordonia, comme beaucoup d'autres arbrisseaux qui portent de jolies fleurs, sont particuliers à l'Amérique du nord, ainsi que le sassa-

fras, le mûrier rouge et le myrte à cire. La zone tempérée du nouveau monde s'est enrichie des plantes céréales, des légumes et des arbres fruitiers de l'ancien continent, auquel elle a fourni d'autres plantes utiles, comme la pomme de terre, le maïs et le tabac. Dans la zone la plus chaude s'élèvent le palmier de plusieurs espèces, l'acajou, la patate, le cactus, l'agave, le piment, l'igname, le cotonnier, le cocotier et le vanillier. Les Européens y ont transporté l'oranger, l'indigotier, le citronnier, le cafier et la canne à sucre.

Les principaux *animaux* de l'Amérique septentrionale sont le bison, l'élan, le cerf, le chevreuil, l'antilope, répandus par troupeaux dans les prairies ou les savanes qui bordent le cours des fleuves. Dans les régions du nord se voient le renne et le bœuf musqué; dans les contrées sauvages, l'ours, le loup, le renard, le carcajou; partout le castor, l'hermine, la martre, la loutre, le porc-épic, l'écureuil et toutes sortes d'animaux à fourrures. Les animaux domestiques de l'ancien con-

tinent sont tellement multipliés dans le nouveau, qu'il n'est point rare de les y retrouver dans l'état sauvage. Malheureusement on y rencontre aussi une foule de reptiles dangereux, notamment des serpens à sonnettes, qui infestent les forêts où sont répandus de nombreux essaims d'abeilles. L'aigle, le hibou, le cygne, le canard, le goëland, s'y présentent quelquefois, mais par espèces différentes des nôtres. Le colibri et l'oiseau-mouche, qui habitent la région chaude, le moqueur, le tangaras et autres, sont autant d'oiseaux particuliers à l'Amérique du nord, qui, en 1523, a aussi envoyé pour la première fois le dindon en Europe. Les lacs et les rivières sont peuplés de brochets, d'esturgeons, de truites, d'anguilles, et surtout de saumons, pendant que les côtes, vers l'île de Terre-Neuve, fournissent une prodigieuse quantité de morue.

L'Amérique septentrionale, sous le double rapport des religions et des langues de ses *habitans*, montre qu'ils les doivent à l'Europe. L'universalité des Nord-Amé-

ricains professe la *religion* chrétienne, savoir : le protestantisme aux États-Unis et dans les possessions anglaises, et le catholicisme au Mexique et dans le Guatemala. Les Espagnols et les Anglais ayant conquis à leurs souverains respectifs l'Amérique septentrionale, les premiers, en 1519, sous Fernand-Cortez, qui s'empara du Mexique; les seconds, en 1497, sous Cabot, qui, comme je l'ai dit plus haut, jeta les bases des colonies anglaises, lesquelles s'émancipèrent en 1776, les deux *langues* des vainqueurs ou nouveaux maîtres sont devenues dominantes; et aujourd'hui, sur 25 millions de Nord-Américains, 12 millions parlent anglais et 9 millions l'espagnol, comme aussi 12 millions suivent le culte réformé, et 9 à 10 millions le culte romain; le reste est encore idolâtre.

Dans les considérations générales sur les deux Amériques réunies, nous avons fait connaître la nature de leurs *gouvernemens:* ceux de l'Amérique du nord étant généralement démocratiques et analogues, notamment les républiques des États-Unis,

du Mexique et de l'Amérique centrale ou de Guatemala, nous ne signalerons leurs nuances différentes que lors de l'examen de chacun des *états*, placés savoir : l'Amérique russe au nord-ouest, l'Amérique anglaise au nord-est, la république des États-Unis au centre de l'est à l'ouest, les républiques du Mexique au sud-ouest, et le Guatemala au sud, avec les Antilles en face vers l'est dans l'Atlantique. Ces dernières n'appartenant pas plus à l'Amérique du nord qu'à l'Amérique du sud, seront l'objet d'une lettre spéciale, qui sera la dernière du présent volume.

Exposons maintenant les généralités qui s'appliquent à l'Amérique du sud.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale, sur la côte nord-est de laquelle, dans son dernier voyage, Christophe Colomb débarqua en 1498, c'est-à-dire six années après la découverte de Saint-Domingue aux Antilles, une année avant Améric Vespuce, qui pu-

blia sa relation, et 25 années avant Pizarr qui découvrit le Pérou, repose entre le 13° lat. N. - 56° lat. S., et 42° — 86° long O. Elle a pour *limites*, au nord, l'isthm de Panama, où commence l'Amérique sep tentrionale, puis la mer des Antilles, o elle s'avance jusqu'au 13° lat. N. précité sous le nom de cap Gallinas, par 74° long O.; à l'est, l'Océan atlantique équinoxi et austral; au sud, ou le détroit de Magel lan si l'on s'arrête à la Patagonie, o l'Océan austral si l'on pousse jusqu'a cap Horn; enfin, à l'ouest, l'Océan pac fique austral et équinoxial et le golfe d Panama. La limite la plus orientale est l cap Saint-Roch, sur la côte du Brésil, pa 5° lat. S. et 74° long. O.; la plus occide tale est le cap Blanc, sur la côte du Pérou par 5° lat. S. et 86° long. O.

M. de Humboldt évalue la *superficie* d l'Amérique du sud à 571,300 lieues mar nes carrées de 20 au degré, dont 114,40 lieues en parties montueuses, et 456,90 lieues en plaines; et sa *population* 12,161,000 individus. Hassel la porte

plus de 15,000,000, et M. Balbi l'approche également de ce nombre, dans lequel entrent 3,000,000 de blancs foncés, 2,000,000 d'Indiens, et 7 à 8,000,000 de nègres ou d'individus mixtes.

Les grands *accidens* marqués par la nature dans cette moitié du nouvel hémisphère consistent principalement en montagnes et cours d'eau.

Les *montagnes* qui traversent du sud au nord l'Amérique méridionale, sous le nom proprement de *cordillière des Andes*, depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'isthme de Darien ou de Panama, suivent les côtes de l'Océan pacifique, sans s'éloigner de cet Océan de plus de 60 lieues, comme au Pérou, et s'en rapprochant en quelques endroits à moins de 20 lieues, comme dans la partie sud-ouest du Chili. Leur moyenne hauteur sous la ligne équinoxiale est de 2,400 toises. La chaîne reçoit des noms différens, selon les contrées où elle passe : dans la Patagonie jusqu'au Chili, c'est la *Sierra nevada de les Andes;* au Chili, ce sont les *Andes du Chili* qui forment limite

entre le Chili et la république argentine; au Pérou, c'est la *cordillière royale des Andes* ou *grande cordillière du Pérou*; et dans la Colombie, c'est la *chaîne de Quito*.

Les Andes du Chili s'élèvent presque dans toute leur longueur au-dessus de la limite des neiges perpétuelles; leur largeur moyenne est de 45 lieues; leur distance à l'Océan pacifique, de 30 à 40 lieues; leur versant occidental est très-roide; leur versant oriental descend dans les plaines par des pentes prolongées; elles renferment plusieurs volcans, sont exposées à de fréquens tremblemens, et comptent neuf principaux cols ou passages de l'est à l'ouest, mais que l'abondance des neiges rend toujours difficiles et même impraticables une grande partie de l'année. La cordillière des Andes, couverte de neiges perpétuelles et incommodée aussi par les volcans, a les sommets les plus élevés de toute l'Amérique, entre autres le Chimborazo, que nous avons cité et qui se trouve dans le groupe de Quito. Le faîte de la chaîne entière ne présente point, comme

celui des chaînes européennes, des arètes étroites, mais au contraire des plateaux immenses, couverts de villages et d'une riche culture. De grands rameaux jetés à l'est vont former les montagnes du Brésil et celles de la Guiane, qui n'offrent plus de neiges perpétuelles ni de volcans. M. de Humboldt a fixé de la manière suivante les surfaces occupées par ces diverses montagnes :

Andes.	58,900 l. c. mar.
Chaîne colombienne.	1,900
Sierra nevada de Merida. . . .	200
Groupe de la Parime	25,800
Monts du Brésil.	27,600
	114,400

Voici les hauteurs des principaux sommets des Andes.

MONTAGNES.	HAUTEURS.
Le Chimborazo.	3350 toises.
Le Cayambe.	3120
L'Antisana	2992

Le Cotopaxi.	2950
Altar de los Collanes	2730
Hinisa.	2717
Le Sangay.	2678
Le Sinchulahuya	2570
Le Cotocachy.	2570
Le Tungarahua.	2543
Rucu Pichincha.	2490
Le Corazon.	2469
Le Carquairazo.	2450
Métairie d'Antisana.	2104
Ville de Micuicampa (Pérou). . .	1856
Tusa (village de Quito).	1517
Quito (ville).	1491
Caxamarca (ville du Pérou) . . .	1467
Aréquipa (volcan du Pérou) . . .	1371
Santa-Fé-de-Bogota (Colombie). .	1365
Cuença	1351
Pic de Duida, près les sources de l'Orénoque	1309
Poyayan.	910
Caracas	480
Chaînon de l'isthme	50 à 150

Les Andes n'offrent l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du grand Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur versant orien-

tal; les *quebradas* ou fentes immenses sous les noms de gorges ou vallées partagent ces masses granitiques et en interrompent l'apparente continuité; c'est à travers ces portes naturelles que les fleuves descendent vers l'Océan. D'un autre côté les ruisseaux se sont également creusé des lits de 20 à 25 pieds de profondeur et d'un pied et demi de largeur. On marche en frémissant à travers ces crevasses cachées souvent par une épaisse végétation; il faut suivre des sentiers pleins de trous de 3 à 4 pieds de profondeur, et traverser les torrens à la nage ou sur des ponts chancelans formés par des câbles de bijucos ou de roseaux élastiques jetés d'une rive à l'autre, ou dans un hamac de cuir qui parfois vous entraîne jusqu'au fond de l'abîme.

La position géographique de l'Amérique méridionale, dont presque tout le territoire est sous la zone torride, pourrait faire croire que cette moitié du nouveau monde éprouve, sous la même zone, des chaleurs excessives : nous avons déjà fait observer qu'ici l'élévation des montagnes,

l'étendue des cours d'eau, et le voisinage des deux Océans balayés par les vents alizés ou agités par des courans, modifient le *climat*. La zone chaude ne ressent point des ardeurs excessives, mais la perpétuité de la chaleur, unie aux exhalaisons des marais, amène des fièvres pernicieuses; la zone tempérée où la moyenne chaleur est sujette à de subites variations; et quant à la zone froide, outre son existence au faîte des Andes, il faut chercher aussi son influence vers la Patagonie et la Terre-de Feu.

Les *productions* de la chaîne des Andes semblent plus riches, à certains égards, que celles de la cordillière mexicaine. On connaît l'abondance des mines du Chili, du Pérou et de la Colombie, qui toutefois sont moins exploitées que celles du Mexique, parce que ces dernières sont moins élevées dans la région des neiges que les premières enfouies du reste à 1800 et quelquefois à 2,100 toises au-dessous du sol. Les végétaux croissent à peu près dans l'ordre suivant : depuis les bords de l'Océan, près de la ligne,

jusqu'à la hauteur de 500 toises, se balancent les palmiers et les liliacées, le jasmin à large fleur et le datura en arbre, les cocotiers et les manguiers. Au-dessus de la région des palmiers commencent celle des fougères arborescentes qui cessent à 800 toises, et le quinquina, qui pousse jusqu'à 1450, excepté le vrai quinquina ou chinchona qui s'arrête à 353 toises. Passé 800 toises se trouvent le porlieria et le citrosma aux feuilles et aux fruits odorans; les chênes commencent à étendre leurs rameaux, qui seuls sous l'équateur offrent le tableau du réveil de la nature au printemps, car ils perdent leurs feuilles et en prennent d'autres ensuite. A 1100 toises les mimoses ne ferment déjà plus leur feuillage au contact. De 1300 à 1500 toises croît un épais gazon d'hydrocotyles, et le mutisia grimpe sur les arbres les plus élevés; ceux dont le tronc excède 10 à 15 toises ne croissent pas au-delà du niveau de 2700 mètres ou 1385 toises, et depuis le niveau de la ville de Quito tous sont moins grands. A 1800 toises ils cèdent la place

aux arbustes. Une large zone de 1000 à 2100 toises est la région des plantes alpines, qui à 2100 toises font aussi place aux graminées, dont la région s'étend de 3 à 400 toises plus haut. A 2360 toises disparaissent les plantes phanérogames, et depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle les lichens seuls couvrent les rochers. Les plantes cultivées sont moins restreintes dans leurs régions de croissance. Le bananier, le maïs et le cacaoyer naissent auprès des palmiers, ainsi que le cafier et la canne à sucre; passé le niveau de 500 toises toutes ces plantes deviennent rares; de 800 à 1000 toises vient le froment; au-dessus de 1000 toises poussent les divers blés d'Europe, sur les plateaux des Andes; à 1600 ou 1700 toises, ils commencent à se geler; le maïs ne réussit guère au-delà de 1200 toises; mais de 1500 toises à 2100 croissent les pommes de terre; à 1700 toises le froment ne vient plus, mais il naît de l'orge; enfin au-dessus de 1840 toises toute culture a fini, et le sol nourrit les troupeaux de brebis, de

bœufs et de lamas qui paissent jusqu'aux limites des neiges.

Les *animaux* de l'Amérique du sud peuvent également se classer d'après les régions qui viennent d'être établies pour les plantes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à 500 toises on voit le paresseux, les boas, les crocodiles, les perroquets, le jaguar, le hoco, le tangara et les beaux charançons; dans les forêts de cette région brûlante, les alouates et autres singes sapajous, le jaguar et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le jaguar; le petit cerf, les maringouins ou mosquites, les araignées venimeuses, les fourmis, les termes, et ces gros lézards que l'on est tout surpris de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitans ailés. De 500 à 1000 toises, plus de boas, plus de crocodiles ni de lamentins, peu de singes, mais beaucoup de tapirs et de chiques. De 1000 à 1500 toises, plus de singes, mais le chat-tigre, l'ours et le grand cerf des Andes. De 1500 à 2000 toises, le puma ou petit lion, le petit ours à front

blanc, quelques viverres, et le colibri si commun dans l'Amérique du nord. De 2000 à 2500 toises habitent les vigognes, les guananos et les nandous. Au-delà on ne rencontre plus que le condor, qui seul franchit la région des neiges et plane à plus de 3300 toises.

Revenons aux cours d'eau qui descendent des montagnes des Andes : les principaux sont trois grands *fleuves;* l'Orénoque, l'Amazone et le Rio-de-la-Plata, dont les flots s'étendant en liberté inondent au loin des campagnes nouvelles, où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours; masses liquides et majestueuses qui traversent, tantôt de vastes et antiques forêts, tantôt des plaines immenses, où la nature en semant ses productions a répandu la variété, le mouvement et la vie.

L'*Orénoque* prend sa source au petit lac Ipava, vers 5° lat. N. et 68° long. O.; il coule à l'est, puis au sud, ensuite à l'ouest, puis au nord, et de nouveau à l'est, en formant ainsi une spirale dont le développe-

ment est de près de 500 lieues, pour aller traverser le lac temporaire de Parime, formé par les débordemens du fleuve; sorti de ce lac, il reçoit par sa gauche de nombreux affluens, dont les plus considérables sont le Guaviare, le Rio-Meta et l'Apure qui sortent des Andes orientales et coulent droit à l'est, ainsi que leurs propres tributaires. Les affluens principaux de la droite sont le Padamo, le Ventuari, le Caura, l'Arui, et le Caroni, qui est le plus considérable. A 30 ou 40 lieues de la mer l'Orénoque se divise en deux bras dont le principal continue de couler à l'est, pendant que l'autre tourne au nord; tous deux se subdivisent plus bas en canaux secondaires dont les 50 embouchures occupent sur la côte atlantique un espace de 70 lieues. Sept de ces embouchures sont seules navigables. Le fleuve lui-même, avec un cours de 600 lieues, est d'une navigation difficile en certains endroits. Au surplus il traverse de superbes forêts ainsi que des plaines immenses, où il a vu naguère les Colombiens conquérir leur indépen-

dance sous l'étendard du vainqueur de Calabozo. Dans la saison des pluies l'Orénoque inonde de chaque côté ses bords à la distance de 25 à 30 lieues. Il abonde en poissons et en animaux amphibies, surtout en caïmans ou alligators qui sont très-dangereux.

L'*Amazone* ou le fleuve des *Amazones*, appelé aussi le *Maranon* et l'*Orellena*, tient le premier rang parmi les fleuves du nouveau monde et de l'ancien. Il prend le nom de *Maranon* (prononcez *Maragnon*) dans la partie supérieure de son cours. L'Espagnol François *Orellana* fut le premier voyageur qui en parcourut le cours en 1539; et comme il avait vu des femmes armées sur ses bords, il le nomma rivière des Amazones. Il naît au flanc oriental des Andes du Pérou, formé de la réunion de plusieurs branches qui elles-mêmes sont des rivières considérables, dont les deux principales se nomment l'*Ucayal* ou ancien Maranon, et le *Tunguragua* ou nouveau ou haut Maranon. L'Ucayal, qui paraît être le bras le plus important de l'A-

mazone, est lui-même formé de deux rivières principales, l'*Apurimac* et le *Beni*, qui prennent naissance, l'une dans le Pérou propre, sous 16° lat. S., et l'autre dans le haut Pérou, par 18° même latitude. L'Ucayal court du sud au nord à travers des forêts épaisses, jusqu'au point où il atteint la limite du Pérou et de la Colombie, pour recevoir le Tunguragua, qui, venant du lac Lauricocha dans le Pérou propre, sous 10° lat. S., court d'abord du sud au nord pour tourner de l'ouest à l'est, en formant la même limite du Pérou et de la Colombie, après avoir franchi une quebrada, grande gorge, où, réduit à une largeur de 70 à 75 pieds, son cours est extrêmement rapide. Les deux bras réunis, l'Amazone coule de l'ouest à l'est encore entre la Colombie et le Pérou, puis traversant le Brésil dans sa partie septentrionale, va déboucher dans l'Océan atlantique, sous la ligne même et par 52° long. O. En partant de la jonction de l'Ucayal et du Tunguragua, ses principaux affluens sont, à gauche, le *Napo*, l'*Ica* ou *Lutumayo*, le

Japure ou *Yapura*, et le *rio Negro*; à droite, le *Javari*, l'*Yutay*, le *Tamaïquiba*, le *Tefte*, le *Carari*, le *Purus* ou *Paros*, le *rio Madeira* (1), le *Topayos* et le *Xingu*. Par le rio Negro et le Cassiquiaro, cours d'eau sous le 70° long. O. et sous zéro lat., l'Amazone communique avec l'Orénoque, le plateau sur lequel coulent ce dernier fleuve et le rio Negro n'ayant aucune pente décidée.

A partir du confluent de l'Ucayal et du haut Maranon, le cours de l'Amazone est d'environ 700 lieues, et à partir de la source du Tunguragua, de 1035 lieues; quelques géographes portent même le cours entier à 1200 lieues, y compris les sinuosités. La largeur de son lit varie d'une demi-lieue à une lieue dans sa partie supérieure, et

---

(1) Le rio Madeira est le plus grand de tous les fleuves de l'Amazone; il vient d'aussi loin que l'Ucayal, étant formé par le concours de la Mamore, dont le principal bras, le Guapihi, part de Cochabamba dans le haut Pérou.

va toujours en s'augmentant jusqu'à son embouchure, où il a 65 lieues d'une rive à l'autre, le milieu étant occupé par une grande île, à l'orient de laquelle débouche aussi la rivière des *Tocantins*, qui par un canal est en communication avec l'Amazone. Le courant du fleuve est si rapide et le volume d'eau qu'il roule si considérable, que dans la baie de 32 lieues qu'il forme au nord de la grande île Joannes, il refoule l'Océan, y trace son cours l'espace de plus de 30 lieues, et n'y confond même ses eaux qu'à plus de 80 lieues du rivage; circonstance d'autant plus remarquable, que depuis Obidos, situé à 150 lieues de l'Atlantique, et où la marée se fait encore sentir, le pays que parcourt le fleuve a à peine 4 pieds d'inclinaison. La profondeur ordinaire du lit est de plus de 100 brasses. Les pluies périodiques font déborder l'Amazone à plus de 50 lieues.

Dans la partie de l'embouchure du fleuve la plus resserrée par les îles, on remarque pendant les trois jours qui précèdent les nouvelles et pleines lunes, c'est-à-dire lors

des plus hautes marées, un phénomène que les Indiens nomment le *prororoca*, mot qui paraît imitatif du bruit terrible occasionné par ce singulier phénomène. Un promontoire d'eau de 12 à 15 pieds de hauteur tout à coup s'élève sur toute la largeur du fleuve; il est suivi d'un second, d'un troisième et quelquefois d'un quatrième aussi considérables, que l'on voit s'avancer à peu d'intervalles l'un de l'autre avec une prodigieuse rapidité, en renversant tout ce qui s'oppose à leur passage; et la marée, au lieu d'employer six heures à monter, arrive de la sorte en deux ou trois minutes à sa plus grande hauteur, avec un bruit que l'on peut entendre à 2 lieues de distance. Partout où passe la lame, le rivage est net comme s'il eût été nettoyé avec soin. Les canots, les pirogues ne se mettent à l'abri qu'en mouillant dans un endroit où il y ait beaucoup de fond. Un phénomène entièrement analogue au prororoca se remarque sur la Dordogne, et provient des mêmes causes.

Les eaux de l'Amazone nourrissent d'ex-

cellentes tortues, et, pendant les inondations, versent aux lacs et aux marais voisins des rives une quantité prodigieuse de poissons, lesquels deviennent une pêche facile pour les indigènes qui n'oseraient s'aventurer sans précaution sur le fleuve, rempli de crocodiles dont quelques-uns ont plus de 30 pieds de longueur. Il est en outre infesté de moustiques et d'autres insectes fort incommodes. Quittons ses bords couverts d'herbes touffues, de roseaux et de broussailles, et allons chercher vers le sud-est le cours du Rio-de-la-Plata, qui, en importance, est le second des fleuves de l'Amérique méridionale.

Le *Rio-de-la-Plata* ou la *rivière d'Argent* est proprement l'embouchure ou l'œstuaire de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, qui se réunissent par 34° lat. S. et 62° long. O., pour déboucher dans l'Océan atlantique austral par 35° lat. S. et 58° long. O. L'*Uruguay* sort du versant occidental des montagnes du Brésil, par 23° lat. S. et 50° long. O., coule de l'est à l'ouest jusqu'à sa sortie du Brésil, entre

dans les provinces-unies pour prendre une direction nord-sud et se mêler au *Parana*. Celui-ci, formé de plusieurs rivières secondaires qui naissent au versant occidental des montagnes du Brésil par 16°—30° lat. S., sous 46° long. O., court de l'est à l'ouest-sud jusqu'au 27° lat. S., où il reçoit le *Paraguay*, né par 13° lat. S. et 56° long. O., sur le plateau dit Campos Parexis, et qui, dans la saison pluvieuse, forme par ses débordemens le lac Xarayes, long alors de 110 lieues, et large de 40, sous 18° lat. S. Le Parana continue à courir du nord au sud, pour aller par un coude au sud-est prendre les eaux de l'Uruguay. L'embouchure du Rio-de-la-Plata, dont le courant se fait sentir en mer à 50 lieues du rivage, a une largeur d'environ 10 lieues; et quoique ses deux rives soient fort élevées, l'œil parvient rarement à franchir l'espace qui les sépare; si on le comptait à l'extrémité, entre le cap Sainte-Marie et le cap Saint-Antoine, cet espace serait de 60 l. L'entrée de ce vaste canal est difficile et périlleuse, soit à cause des rochers et des

bancs de sable qui l'encombrent, soit à cause des trombes et des coups de vent qui, sous le nom de *pamperos*, arrivent des pampas ou plaines du voisinage. Autrefois de gros vaisseaux pouvaient remonter le fleuve jusqu'à la ville de l'Assomption sur le bras du Paraguay; mais l'accumulation des sables a restreint cette navigation, qui n'est plus praticable que pour les petits navires. Le cours entier du fleuve, en le prenant par son bras principal, est de 750 lieues.

Les époques des inondations des trois grands fleuves de l'Amérique méridionale ont lieu, les plus grandes en décembre, janvier et février; les petites, en juin et juillet. Nous avons déjà indiqué les distances qu'ils parcourent; mais nous allons les rappeler avec celles que l'on reconnaît à leurs principaux affluens et à d'autres grandes rivières des mêmes contrées, en les classant par bassins.

Bassin de la mer des Antilles.

Magdalena (Colombie). . .	Cours.	300 lieues.
Atrato (*Id.*).		60

Bassin de l'Atlantique, équatorial et austral.

Orénoque.		600
Essequebo (Guiane).		125
Amazone (avec ses circuits).		1200
Affluens :	Ucayal.	450
	Tunguragua	400
	Yutay	250
	Iurna.	250
	Madeira	570
	Topayos	310
	Xingu	360
	Napo.	220
	Putamayo	200 ?
	Yapure.	200 ?
	Rio-Negro	325
Tocantin ou Para (Brésil).		500
Parnaïba (*Id.*)		180
San-Francisco (*Id.*).		425
Rio-de-la-Plata.		750
Affluens :	Parana seul.	500
	Paraguay.	400
	Pilcomayo (affluent du Paraguay)	340

Vermejo (*Id.*)	220
Salado	250
Uruguay	220
Colorado ou Leuvu (rép. arg.)	360
Cusu Levu ou Negro (*Id.*)	180
Rio de los Camarones (Patagonie)	70?

Bassin de l'Océan pacifique, équatorial et austral.

San-Juan (Colombie)	40
Patia (*Id.*)	60
Guayaquil (*Id.*)	60
Patamaya (Pérou)	40
Rio Salado (Chili)	30
Biobio (*Id.*)	30

A part le bassin de l'Océan pacifique, où les rivières que nous venons de citer ont un cours assez rapide, toutes les autres, qui vont à l'est se jeter dans l'Atlantique, coulent presque de niveau, soit sur les plateaux des Andes, soit dans les plaines qui commencent au pied de la chaîne. Ces plaines se nomment *llanos* dans le territoire de la Colombie et du Brésil, et *pampas* dans la république des provinces-unies de la Plata. Ces diverses plaines et

autres de l'Amérique du sud ont les surfaces carrées suivantes :

Llanos du bas Orénoque, du Meta et du Guaviare.	29,000 l. mar.
Plaines de l'Amazone.	260,400
Pampas du Rio-de-la-Plata et de la Patagonie	135,200
Plaines entre le chaînon oriental des Andes de Cundinamarca et le chaînon du Choco	12,300
Plaines du littoral, à l'ouest des Andes	20,000
	456,900

Les *habitans* de l'Amérique méridionale, si l'on excepte les Indiens, sont Espagnols ou Portugais par les mœurs, la religion et le langage. La *religion* dominante est donc la catholique romaine dans toute la Sud-Amérique, où la *langue* espagnole est également universelle, excepté au Brésil, entièrement portugais. Ce dernier pays a un *gouvernement* monarchique, mais plus rapproché de la démocratie que les gouvernemens représentatifs de l'Europe; tous les

autres *états* sud-américains forment des républiques pures, excepté le Paraguay, non encore bien organisé, dont le tyran d'ailleurs, qui depuis plus de dix années retient prisonnier le célèbre Bonpland, compagnon de voyage de M. de Humboldt, n'a jusqu'ici voulu ouvrir aucune relation avec les autres états de l'Amérique du sud.

Tous ces divers états occupent dans la Sud-Amérique les positions suivantes : dans la partie nord, la république de Colombie; dans le centre, à l'est des Andes, l'empire du Brésil; à l'ouest les républiques du haut et du bas Pérou; dans la partie sud, à l'est des Andes, la république argentine ou des provinces-unies du Rio-de-la-Plata, et le directorat du Paraguay; à l'ouest des mêmes, la république du Chili. Ces mêmes états réunis représentent avec les tribus sauvages une force numérique de près de 15,000,000 d'habitans, suivant les évaluations offertes par M. Balbi, dans sa *Balance politique du Globe* en 1828, laquelle du moins fait approcher de ce chiffre la *population* totale de l'Amérique du sud; ce

qui, ajouté aux 25,000,000 d'indivi
qu'on présume exister dans l'Amérique
nord, fait bien l'estimation de 40,000,
d'âmes donnée pour le nouveau monde
commencement de notre lettre.

Après ce coup d'œil général, d'abord
l'ensemble de l'Amérique, ensuite sur c
cune de ses deux grandes divisions géog
phiques, nous pouvons entrer avec p
de fruit dans les descriptions spéciales
territoires, depuis le Groënland jusqu'
Terre-de-Feu.

Première Partie,

ou

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE XXXVII.

TERRES POLAIRES ARCTIQUES.

AMÉRIQUE RUSSE.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

Les pays que nous allons essayer de décrire, mon cher monsieur Michaud, sont, en général, encore très-peu connus; la rigueur excessive des frimas qui les couvrent semble défier la pervérance des plus hardis explorateurs. De nos jours les Franklin, les Parry ont en partie échoué dans

leurs audacieuses tentatives, qui avaient pour objet, les unes de reconnaître tout le littoral arctique, les autres de trouver un passage maritime par la côte nord-ouest; les régions des Eskimaux et des monts Rocheux du nord, attendent toujours les regards des Argonautes de la géographie; et les possessions russes de l'ouest ont à peine reçu quelques limites. Nous devons nous borner à signaler les faits et l'état de la science relativement à ces contrées deshéritées de la nature. Occupons-nous d'abord des terres les plus reculées vers le pôle arctique, nous viendrons ensuite aux possessions de la Russie au nord-ouest, et à celles de l'Angleterre du nord-ouest au nord et au nord-est.

TERRES POLAIRES ARCTIQUES.

A proprement parler, toutes les *terres polaires arctiques*, depuis l'embouchure de la rivière Mackensie au nord-ouest jusqu'à la mer de Baffin au nord-est, dépendent des possessions connues sous le

nom d'Amérique anglaise, formant la troisième division de notre lettre; il n'y a d'exceptées que les possessions danoises, comprenant le Groënland, l'Islande et le Spitzberg. Celles-ci nous occuperont d'abord, c'est-à-dire seulement le Groënland, car le Spitzberg et l'Islande ont été renfermés dans notre premier volume (1), où nous avions cru devoir les rattacher à l'Europe, quoique l'Amérique paraisse avoir plus de droit à les revendiquer, comme en étant beaucoup plus près, par leur voisinage du Groënland.

Le *Groënland* ou plus exactement *Grœnland*, mot qui signifie *terre verte*, est séparé de la partie nord-est du continent propre américain par la mer de Baffin et le détroit de Davis; c'est une très-grande péninsule dont l'extrémité méridionale, nommée le cap Farewell, qui s'avance dans l'Atlantique, se trouve située par 59° 42' lat. N. et 47° long. O. Cette contrée gla-

---

(1) *Lettre sur le Danemark*, p. 86 et 94.

ciale paraît avoir été découverte par des Norwégiens en 770, époque toutefois que les chroniques irlandaises reculent à 982, où eurent lieu les premiers établissemens fixes au Groënland (1). Sa *côte orientale*, qui s'incline au nord-est, comme l'occidentale au nord-ouest, sur près de 700 l., est baignée en partie par l'Atlantique et en partie par l'Océan glacial. Du cap Farewell à la baie de Th. Smith, la plus élevée au nord, sur la côte occidentale, il y a 600 lieues; et de cette baie à la même latitude 78° N., sur la côte orientale, il y

(1) Dans un des comptoirs danois, qui est situé sous le 73e degré de latitude boréale, au Groënland, on a ouvert une grande pierre taillée, sur laquelle a été remarquée une inscription en caractères runiques. Cette inscription porte que trois personnages, dont les noms sont cités, avaient élevé en ce lieu, au mois d'avril 1135, trois monceaux de pierre; c'était probablement en mémoire de ce qu'ils étaient parvenus si loin. Les trois tas de pierre subsistent encore. La langue de l'inscription se rapproche autant de l'islandais que du norwégien.

a près de 300 lieues. On évalue à plus de 100,000 lieues l'aire de la partie connue de cette vaste presqu'île, dont les limites septentrionales sont encore ignorées. La côte orientale, d'un abord difficile à cause des glaces qui s'y accumulent, est totalement inhabitée. Le capitaine baleinier Scoresby est cependant parvenu, en 1822, à relever depuis le 69° jusqu'au 75° lat. cette côte (1), où l'on remarque un grand nombre de baies qui, par leur étonnante profondeur et leurs diverses ramifications, feraient penser que le Groënland n'est qu'un vaste archipel. La *côte occidentale* que baignent la mer de Baffin et le détroit de Davis, a plusieurs établissemens de pelleteries ou de pêcheries, et est bordée par une chaîne de montagnes que nul Européen n'a encore franchie. La limite nord

(1) Partout où ce marin a débarqué, il a trouvé des traces de la présence des hommes, consistant en huttes souterraines, ustensiles de pêche, fragmens de traîneaux, squelettes humains, etc.

de ces établissemens est à *Upernavick*, 72° 30' lat. — 60° long. O. Au-delà s les *Arctic-highlands* ou *hautes terres ar ques*, récemment explorées par les Angl jusqu'à la baie Melville. En deçà du c cle polaire est *Gothaab*, chef-lieu de grands entrepôts, où les navires de Cop hague arrivent directement. La coloni plus méridionale est *Sulianeshaab*, sit par 61° lat.; c'est la seule où l'on él quelques bestiaux, les environs offrant pâturages pour les moutons.

Le Groënland manque de bois à brû on y en amène de Copenhague. Cepend l'on trouve quelques bouleaux. Les se plantes dont il soit possible de tirer p sont les lichens, dont plusieurs espè sont très-nutritives. Ces végétaux, il vrai, disparaissent vite, parce qu'il n point de transition entre les rigueurs froyables des froids polaires et les chale momentanées d'un été, c'est-à-dire d jour de 5 mois au Spitzberg, de 4 n dans les îles de la mer polaire, de 3 n à Gothaab ou à Disco, vers le cercle

laire, et d'un mois en Islande. Le Groënland n'étant qu'un chaos de montagnes escarpées, aux cimes couvertes de glace et de neige éternelles, le soleil y a moins d'action que sur un pays plat; les bouleaux ne croissent que dans quelques vallées méridionales, où l'on ne peut se glisser que lorsque les courans ont brisé les glaces. C'est alors qu'on découvre des lacs, des rivières, des cascades et même des sources chaudes; bientôt on arrive au pied des montagnes et des glaciers, qui présentent une barrière insurmontable. L'atmosphère, la terre, la mer, au Groënland, offrent tour à tour et à la fois des scènes étonnantes et sublimes. L'atmosphère est remarquable par sa couleur foncée et sa densité; elle produit souvent de la neige cristallisée avec une perfection extraordinaire; elle est sujette à des changemens soudains; à un calme profond succède une violente tempête; du plus beau temps on passe en un clin-d'œil au plus mauvais, et *vice versâ*. La terre est par elle-même un objet majestueux; ses montagnes gigantesques s'é-

lèvent par des pentes roides des bords de l'Océan à une hauteur immense, et se terminent par des sommets en cônes ou en pyramides; les points saillans de leur surface, composée de rochers d'une couleur sombre, forment un contraste frappant avec la blancheur de la neige qui les couvre. L'ours blanc domine en maître dans ces régions, et se repaît indifféremment de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, de poissons. Le sens de l'odorat est chez lui d'une finesse particulière; quand il marche, on le voit souvent diriger son museau du côté du vent, tourner la tête et aspirer l'air qui passe; c'est ainsi qu'il découvre la route la plus courte pour atteindre sa proie, bien qu'il en soit à une distance incroyable. C'est près des bords du Groënland que séjourne l'énorme baleine, qui y devient l'objet d'un commerce lucratif. Les glaces des contrées polaires, surtout du Groënland, sont propres par leur hauteur, par leurs formes et par la profondeur à laquelle elles s'enfoncent dans l'eau, à frapper le spectateur d'étonnement. Il est des îles de

glace qui ont plus de 100 milles de longueur et 50 milles de largeur. La glace de mer est poreuse, blanche, en grande partie opaque, et transmet les rayons lumineux avec une teinte verdâtre; elle est moins dure, et nage avec plus de légèreté que la glace d'eau douce. Fondue, elle donne de l'eau tantôt douce et tantôt saumâtre. La glace d'eau douce est reconnaissable à son apparence noire quand elle flotte sur la mer, et à sa belle teinte verte, ainsi qu'à sa transparence quand elle est élevée en l'air. Quand des champs de glace se rencontrent près des côtes du Groënland, le plus faible est fracassé avec un bruit terrible; quelquefois la destruction est mutuelle. La glace flottante est produite annuellement dans les baies.

Les *Groënlandais* indigènes, qui dans leur langue se nomment *Kalalit*, sont de la même famille que les peuplades connues sous le nom d'*Eskimaux*, qui vivent dans la partie la plus septentrionale du continent américain, et dont nous parlerons. Les Groënlandais se creusent en terre de

misérables taupinières où en hiver ils s'entassent par familles; mais en été ils se tiennent sous des tentes et vont s'établir sur le bord de la mer, d'où ils tirent leur nourriture et leur vêtement. La chair du phoque leur procure un aliment très-sain; sa graisse leur donne de quoi s'éclairer et se chauffer; avec sa peau ils se font des vêtemens, des tentes et des canots. La chasse leur procure des gelinottes blanches, des rennes, des lièvres et des renards. Ils mêlent l'huile de baleine à leur bouillon, car elle est leur liqueur favorite; ils avalent un verre d'huile comme un Européen avalerait un verre de vin de Bordeaux. C'est une boisson d'autant plus nécessaire à l'habitant des climats glacés, qu'elle développe la chaleur concentrée dans l'estomac, et entretient dans tout le corps le mouvement des fluides. On recueille principalement l'édredon dans le nid des oiseaux aquatiques qui le fournissent. Dans les voyages en mer, les femmes sont employées à ramer; au sein des maisons, elles cousent les habillemens de peaux et toutes

sortes de petits objets, au moyen de fil préparé avec les tendons des animaux marins à vertèbres.

Les habitans de la partie sud sont bien supérieurs à ceux de la partie nord pour l'industrie, le caractère et les mœurs, parce que la pêche de la baleine a mis ces derniers en rapports plus fréquens avec les Européens, qui ont altéré leurs habitudes. Il existe entre le nord et le sud une sorte de commerce intérieur. Du reste, grâce aux frères moraves établis dans le sud, le christianisme est assez répandu au Groënland, dont la population n'atteint pas 10,000 âmes. Il est d'ailleurs très-difficile de connaître exactement cette population, à cause du goût des Groënlandais pour la vie nomade. Ils sont doux et pacifiques, peu enclins au vol ou à d'autres vices; la superstition seule les rend parfois cruels, lorsqu'ils tuent les femmes qu'ils regardent comme sorcières et comme la cause des malheurs qui leur arrivent. On cite l'exemple d'une famille qui enterra un enfant tout vif, parce qu'un de leurs magi-

ciens, qu'ils appellent *Angekok*, leur avait persuadé que ce sacrifice mettrait un terme à la mauvaise chance qu'ils avaient éprouvée à la pêche et en d'autres occasions. L'instabilité est un des autres traits principaux de ces peuples; ils ne connaissent aucune autorité, et l'on ne peut employer contre eux aucune punition. Leur insouciance égale leur légèreté; il faut qu'ils jouissent à l'instant de ce qu'ils ont et qu'ils le consomment; ils ne songent jamais à épargner quelque chose pour l'avenir, ce qui fait qu'ils sont toujours dans l'embarras et accablés de dettes. Ils ne connaissent d'autre manière de se venger des torts, que de mettre en chant, dans leurs réunions, les reproches qu'ils ont à s'adresser mutuellement. Ils sont très-attachés à leur pays, et ceux qui sont venus en Europe n'ont pas témoigné de désir plus vif que de retourner vers leurs compatriotes.

Les Groënlandais n'ont d'autre animal domestique que le chien qui leur sert de bête de trait. Le chien du Groënland ressemble pour la taille au chien de berger

d'Europe; ses oreilles sont courtes et droites comme celles du renard; son poil est bien fourni et long, comme celui de l'ours. Il n'aboie pas, sa voix est une sorte de hurlement ou plutôt de grognement.

On avait cru jusqu'à présent que le phénomène qui montre aux marins deux images, l'une directe, l'autre quelquefois renversée, des objets éloignés voisins de l'horizon, ne s'observait que dans les climats chauds; mais Scoresby a récemment prouvé qu'il n'est ni moins commun ni moins nuisible aux observations dans les mers glaciales; et même il s'y présente avec plus de variété. Il n'était pas sans exemple qu'on eût aperçu dans nos climats deux images extraordinaires au-dessus de l'image réelle : Scoresby en a vu au Groënland jusqu'à trois, qui étaient toutes renversées. Il est superflu d'ajouter que l'aurore boréale est également très-fréquente au Groënland et dédommage les habitans de l'absence du soleil pendant leur nuit de trois mois.

Abordons maintenant le littoral nord du

continent africain et disons quelque chose de ce qu'on appelle proprement les *terres polaires*, outre le Groënland et ses dépendances à l'est.

L'entrée de mer à laquelle Baffin, en 1616, donna le nom de *Lancaster*, que Parry, en 1819, a changé en celui de *détroit de Barrow*, conduit à la *mer polaire* proprement dite. Dans un espace de 250 lieues de l'est à l'ouest-nord, on voit au nord et au sud plusieurs îles considérables, telles que les *îles de la Géorgie septentrionale* au nord, composées du *Devon septentrional*, des îles *Cornwallis*, *Bathurst*, *Byam-Martin*, *Sabine* et *Melville*, rangées dans cet ordre de l'est à l'ouest. Le *canal de Wellington* sépare le Devon septentrional de l'île de Cornwallis. Au sud-ouest de celle de Melville est la *terre de Bank*, qui n'a été qu'aperçue. Au sud des îles Bathurst et de Cornwallis vient le *Sommerset septentrional*, au nord-est duquel est le *détroit du Prince-Régent*. Enfin par 70° lat., entre 81° et 88° long. O., gît une côte explorée en 1825 par le capitaine Parry qui y a

nommé l'*île de Cockburn*, côte où passe le *détroit de Fury et Hécla*, qui la sépare de la grande presqu'île de Melville, dont la côte orientale est baignée par le *détroit* de *Fox*, qui lui-même la sépare de la grande *terre de Cumberland* et conduit au sud à la mer d'Hudson.

Toutes ces contrées désertes où la nature expire sont parcourues par les tribus des *Eskimaux*, éparses au nord et au nord-ouest de la mer d'Hudson. Le capitaine Parry dépeint ces Samoièdes ou ces Lapons de l'Amérique du nord comme au-dessous de la taille ordinaire. Aucun n'a cinq pieds de haut; mais tous sont assez bien proportionnés et fortement constitués; ils ont les épaules larges, les mains et les pieds très-petits, le visage long, le nez petit, les yeux noirs, enfoncés et garnis d'épais sourcils; la bouche large, les lèvres épaisses et légèrement renversées; les cheveux noirs, rudes et longs; les oreilles basses, grandes et mobiles; le teint olivâtre, cuivré ou de couleur tannée; la barbe longue, mais claire; la voix basse, sourde et semblable

à un murmure. Ils semblent en géné
susceptibles de civilisation, ils se livre
avec ardeur au commerce d'échange av
les Européens qui les visitent; rien n'ég
leur empressement à se procurer un clo
un bouton ou toute autre bagatelle, ils vo
même jusqu'à offrir leurs propres femm
pour un simple couteau. Celles-ci sont p
fécondes et paraissent entendre passab
ment le manége de la coquetterie. I
deux sexes sont malpropres et ont des a
pétits gloutons. Ils déchirent les chairs
la baleine et des veaux marins avec
dents et se les distribuent ensuite; une
mille de 25 à 30 individus peut dévorer
6 jours plus de 2,000 livres de viande.
la mangent crue. Lorsqu'ils ont tué
veau marin, ils se gorgent de chair ju
qu'à tomber dans la torpeur. Ils n'aime
ni le biscuit ni le sucre, mais sont tr
friands de suif de chandelle ou de savo
On dit que les femmes des Eskimaux vo
jusqu'à se repaître de la vermine de leu
enfans. Elles les portent généraleme
dans un capuchon qui leur pend sur

reins; par un mouvement des épaules elles rejettent leur fardeau par devant, de manière que l'enfant se retrouve sur le dos et le visage tourné vers le ciel; alors la mère se baisse et donne à l'enfant sa nourriture, comme les oiseaux donnent la becquetée à leurs petits : un autre mouvement en sens inverse remet l'enfant dans sa position première. Elles sont très-attachées à leur progéniture, qui est, en général, vive, gentille et tranquille. Les femmes mangent séparément des hommes. Elles sont très-laides, et ont toutes de longs cheveux durs, épais et très-noirs. Aucune ne veut nourrir une fille qui n'est pas à elle.

Les Eskimaux sont doux et peu intelligens; ils croient que tout autour d'eux, même au sud, il n'y a que des glaces; ils n'ont pas d'idée de ce que c'est qu'un arbre; les os des grands animaux leur servent pour la construction de leurs traîneaux ou de quelques-unes de leurs habitations; tout pour eux est os ou peau. Ils emploient la mousse comme mèche pour brûler l'huile de baleine; les tiges des

bruyères liées ensemble font les manches des fouets avec lesquels ils conduisent leurs chiens. Ils n'ont aucun culte, aucune idée d'un Dieu, et leurs mariages, ainsi que leurs funérailles, ne sont accompagnés d'aucune cérémonie qui tienne à la religion. Un Eskimau choisit sa femme lorsqu'elle est enfant; nubile, elle vient dans la maison de son futur, qui alors traite ses parens et amis. Plusieurs ont deux femmes. La durée moyenne de la vie est de 16 ans. L'entrée des huttes ou ruches des Eskimaux est si basse qu'il faut ramper sur ses mains pour y entrer. Elles sont construites en blocs de neige. La seule fenêtre qui admette le jour est une plaque de glace transparente. Dans l'intérieur sont des siéges de neige recouverts de peaux et qui servent de chaises et de lits. Il n'y a aucun autre moyen de chaleur artificielle que celle d'une lampe avec sa mèche de mousse. Quelques demeures sont construites avec des os.

Malgré leurs privations et leur vie misérable, les Eskimaux sont gais, contens et

heureux; ils habitent les îles et ne se hasardent jamais sur le continent; pendant les neuf mois où la mer est gelée, ils voyagent et chassent sur leurs traîneaux attelés de chiens assez farouches et d'une voracité incroyable. Ces chiens qui ressemblent à des loups font faire à un traîneau 5 à 6 milles par heure sur les glaces, et peuvent supporter chacun un fardeau de cinq livres. Les Eskimaux ont une foi entière en leurs magiciens; ils ne comptent que jusqu'à 10 en 2 temps, et les deux mains en l'air signifient dix; ils sont très-adroits dans l'art de conduire leurs légers canots. Leur pique est à double pointe en os; ils s'en servent pour percer leur proie; ils emploient également l'arc et les flèches. Ils portent contre les orages de neige des lunettes de bois mince percé de deux trous en avant desquels est un petit tube. Enfin les Eskimaux se saluent en s'approchant le nez les uns des autres et se le frottant réciproquement au moment du contact.

Au Groënland nous avons signalé l'ours blanc comme souverain des *animaux* de

cette région reculée, et tel également que nous l'avons décrit dans le Ier volume, p. 103. On le retrouve chez les Eskimaux du littoral et des îles polaires arctiques, avec le loup et le renard. Les loups polaires sont très-féroces, voraces et hardis; ils sont surtout très-friands des chiens eskimaux : pris au piége ou blessés, ils contrefont le mort, et se jettent ensuite sur les chasseurs qui ne se tiennent pas sur leurs gardes. Le renard est couvert d'une épaisse quantité de poils blancs qui tiennent de la laine, et dont il se recouvre le nez et les pieds quand il dort; il a les yeux brillans et perçans; il est extrêmement propre; jamais il ne salit les lieux où il mange et où il sommeille; aucune odeur désagréable ne s'y fait sentir; il dort le jour et ne se met en campagne que de nuit; son glapissement est modulé de manière à faire croire que l'animal est à une certaine distance, lorsque déjà il est à vos pieds. Le hibou blanc polaire voit comme les autres oiseaux par le temps le plus clair, et prend toujours sa proie en plein jour.

Après cette digression sur les habitans et les animaux, achevons ce que nous avions à dire sur les régions les plus rapprochées du pole arctique, en ajoutant un mot pour indiquer le résultat des deux dernières expéditions de Franklin et de Parry.

Les deux détachemens dirigés par terre, en 1825, par le capitaine Franklin, ont exploré la côte boréale dans un espace de 36 degrés de longitude, ce qui, joint aux découvertes par mer du capitaine Parry, porte la connaissance de l'Océan glacial au-delà du 115e degré de longitude ouest. Franklin s'est même avancé par terre jusqu'au 150° long. O., par 72° 30' lat. N.; il avait alors parcouru plus de la moitié de la côte vers le cap Glacial, et n'était séparé du navire le *Blossom*, arrivé à ce cap, que de 150 milles; s'il eût connu cette circonstance (1), il aurait pu revenir

(1) Il retourna hiverner sur les rives du lac du Grand-Ours, dont les eaux, près du cercle polaire,

en Angleterre par l'Océan pacifique. Il n'y a donc plus à présent que l'espace de 11 degrés environ situé entre cette côte et le même cap Glacial, qui reste encore à explorer. On pense que vers la fin d'août il doit y avoir un passage libre pour les vaisseaux entre les 100° et 150° long. O.; mais toute la difficulté d'un voyage par le passage du nord-ouest pour un vaisseau paraît consister à atteindre la côte à travers les détroits qui, comme un labyrinthe, conduisent des baies d'Hudson et de Baffin dans cette mer où s'ouvre ce passage présumé, qui abrégerait de 1200 lieues le voyage de l'Europe occidentale aux Indes orientales; car il n'y aurait de Lisbonne à Canton, en passant par les contrées septentrionales polaires, que 3,200 lieues, tandis qu'en passant par le cap de Bonne-Espérance il y en a 4,400. Il est vrai que la navigation par le nord néces-

---

s'écoulent à l'ouest vers la rivière Mackensie, qui a parallèlement celle de Coppermine à l'est.

siterait des relâches fréquentes et peut-être assez longues. D'un autre côté, le capitaine Parry, cherchant à atteindre le pôle, s'élança sur les glaces en partant du Spitzberg; mais, nonobstant des efforts incroyables, il ne put aller au-delà du 82° 45' lat. N.; il était encore à plus de 400 milles du pôle, et, en 1816, un autre vaisseau était parvenu au 83° 20', point jusqu'ici extrême de la navigation dans ces parages. La seule chance à présent pour ouvrir au nord une communication de l'est à l'ouest, semble être par le détroit de Behring, dont le rivage oriental commence l'Amérique russe, second point de notre lettre.

AMÉRIQUE RUSSE.

Les possessions de la Russie en Amérique occupent l'extrémité nord-ouest de ce continent. Elles sont baignées au sud par le grand Océan, à l'ouest par la mer de Behring, le détroit du même nom qui sépare l'Amérique de l'Asie, et par la mer

Glaciale, détroit qui forme également au nord leurs limites inconnues. Au sud-est et à l'est, où s'étendent les possessions anglaises, une ligne frontière entre les terres des deux puissances a été fixée en 1825, de la manière suivante : De la pointe méridionale la plus extrême de l'île du Prince de Galles, pointe qui se trouve dans le parallèle du 54° 40' lat. N., par 131°-133° long. O. du mérid. de Greenwich (2° 20' 15" plus occid. que celui de Paris), cette ligne s'élève au nord en longeant le canal appelé Portland Channel, jusqu'au point du continent où elle atteint le 56° lat. N.; de là elle suit la crête des monts Rocheux parallèlement à la côte jusqu'au point d'intersection du 141° long. O. du même mérid. de Greenwich; et à de partir de ce point, elle se prolonge presque directement jusqu'à l'Océan glacial.

Ainsi limitée, l'*Amérique russe* est comprise entre 134°-171° long. O. de Paris, indépendamment des îles Aléoutiennes, et entre 56° lat. N. du continent, et 71°, où se terminent les reconnaissances de la côte

de la mer Glaciale, au nord-est du détroit de Behring. Sa plus grande longueur, du cap Glacé à l'île du Prince de Galles, est de 400 lieues en ligne oblique; sa largeur, du cap du Prince de Galles, près le détroit de Behring, à la ligne fictive qui la termine à l'est, est sous le 66e parallèle, de 275 lieues. Sa *superficie* totale est évaluée, par le Bibliomappe à 80,000 lieues carrées, et sa *population* à 50,000 habitans.

L'Amérique russe offre de tous côtés les aspects les plus sauvages et les plus sombres. Au-dessus d'une rangée de collines couvertes de pins, d'aunes et de bouleaux, s'élèvent des *montagnes* nues, couronnées par d'énormes glaciers, qui souvent s'en détachent avec un horrible fracas. Entre le pied des montagnes et la mer se prolonge une lisière de terres basses où la mer insensiblement recule son rivage. La partie des monts Rocheux qui traverse ou limite ces contrées, a reçu le nom de *monts océaniques*, lesquels comprennent les monts *Saint-Élie* et *Fairweather*: le premier est fameux par son volcan, tou-

jours en pleine activité. A l'ouest s'étend la presqu'île d'*Alaska*, dont la longueur est de plus de 120 lieues sur 15 environ de largeur, jusqu'au fond de la baie de Bristol, au nord et à l'extrémité occidentale de laquelle se développent les *îles Aléoutiennes*, dépendantes de l'Amérique russe.

Le *climat* de ces contrées, naturellement très-rigoureux, vu leur haute latitude, a de beaucoup restreint les *productions* du sol, qui ne donne que des mousses variées, des gramen très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. En bien des endroits l'on ne voit que des arbres nains et des arbrisseaux. Pendant l'hiver toute la nature se revêt de blanc; les fourrures des animaux prennent elles-mêmes la couleur de la neige qui couvre la terre. En mai ou juin la glace se fond, et une végétation hâtive, mais passagère, vient dédommager les indigènes de leurs longues privations. Ils vivent au reste de pêche et de chasse. Les fourrures des ours, des renards, des loups, des bisons et d'au-

tres animaux leur procurent quelques bénéfices.

Les *habitans* de l'Amérique russe forment trois races principales: les Aïnos, les Tchouktchis et les Eskimaux. Les *Aïnos* ou indigènes de l'île d'Iéso et des Kouriles peuplent les îles Aléoutiennes et s'étendent sur le continent jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Les *Tchouktchis* ou *Tchoukotches*, qui viennent de l'extrémité orientale de la Sibérie, occupent la côte maritime depuis le détroit de Behring jusqu'au 56° lat. N.; vers ladite presqu'île ils se divisent en plusieurs tribus, parmi lesquelles on distingue les *Ougalatmiouts*, qui habitent vers le mont Saint-Élie; les *Kolioujis*, qui occupent l'extrémité sud-est du territoire russe; les *Koniaïs*, et les *Kenaïts*, qui peuplent la partie nord d'Alaska. Quant aux Eskimaux, ils se tiennent au nord vers la mer polaire.

Dans les *îles Aléoutiennes* ou *Aléoutes*, toujours chargées de brouillards, et formées de trois groupes, celui des *Lisii* ou des *renards*, celui des *Andreanowskie* ou

Negho, et celui des *Aléoutes* propres, le phoque est très-commun; c'est aussi l'animal le plus nécessaire à l'existence des Aléoutes. Sa peau, qui sert à les vêtir, leur fournit encore des bourses, des sacs et d'autres ustensiles de ménage; sa chair les nourrit; sa graisse leur donne de l'huile; son estomac forme un vaisseau pour les liqueurs; ses entrailles sont employées à garnir les châssis des fenêtres, au lieu de vitres; et ses poils servent d'ornement.

Le *gouvernement* de ces îles et du continent russe a été concédé par le tzar à une compagnie de marchands et de chasseurs rapaces dont le principal établissement est à *Sitka* ou *Nouvelle-Archangelsk*, sur la côte occidentale de la plus grande des îles du roi Georges III. On y a construit un fort qui est, dit-on, armé de 100 pièces de canon; on y compte environ 600 Russes; et des troupes réglées composées d'indigènes, mais surtout de colons, y font un service journalier, suivant la discipline moscovite. L'objet important des colons,

c'est la chasse ou plutôt l'extermination de la loutre de mer et des autres animaux à fourrures. Le seigle et l'orge ont réussi en cette partie méridionale de l'Amérique russe que nous quitterons pour entrer dans les possessions britanniques.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

Sous le titre d'*Amérique anglaise* nous devrions ici comprendre non seulement cet immense pays qui s'étend à l'est de l'Amérique russe, et au nord des États-Unis, jusqu'à la mer Glaciale et l'Atlantique, mais encore plusieurs des Antilles, comme la Barbade, la Jamaïque, et quelques autres, ainsi qu'une portion de la Guiane; espace de territoires qui, réunis, donne une superficie de 1,930,000 milles carrés géographiques de 60 au degré, avec une *population* de 2,290,000 individus. Notre tâche, dans cette lettre, se borne à faire connaître l'Amérique anglaise propre, aussi appelée *Nouvelle-Bretagne*.

Les possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale, désignées sous le nom particulier de *Nouvelle-Bretagne*, s'étendent de 57° 30', non compris l'île de Terre-Neuve, à 143° 20' long. O., et de 42° 10' à 70° lat. N., non compris les îles polaires reculées jusqu'au 78e parallèle, et dont nous avons traité plus haut. Ainsi restreinte, l'Amérique anglaise a pour limites connues les deux parties de mer vues par Hearn et Mackensie, aux embouchures du fleuve Mackensie et de la rivière de la Mine de cuivre, dans l'Océan boréal; à l'ouest l'Amérique russe et le grand Océan; au sud le territoire des États-Unis, avec lequel une portion des monts Rocheux et les lacs Supérieur, Huron, Érié et Ontario lui sont communs; à l'est l'océan Atlantique; et au nord-est les détroits d'Hudson, de Fox, de Fury et Hécla. Ces limites donnent de l'est à l'ouest une longueur d'environ 1200 lieues, et du sud au nord une largeur d'environ 500 lieues. Abstraction faite de l'espace occupé par la mer d'Hudson, qui y figure pour

$\frac{1}{18e}$, la *superficie* de ce pays peut être de 420,000 lieues carrées, avec une *population* d'à peine 700,000 âmes fixes, auxquelles il est permis d'ajouter 300,000 indigènes ou sauvages, ce qui l'élève à un million d'individus.

Le *climat* de ces contrées, sans surface définie, est généralement plus rigoureux que dans les autres parties du globe à latitudes correspondantes, à cause du nombre considérable de *lacs* et de *forêts* qui s'y trouvent. Sous le 55° lat. N., parallèle d'Édimbourg, de Copenhague et de Möscou, le thermomètre de Réaumur descend en janvier jusqu'au 32° au-dessous de zéro; et sous le 60° lat., parallèle de Stockholm, de Pétersbourg et d'Okhotsk, il n'y a plus de *végétation* d'aucune espèce. Le froment ne vient pas au-delà du 53°. Cette rigoureuse température pourrait être un peu adoucie par des desséchemens de marais, comme on l'a pratiqué dans la région orientale où est situé le Canada, dont la partie basse, plus cultivée, est moins âpre que la partie haute,

encore couverte de vastes forêts. Dans la région centrale se voient de grandes plaines mêlées de marécages et de prairies naturelles. Dans la région occidentale, couverte et bornée par les *monts Rocheux*, la végétation a plus de vigueur, quoique peu d'étendue et de durée ; on y remarque, en fait d'arbres, le pin, le peuplier, le cèdre rouge, le mélèze, le saule et le bouleau. A l'ouest des mêmes montagnes, c'est-à-dire dans la Nouvelle-Calédonie, le froid est moins intense qu'à l'est ou au Canada ; dans la première de ces contrées on recueille beaucoup d'orge et de pommes de terre ; la dernière produit toutes sortes de grains et de plantes, comme nous le verrons tout à l'heure.

Parmi les *animaux* de la Nouvelle-Bretagne nous citerons le bison ou buffalo, qui se trouve des deux côtés des monts Rocheux ; le renne ou caribou, l'élan ou mousse, le cerf, le lynx, le renard, la martre, le chat sauvage, le furet, la belette, l'écureuil, le lièvre, le castor, la loutre de terre, le carcajou, le rat mus-

qué, l'hermine, le putois ou la mouffette, le porc-épic, le loup, le cygne, l'ours gris, brun et noir, et autres espèces fauves et carnassières. Le cheval ne se trouve plus au delà du 55° lat., mais alors vient le chien, si utile par sa force et son agilité. Au sud-est, dans le bas Canada se montrent quelques serpens, entre autres le serpent à sonnettes et le serpent noir.

Avant de passer aux habitans de l'Amérique anglaise nous devons signaler quelques-uns de ses principaux *accidens naturels*.

Et d'abord revenons un moment aux *monts Rocheux*. Tandis que leur chaîne principale continue son développement vers le nord entre l'Amérique russe et l'Amérique anglaise, pour séparer les eaux du bassin polaire de celles du bassin pacifique, un rameau va de l'ouest à l'est, entre l'Amérique anglaise et les États-Unis, établir la ligne de faîte et de partage des eaux du bassin du Mississipi et de la mer d'Hudson; un autre opère le même partage au nord-ouest de cette mer entre

celles qui arrivent de la même direction et celles qui coulent vers l'Océan polaire. La ligne précédente, qui rejette les eaux du sud vers la baie d'Hudson, continue à courir à l'est pour en séparer sous le nom de *Land's height*, dans le Canada, les eaux du fleuve Saint-Laurent, tributaires de l'Atlantique; puis, sous le nom de *monts Wolchich*, séparer le Canada du Labrador.

Au nombre des accidens maritimes nous voyons sur le grand Océan le *détroit de Dixon*, entre l'île du Prince de Galles et celle de la Reine Charlotte, c'est-à-dire entre les parties russe et anglaise de l'archipel de Quadra et Vancouver; le *détroit de la Reine Charlotte*, entre le continent et la partie nord-est de l'île Noutka; le *détroit de Classet*, entre l'extrémité méridionale de la même île et la côte de Columbia. Sur l'Océan polaire est le *golfe du Couronnement de Georges IV*, par 112° long. O. et 68° lat. N.; sur l'Atlantique, sont à l'est le *golfe Saint-Laurent*, et au nord-est le *détroit* et la *mer d'Hudson*,

laquelle a 300 lieues de long du nord au sud et 130 lieues dans sa plus grande largeur. Rien de plus affreux que les environs de cette mer ou baie; tout y est désert ou inculte; on ne voit que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues et qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles où le soleil ne pénètre point, et que des amas de glace ou de neige rendent inaccessibles. La mer n'est libre dans cette baie que de juillet à septembre, et toujours elle est d'une navigation dangereuse; ce qui n'a point empêché une compagnie anglaise de s'établir dans ces parages pour en exploiter les fourrures.

Pour l'écoulement des eaux de l'Amérique anglaise qui descendent des monts Rocheux ou de leurs rameaux, la baie d'Hudson, l'Océan atlantique, la Mer polaire et le grand Océan forment quatre principaux *bassins*, où arrivent les *fleuves* ou rivières ci-après :

Dans le *bassin de la baie* ou *mer d'Hudson* se jette la *Churchill*, qui naît sous le

55° lat. N., par 114° long. O., d'abord sous le nom de rivière du Castor, qu'elle quitte plus loin pour celui de Missinipi, remplacé plus bas par celui de Churchill; son cours est de plus de 400 lieues. Au sud de la Churchill débouchent aussi dans l'Hudson : 1° près l'une de l'autre, la rivière du *fort Nelson*, qui a 150 lieues de cours, et celle de la *Hill*, qui sert d'écoulement au *lac Winnipeg*, long de 60 lieues et large de 30 à 40, lequel reçoit lui-même, par le nord-ouest, la *Sakatchawan*, qui sort des monts Rocheux, et par le sud la rivière *Rouge* ou l'*Assiniboine*; 2° la *Severn*, puis l'*Équan*, puis l'*Albany*, qui coule entre la Nouvelle-Galles et le Canada. Du sud-est arrive également à la mer d'Hudson l'*Abbitibbi*, qui appartient au haut Canada, et l'*Harricanaw*, qui sépare le Canada du Labrador. De l'est coule au même bassin le Mistinny sortant du lac de ce nom dans le Labrador, d'où courent de même au nord vers le détroit d'Hudson la *Kotsoak* et la *Whale*.

Sur le *bassin de l'Atlantique* débouche le *fleuve Saint Laurent* que nous avons décrit dans la lettre précédente.

Vers le *bassin de la Mer polaire* se dirigent notamment, 1° la *rivière de la Mine de cuivre* ou la *Coppermine* ou rivière de *Hearn* (1), dont le cours est de 100 lieues, l'embouchure par 67° 47' 50" lat. N., et 115° 36' 49" long. O., et la naissance aux montagnes habitées par la tribu des Ougalakhmoutes, derrière lesquels on trouve celle des Atnakhmioutes, peuplades cuivrées et très-pacifiques; 2° le *fleuve Mackensie* (2), décrit dans notre lettre précédente, lequel est appelé dans sa partie supérieure *Ounjigah* ou rivière de la *Paix*, et rivière de l'*Esclave* entre le lac de ce nom et celui d'Athapescow. L'embouchure

(1) Nom du voyageur anglais qui la reconnut en 1772.

(2) Nom du voyageur anglais qui le descendit en 1779 jusqu'à son embouchure, devant laquelle il vit une mer entièrement ouverte.

de ce fleuve est par 69° 1' lat. N. et 134° long. O. (1).

Enfin, dans le *bassin du grand Océan* débouche le *Tacoutché-tessé*, par 49° lat. N., près de la baie Birch de Vancouver dépendante de la Calédonie occidentale, à 3 degrés nord de la Columbia, qui appartient aux États-Unis. Entre ces deux fleuves il en coule un troisième appelé *Calédonia*, dont le cours est parallèle à celui du Tacoutché-tessé et qui tombe dans la mer près de la baie de l'amirauté de Vancouver, par 48° lat. N., et forme une limite naturelle entre les Etats-Unis et le nouveau territoire calédonien vers le canal de Géorgie, frontière qui coïncide avec une ligne tirée du lac des Bois, voisin du lac de la Pluie, voisin lui-même du lac Supérieur.

De tous les *lacs* de l'Amérique anglaise,

---

(1) *Garry's island*, où le capitaine Franklin arbora pour la première fois le drapeau britannique, est par 69° 29' lat. N. et 135° 41' long. O.

celui-ci est le plus considérable. Il n'est pas nécessaire de rappeler qu'il est commun aux deux puissances de l'Angleterre et des États-Unis, puisqu'il forme limite au nord-est, ainsi que les lacs Huron, Érié et Ontario. Le *lac Supérieur* a 410 milles (1) dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, 120 milles dans sa plus grande largeur du nord au sud, et une circonférence de 1500 milles. C'est la plus grande étendue d'eau douce qu'il y ait sur le globe. Il reçoit 40 rivières, notamment celles de Saint-Louis, de Nipigon, de Pic et de Michipicoton. Il contient nombre d'îles, dont l'une nommée l'île Royale a 100 milles de long sur 40 de large. Il abonde en poissons qui forment la nourriture des Indiens algonquins, habitans de ses bords. Il se décharge par le détroit de

---

(1) Le mille est le tiers de la lieue commune de France. Les quantités que nous donnons ici en milles sont tirées de l'ouvrage de M. Warden sur les États-Unis.

Sainte-Marie dans le *lac Huron*, le sec
en grandeur, ayant de l'est à l'ouest
milles de long, sur 60 à 100 milles
large, avec une circonférence de 1
milles. Il reçoit plusieurs rivières et c
munique à l'ouest avec le *lac Michig*
long de 260 milles du nord au sud, a
une circonférence de 940, et entièrem
compris dans les limites des États-Unis
au sud, par la rivière et le petit *lac Sa*
Clair et la rivière du Détroit, avec le
Érié, le quatrième en importance, l
de 230 milles, large de 50 à 60, et co
tant 610 milles de tour. Il renferme 12
et communique par la rivière de Nia
avec le *lac Ontario*, long de 160 mil
large de 60 à 70, avec un circuit de
milles. Il contient 19 îles, et, à son é
lement vers l'est, forme le cours pro
ment dit du fleuve Saint Laurent, q
après avoir reçu à gauche plusieurs
fluens, et à droite, par un canal, les e
du *lac Champelain*, long de 160 mil
large de 1 à 18, et enclavé dans le te
toire de l'Union, se jette par une s

grande bouche dans l'Atlantique devant l'île de Terre-Neuve.

Tous ces lacs qui se suivent de l'ouest à l'est forment ce qu'on appelle communément les lacs du Canada. Les autres masses liquides analogues de l'Amérique anglaise qui leur succèdent en étendue sont le lac de l'Esclave, et le lac Winnipeg au nord, et dont il a été question.

Les *habitans* de l'Amérique anglaise septentrionale se composent de *Tchouktchis* et d'*Eskimaux* dont nous avons parlé dans le chapitre de l'Amérique russe, et qui habitent les régions de l'ouest et du nord; des *Chippeouays*, peuplades centrales très-répandues; et d'*Européens* fixés principalement dans le sud-est. Nous indiquerons les nuances propres à ces peuples en examinant les principales contrées de cette portion du continent, laquelle se divise en sept parties générales, savoir : à l'ouest, sur le bassin de la Mer pacifique la Nouvelle Calédonie; au centre et à l'est, sur le bassin de l'Océan glacial, le pays des Indiens, la Nouvelle-Galles, puis, sur les deux bassins

de la Mer glaciale et de l'Atlantique, le Labrador; enfin, au sud-est et au sud le Canada, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse.

La *Nouvelle-Calédonie* ou *Calédonie occidentale*, que naguère encore on divisait en Nouveau-Norfolk, Nouveau-Cornouailles et Nouveau Hanovre, entre l'Amérique russe du nord-ouest, les monts Rocheux au nord et à l'est, et le territoire de Columbia des États-Unis au sud, limité par la rivière Fraser ou Tacoutchétessé, a 200 lieues de long sur 125 de large, et environ 100,000 habitans. Ce pays est tellement couvert de rivières et de lacs, qu'on estime la sixième partie de sa surface occupée par les eaux. On donne au lac Stuart 130 lieues de tour. Les montagnes sont boisées jusqu'à leur sommet; les arbres les plus communs sont le sapin, le peuplier, le thuya et le bouleau. Les naturels de ce pays se nomment *Ta-Collis*, mot qui signifie *voyageur par eau*, parce qu'en général ils vont en canot d'un village à un autre. Les hommes sont bien consti-

tués, mais les femmes sont petites et ont la taille épaisse. Les deux sexes ne montrent de propreté ni dans leur manière de manger, ni dans leurs vêtemens formés de peaux diverses. En été, les hommes vont souvent tout nus. Les deux sexes se percent la cloison du nez; les hommes y suspendent des morceaux de laiton ou de cuivre; les femmes une brochette de bois à chaque bout de laquelle est fixée une petite coquille; en outre elles portent les cheveux longs et se barbouillent le visage avec de l'ocre rouge. Les coquilles forment chez les Ta-Collis une sorte de monnaie; vingt représentent la valeur d'une peau de castor. Ces sauvages tirent principalement leur subsistance des eaux, et se font des filets avec l'écorce intérieure du saule. La pêche des petits lacs commence en avril et fournit des truites et des carpes; celle du saumon a lieu en août, époque où il remonte les rivières en quantités incroyables. Aussitôt qu'il paraît, tous les Ta-Collis, hommes, femmes, enfans, sortent de leurs cabanes en s'écriant : « voilà le saumon !

voilà le saumon ! » Et la pêche commence pour la provision d'hiver. On va aussi à la chasse du castor et de l'ours, dont la chair est servie aux festins qui se donnent en mémoire des parens décédés. Ces sauvages ou Indiens de l'ouest des monts Rocheux affectionnent presque autant leurs chiens que leurs enfans. Ceux de l'est des montagnes enterrent leurs morts, ceux de l'ouest les brûlent. Les Ta-Collis paraissent avoir quelques notions vagues sur un état futur. Ils croient que l'âme d'un défunt peut à volonté revenir sur terre sous forme humaine; ils s'imaginent que leurs prêtres ou sages, lorsqu'un cadavre est sur le point d'être brûlé, ont le pouvoir de faire passer l'âme du défunt dans le corps d'un de ses parens, et que, dans ce cas, le premier enfant de celui-ci qui viendra au monde aura cette âme. Enfin, comme traits caractéristiques, les Ta-Collis sont très-gais et très-grands parleurs; hommes et femmes ont toujours leur langue en mouvement, et chantent sans cesse. Les hommes sont jaloux de leurs femmes, mais les filles

jouissent d'une liberté illimitée, et souvent se marient temporairement avec les chasseurs canadiens.

Tous ces Indiens sont soumis à l'autorité des agens de la compagnie anglaise du nord-ouest; il n'en est pas de même du *pays des Indiens du centre*: il est peuplé de tribus indépendantes qui errent entre la Mer polaire, la frontière des États-Unis, les monts Rocheux et la mer d'Hudson, dans un espace de 500 lieues du nord au sud, et de 400 de l'est à l'ouest.

Toutes ces peuplades, sans habitations fixes, et adonnées exclusivement à la pêche et à la chasse, se composent de deux grandes divisions: les *Eskimaux* au nord, et les *Chippeouays* ou *Chipeouians* au sud. Ceux-ci se subdivisent en une infinité de tribus dont la plus considérable est celle des *Knistinaux* qui se tient au nord du lac Winnipeg. La compagnie du nord-ouest a, dans ces contrées, son principal établissement à l'extrémité nord-ouest du lac Athapescow.

Les Chipeouians se croient issus d'un

chien ; aussi regardent-ils cet animal comme sacré. Ils se représentent le créateur du monde sous la forme d'un oiseau, dont les yeux lancent des éclairs et la voix produit le tonnerre. La couleur de leur peau est celle du cuivre foncé. La femme n'est chez eux qu'une bête de somme, dont on use et qu'on relègue dans un coin avec une pleine indifférence. La beauté pour ces Indiens du nord consiste dans une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, un front bas, un menton alongé, un nez gros et recourbé, un teint basané, et une gorge pendante. Cependant les Knistinaux ont des femmes plus jolies, sans compter davantage la chasteté pour une vertu ; car ils offrent leurs femmes et leurs filles aux étrangers, et changent entre eux de compagnes à tout moment. Les brouillards qui couvrent les marais sont censés être les esprits des défunts, ce qui rappelle un peu la mythologie scandinave.

L'ouest de la mer d'Hudson est occupé par la *Nouvelle-Galles* qui s'arrête au sud

à la rivière Albany, frontière du Canada. Cette province, de 500 lieues de longueur, est le centre des établissemens de la compagnie de la baie d'Hudson, dont les principaux sont le fort *Churchill*, le plus septentrional, à l'embouchure de la rivière du même nom, le fort *York*, le fort *Severn* et le fort *Albany*, ce dernier le plus méridional. L'intérieur de ce pays est habité par les tribus indépendantes que nous venons de citer, et qui poussent leurs excursions jusque dans le Labrador.

Le *Labrador*, baigné à l'ouest par la baie de James et la mer d'Hudson, au nord par le détroit d'Hudson, à l'est par l'Atlantique, et borné au midi par le golfe Saint Laurent et par la chaîne peu élevée des monts Wolchich, au nord du Canada, reçut son nom de *terra de Labrador* ou *terre de laboureur*, du navigateur portugais Cortereal, qui l'ayant aperçue en 1501, lorsqu'il examinait le golfe de Saint Laurent, la jugea propre à la culture. Cette vaste contrée, dont la superficie égale deux fois au moins celle de la France,

a un climat très-âpre, bien qu'elle soit séparée des terres arctiques par des mers et des détroits. Elle est habitée au nord par des Eskimaux, et les missionnaires moraves y ont fondé, à l'est sur l'Atlantique, les trois colonies de Nain, Okkak et Hoffenthal. Tout ce que l'on connaît du Labrador est une côte rocailleuse au-delà de laquelle s'élèvent des montagnes; le terrain est entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre. On dit que le lac Atchioninipi est une vaste nappe liquide versant ses eaux à la fois dans la mer d'Hudson et dans le golfe Saint Laurent. La côte occidentale paraît tout-à-fait stérile, raboteuse et couverte de grosses pierres. Les vallées sont remplies de pins, sapins, bouleaux et thuyas rabougris et tortus; il y croît beaucoup de céleri sauvage, et diverses plantes antiscorbutiques. Les parties méridionales sont susceptibles de culture, mais infestées d'ours et de loups. Au cap Charles, par 50° lat. N., la côte orientale se dirige au sud-ouest; et le détroit de Belle-isle commence entre ce cap et l'île

de *Terre-Neuve*, longue de 150 lieues et large de 110, avec 70 à 80,000 habitans, île fameuse par son banc de sable où se fait la pêche de la morue, et par ses chiens amphibies qui rendent à l'homme en danger sur les flots, durant la pêche, le même service que les chiens du Saint-Bernard au voyageur égaré dans les neiges des Alpes.

D'épais brouillards enveloppent la côte orientale du Labrador, mais moins longtemps que Terre-Neuve (1). Dans l'intérieur les rennes et les castors sont très-nombreux. Si les porcs-épics l'étaient davantage ils détruiraient tous les arbres du pays, car vivant de leur écorce en hiver ils en font périr une très-grande quantité. Dans ses voyages à travers les bois ce dernier animal suit ordinairement une ligne droite et attaque tous les jeunes arbres

(1) Près de la côte méridionale de Terre-Neuve, dont le grand banc a 120 lieues de long sur 30 de large, sont les deux îlots de Saint-Pierre et Miquelon, qui appartiennent à la France.

qu'il trouve sur son chemin. Ses piquans n'étant pas profondément enracinés dans sa peau et se terminant en pointe acérée, s'attachent facilement à tout ce qu'ils touchent; mais il n'a point, comme on le croyait, la faculté de les lancer à volonté. Les Indiens qui habitent les montagnes du midi offrent un mélange de traits français, étant issus des Canadiens, et des peuples indigènes. Ils se nourrissent de rennes et de gibier; ils font aussi la chasse aux renards, aux loups et aux martres; ils demeurent sous des tentes couvertes de peaux et d'écorce de bouleau; ils professent la religion catholique et font venir des prêtres de Québec. L'intérieur du Labrador est presque impraticable, même aux piétons, car on y est sans cesse arrêté par des rivières, des bois, des lacs et des étangs; en hiver on voyage aisément, mais à l'aide de raquettes. Venons du Labrador au Canada.

Le *Canada* est la plus importante des possessions de l'Amérique anglaise du nord. Séparé des États-Unis au sud par les grands lacs formant le cours du St-Laurent, dont

le golfe est à l'est, il a près de 500 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur qui varie de 90 à 225 lieues du nord au sud, et une superficie de 52,000 lieues carrées, avec environ 600,000 habitans, dont 60,000 indiens, et le reste composé de descendans de colons français et de nouveaux colons anglais et surtout irlandais.

Depuis que l'Angleterre possède ce beau pays que la France a perdu en 1763, il a été divisé en haut et bas Canada. Le haut Canada est à l'ouest et se trouve séparé du bas Canada par l'Abbitibbi, qui se jette dans la baie de James, dépendante de la mer d'Hudson, et l'Utawas ou Ottawa, qui rejoint le St-Laurent. Le haut Canada avec 21,000 lieues carrées n'a guère qu'environ 160,000 habitans; le bas Canada compte près de 450,000 âmes, quoique sa surface n'ait que 31,000 lieues carrées. C'est dans le bas Canada que la plus grande partie de la population est française d'origine; elle est principalement resserrée sur la rive droite du fleuve St-Laurent entre Montréal et Québec, les deux villes principales de ce

pays. Les fermes que l'on rencontre dans cet espace de plus de 400 milles offrent un coup d'œil agréable, par la continuité des maisons et des champs cultivés.

Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître chez les *Canadiens*, en général, la gaîté et la vivacité françaises; ils dansent et chantent sans avoir l'air de s'inquiéter du lendemain; ils sont polis, tempérans, passionnés pour la danse, ont des manières aisées et la conversation engageante; il règne entre eux une harmonie si grande, que souvent trois générations habitent sous le même toit; ils se font remarquer par beaucoup d'indolence, et cependant sont actifs au besoin et courageux. La masse du peuple est encore ignorante, excepté dans les villes où elle montre quelque peu d'instruction. On parle français dans le bas Canada et anglais dans le haut Canada.

Cette différence de *langue* n'est point la seule qui existe entre les deux provinces, on en remarque aussi une assez tranchés dans les *mœurs* : en effet, les bas Canadiens sont enjoués, plus ouverts que ceux

du Canada supérieur, quoique les colons irlandais se rapprochent déjà plus des Français par le caractère que les Anglais. Une troisième différence distingue encore les deux peuples, ce sont leurs *lois civiles* : dans le haut Canada on suit celles d'Angleterre, et dans le Canada inférieur ce sont toujours les vieilles coutumes de Paris antérieures à l'an 1666, sauf quelques modifications. Mais sous le rapport politique les deux peuples ont un *gouvernement* uniforme.

On a accordé à chaque province une législature séparée, formée sur le modèle de celle d'Angleterre, et composée : 1° d'un *gouverneur* nommé par la couronne et qui représente le roi dans la constitution britannique; 2° d'un *conseil législatif* dont les membres sont également nommés par le roi et que l'on considère comme analogue à une chambre des pairs; 3° de la *chambre d'assemblée*, qui est élue par le peuple et qui est censée l'équivalent de la chambre des communes. Dans chaque province on a établi, en outre, un conseil

nommé *conseil exécutif*, chargé de donner ses avis aux gouverneurs, et qui constitue conjointement avec lui une cour d'appel pour les arrêts des juridictions inférieures. Les membres de ce conseil sont nommés par le roi ou par le gouverneur avec l'approbation du roi. Ces provinces ont aussi plusieurs cours de justice. Ainsi le gouvernement actuel du Canada se compose de deux parties distinctes, savoir : la section fournie par la métropole, et celle qui est le résultat du choix des colons. S'il s'élève un débat entre les membres du conseil et le gouverneur, il est d'usage que la métropole rappelle ce dernier, vu qu'il est plus facile de lui trouver un successeur que de reconstituer le conseil, dont la réorganisation ébranlerait toute l'administration.

La *religion* du plus grand nombre des Canadiens est le catholicisme; mais les Anglicans ont aussi leur évêque. Il est encore bon nombre de tribus indiennes qui ont gardé leur culte primitif. Néanmoins la plupart des Hurons et des Iroquois ont été convertis au christianisme.

De ces traits généraux sur les habitans nous pouvons renvenir à ce qui regarde la partie purement géographique ou physique.

Le Canada, sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, s'élève par degrés, comme le prouve l'écoulement de ses lacs depuis le lac Supérieur jusqu'à l'Ontario; mais le partage même des eaux entre les deux bassins de la mer d'Hudson et du St-Laurent n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés, situation qui expose davantage le pays aux vents du nord-ouest, et rend le froid excessif; la terre gèle à 6 pieds de profondeur. La neige commence à tomber en octobre, mais la glace se fond en avril ou mai, rompant avec un bruit semblable à celui du canon, et descendant vers l'Atlantique avec un grand fracas. Les chaleurs subites en mai et juin font éclore la végétation à vue d'œil. De tous les mois de l'année celui de septembre est le plus agréable. Le Canada étant en général couvert de bois et montagneux, la *culture* s'éloigne peu des bords

du fleuve St-Laurent. Elle consiste en tabac, froment, légumes et autres grains. Le gazon des prairies est fin et épais. Les meilleurs fruits sont les baies, les prunes, les fraises et les framboises. On cultive aussi beaucoup de melons. La famille des sapins est très-multipliée; le chêne est presque ignoré au Canada; le frêne y est plus commun, et l'on récolte beaucoup de sucre d'érable. Quant aux animaux, le bison, la loutre et le castor abondent. Il y a des mines de fer dans le haut Canada.

La capitale de tout le Canada est *Québec*, chef-lieu de la province basse, à 100 lieues de l'embouchure du St-Laurent, sur la gauche de ce fleuve, qui y forme un bassin où 120 vaisseaux pourraient mouiller à l'aise. Elle se divise en ville haute et ville basse. La première, qui est proprement une ville de guerre, et qui exige une garnison de 10,000 hommes, est bâtie sur le cap Diamant, élevé de 250 pieds, tandis que la seconde s'étend le long de l'eau au pied de la montagne et est habitée par des marchands ou des négocians. La ville haute

est plus sèche, plus claire et plus saine que la ville basse, mais ne doit ces avantages qu'à la nature; de plusieurs points l'on a une perspective magnifique. Ce qu'il y a de plus remarquable à Québec est la place d'armes; viennent ensuite l'Hôtel-Dieu, la cathédrale catholique et le temple anglican. La rue St-Jean est fort belle; c'est là que les élégans montrent leur adresse à mener un phaéton ou cabriolet léger.

Le *Canadien* et le *Courrier de Québec* sont imprimés en français; le *Mercure de Québec* et le *Courrier canadien* sont écrits en anglais; la *Gazette* de Québec et celle de Montréal paraissent dans les deux langues. La population de Québec dépasse 16,000 habitans.

Montréal est la seconde ville du Canada en importance; elle est même plus peuplée que Québec, puisqu'elle renferme 20,000 individus. Fondée en 1549 par Jacques Cartier, de St-Malo, elle repose dans le bas Canada, sur la côte méridionale d'une île, de 10 lieues de long sur 4 de large, au point où le St-Laurent cesse d'être navi-

gable pour les gros navires. Ses hautes murailles, ses maisons en pierre de taille, entremêlées d'églises et de couvens, les vaisseaux mouillés le long de la terre, la font ressembler à un port de mer de l'ancien continent. Elle est à 50 lieues S.-O. de Québec, espace que le bateau à vapeur parcourt en 17 heures. Son aspect est aussi pittoresque et bien plus gai que celui de Québec, à cause des hauteurs boisées, des nombreux vergers et des jolies maisons de campagne qui l'entourent. La plupart des rues sont droites, pavées, mais étroites; les nouvelles sont plus larges. On remarque de beaux édifices, l'hôpital, la cathédrale, la banque et le palais de justice. A l'extrémité de l'île et à 7 milles au sud de Montréal est le village de la Chine, où se font les expéditions de la compagnie du nord-ouest, et où s'envoient à vide les canots, vu la violence des rapides du St-Laurent au-dessus de la ville.

Après Québec et Montréal, qui appartiennent au bas Canada, ainsi que la ville de *Trois-Rivières*, nous devons mention-

ner encore les deux cités de Kingston et d'York, dépendantes du haut Canada. *Kingston*, sur la gauche du St-Laurent à sa sortie du lac Ontario, compte 5,000 habitans; sa position la rend la clef du Canada; son port est le plus spacieux et le plus commode de ceux de l'Ontario, à l'ouest duquel est situé le joli village de *Niagara*, près des célèbres chutes, avec 1,000 habitans. *York* est dans le voisinage, sur le bord septentrional du même lac, à 55 lieues de Kingston, et à 170 de Québec, avec de belles maisons et 3,000 âmes; c'est le chef-lieu du haut Canada.

Dirons-nous maintenant quels sont les avantages que la Grande-Bretagne retire de la possession de Canada? Il lui est onéreux. Les revenus n'y sont que de 31,000 liv. sterl., tandis que les frais d'administration seulement montent à 43,000 liv. sterl.; ceux de garnison et d'entretien des ports sont en temps de paix de 100,000 livres; et les présens que l'on fait aux sauvages, le salaire des employés, officiers et commis, peuvent s'élever à une pareille

somme. En temps de guerre la dépense est incalculable. Si le Canada est un point de débouché des marchandises anglaises, et d'attaque, au besoin, contre les États-Unis, ceux-ci de leur côté peuvent l'envahir. Déjà toute la population du haut Canada est américaine; celle du bas Canada le devient de plus en plus, et échappera probablement un jour à l'Angleterre, qui ne gardera plus que le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse dont il nous reste à dire un mot.

Le *Nouveau-Brunswick*, dont *Fredericktown* est la capitale, a au nord et à l'ouest le bas Canada, au sud les États-Unis, et à l'est le golfe de St-Laurent. Sur 80 lieues de long et 60 de large, il réunit 60,000 âmes, outre 2,000 *maréchites* ou indigènes épars dans l'intérieur, traversé par l'extrémité de la chaîne des Alleghany. La rivière St-Jean, qui débouche à l'est dans la baie de Fundy, éprouve le reflux à 60 milles de la mer, et ses bords sont fertiles et unis; elle offre des moyens commodes pour se rendre à Québec. Ici on

voit encore le caribou; l'ours et le chat-lynx; mais ces animaux ne se montrent plus guère dans la *Nouvelle-Écosse*, située entre le Nouveau-Brunswick à l'ouest et l'Atlantique à l'est, où le détroit de Canseau la sépare du cap Breton; elle a 100 lieues de longueur de l'est à l'ouest et 20 de large; elle ne tient au Nouveau-Brunswick que par un isthme entre la baie de Fundy au sud et le golfe St-Laurent au nord; elle compte environ 124,000 habitans, non compris le cap Breton qui en renferme 20,000, et elle a pour capitale *Halifax*, excellent port sur la côte méridionale, avec 16,000 habitans. Cette position, qui commande en quelque sorte l'océan Atlantique, peut servir de rendez-vous aux flottes croisières et de refuge aux vaisseaux marchands.

Au nord de la Nouvelle-Écosse est l'*île St-Jean* ou du *prince Édouard*, considérée avec raison comme le grenier du Canada; et dans le milieu du golfe de St-Laurent se voit la rocailleuse île d'*Anticosti*, cou-

verte de bois et de marécages, mais dépourvue de ports.

Nous nous éloignerons de ce rivage sans habitans fixes et conséquemmeut sans autres asiles que de simples cabanes, pour chercher au sud-ouest le territoire si productif et si populeux de l'Union ou des États-Unis.

LETTRE XXXVIII.

ÉTATS-UNIS.

Dimensions et population. Climat, montagnes, lacs, fleuves et autres accidens naturels. Productions des trois règnes. Habitans, races, langues, religions, usages, commerce et gouvernement. Divisions territoriales, et topographie des 24 états ou républiques de l'Union.

A Monsieur Jay, homme de lettres.

Il est bien naturel, monsieur, qu'après toutes les bontés dont vous m'avez rendu l'objet, et qu'après les encouragemens dont vous avez environné mes premiers pas dans la carrière des lettres, le souvenir de ces

marques d'intérêt me ramène vers vous, lorsque je vais parler d'un pays où votre séjour fut marqué par d'importans travaux. Il est déjà tout différent de ce que vous l'avez vu naguère, et il avance si rapidement en civilisation, en industrie et en richesses, que ceux qui l'ont visité d'hier auraient de la peine à le reconnaître demain.

Ce qu'on nomme aujourd'hui les *États-Unis* de l'Amérique du nord ne consistait, il y a trois siècles, qu'en de vastes solitudes couvertes de forêts impénétrables. L'expédition de Jean Cabot, en 1497, n'avait abouti qu'à la découverte de Terre-Neuve et à la reconnaissance de la côte qui s'étend entre le golfe St-Laurent et le 38e degré de latitude. Quinze ans plus tard, Ponce de Léon explora la côte sud, qu'il nomma *Floride* parce qu'elle était fleurie lorsqu'il y aborda. En 1523, François Ier fit reconnaître par Verazani la partie septentrionale de cette côte, entre 33° et 36° lat.; Jean de Ribault, envoyé par Charles IX, l'appela *Caroline*, du nom de son souverain.

La reine Élisabeth, qui se donnait l'épithète de *vierge*, ayant expédié Walter Raleigh, en 1584, vers les mêmes parages, ce marin en nomma *Virginie* la portion qui subsiste encore sous cette désignation. Un prince indien qui avait régné au nord de la Virginie, sous le nom de *Massachussetts*, servit de patron au pays qui reçut des Anglais le premier établissement fixe; et quelques années après, en 1632, des dissensions religieuses, sous Marie de France, reine d'Angleterre, donnèrent lieu à la formation d'une nouvelle colonie, sur la baie de Chesapeak, sous le nom de *Maryland* ou *terre de Marie*. C'était environ 25 ans avant l'arrivée de *Penn*, ce célèbre philanthrope qui, devenu possesseur d'un immense territoire entièrement occupé par des forêts (*sylva*), lui affecta la dénomination caractéristique de *Pensylvanie*. D'autres contrées furent visitées et obtinrent des noms analogues à leurs ressemblances avec d'autres lieux de l'Angleterre, ou rappelant les noms de ceux qui les avaient défrichées les premiers, ou

bien encore d'autres souvenirs historiques, comme la *Louisiane* et la *Géorgie*, qui tirent leur nom de Louis XIV et de Georges II.

Les colonies anglaises de l'Amérique du nord existaient au nombre de 13 en 1750, lorsqu'une guerre éclata entre la Grande-Bretagne et la France qui, en 1763, perdit le Canada. Mais la lutte à laquelle avaient pris part ces colonies leur avait révélé le sentiment de leur force : indignées des nombreuses vexations que la métropole leur infligeait et notamment à l'occasion de la fameuse taxe du timbre, elles proclamèrent leur émancipation le 4 juillet 1776, en énumérant tous les griefs de l'Angleterre et en posant comme base de leur manifeste les vérités suivantes :

« Que tous les hommes sont créés égaux; qu'ils ont été doués par leur créateur de certains droits inaliénables; que parmi ces droits sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur; que, pour assurer ces droits, les gouvernemens sont établis parmi les hommes, et tiennent leur juste pouvoir du

consentement des gouvernés ; que lorsqu'une forme de gouvernement devient contraire à ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement, suivant la forme qui lui paraît la plus convenable pour sa sûreté et son bonheur. »

La France, vous le savez, monsieur, intervint dans cette lutte en faveur des Américains ; celui qui a mérité le titre de vétéran de la liberté des deux mondes et d'ami de Washington, le vertueux général La Fayette, courut offrir aux insurgens son bras et sa fortune, et revint avec nos braves, comme lui chargés d'une moisson de lauriers. C'est alors que l'Angleterre humiliée fut contrainte à reconnaître, en 1783, l'indépendance absolue des treize états de l'Union, qui, successivement augmentés en territoire et en population, forment actuellement vingt-quatre républiques unies entre elles par un nœud fédéral, comme il sera dit plus tard, quand nous aurons déduit les généralités physiques par lesquelles nous allons préluder.

Les *États-Unis de l'Amérique septentrionale* occupent toute la largeur du continent, depuis l'Océan atlantique qui baigne leurs côtes orientales dans un espace de 650 lieues, jusqu'au grand Océan qui baigne leurs côtes occidentales sur une étendue de 160 lieues. Ils sont compris entre 69°-127° long. O. et 25°-49° lat. N. Ils sont bornés au nord par l'Amérique anglaise, ayant pour limites naturelles le cours du St-Laurent, avec les lacs du Canada, la rivière et le lac de la Pluie, celui des Bois, puis le 49e parallèle qui, franchissant les monts Rocheux, atteint le golfe de Géorgie, vers l'île Noutka, dans l'Océan pacifique. Une convention de 1826 arrêtait néanmoins la ligne du 49° à la rencontre du bras nord-est de la rivière d'Orégon ou de Columbia, et de ce point jusqu'à la mer suivait le milieu du cours d'eau; mais cette limite n'a pas été sanctionnée par le congrès, qui persiste à garder la première, avec la possession exclusive de l'embouchure de la Colombia. La frontière méridionale est établie par le golfe du Mexique et par

le territoire même du Mexique en suivant une portion du cours de la rivière Rouge, puis le cours supérieur de celle d'Arkansas jusqu'aux monts Rocheux, d'où la ligne suit pendant 280 lieues le 42e parallèle jusqu'à l'Océan pacifique, et limite au sud le territoire de Columbia.

Ainsi bornés, les États-Unis embrassent de l'Atlantique au grand Océan une *longueur* moyenne de 930 lieues, et de l'extrémité sud de la Floride à l'embouchure de la rivière Saint-Jean, dans le golfe de Fundy, placé entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, une *largeur* de 650 lieues, qui diminue à mesure qu'on avance de l'est à l'ouest. La *surface* entière du territoire de l'Union, presque égale à celle de l'Europe, est évaluée à 316,000 lieues carrées, et est occupée par une *population* qui dépasse 12,000,000 d'habitans, comme le prouve la répartition suivante, à côté de laquelle sera notée la superficie en milles carrés, classée d'après le rang d'importance des États de la fédération.

États et territoires.	Surface en milles carrés de 15 au degré.	Population.
District fédéral		
Colombie (centre du gouv.)	4	39,000 habit.
Etats.		
Virginie.	3,097	1,296,000
Missouri.	2,840	125,000
Illinois.	2,780	82,000
Géorgie.	2,740	490,000
Alabama.	2,392	208,000
Caroline septent.	2,378	735,000
Louisiane.	2,271	199,000
New-York. . . .	2,170	1,616,000
Mississipi. . . .	2,135	192,000
Pensylvanie. . .	2,086	1,120,000
Kentucky. . . .	1,890	694,000
Ténessée. . . .	1,883	578,000
Ohio.	1,842	820,000
Indiana.	1,707	186,000
Caroline mérid.	1,431	668,000
Maine.	1,495	320,000
Maryland. . . .	508	562,000
Vermont.	482	252,000
New-Hampshire.	446	261,000
	36,577	10,443,000

	36,577	10,443,000
New-Jersey. . .	391	297,000
Massachussetts .	317	561,000
Connecticut . .	220	295,000
Delaware. . . .	100	78,000
Rhode-Island. .	74	89,000
Territoires.		
Missouri.	43,091	200,000
Oregon ou Ouest.	15,896	120,000
Nord-ouest. . . .	6,169	24,000
Arkansas. , . . .	5,698	49,000
Floride.	2,715	52,000
Michigan.	2,543	50,000
	113,791	12,258,000

Le premier phénomène qui frappe l'observateur aux États-Unis, c'est le mouvement rapide de la population, bien plus encore que l'accroissement du territoire.

En 1790, elle n'était que de.	3,929,326	âmes.
En 1800, elle était déjà de.	5,305,666	
En 1810, de.	7,239,903	
En 1820, de.	9,638,226	
En 1827, de.	11,000,000	
En 1828, elle dépasse. . . .	12,000,000	
En 1850, on pense qu'elle dépassera.	22,000,000	
Et en 1900.	100,000,000	

Ainsi, chaque 25e année voit doubler la population des États-Unis, en supposant que la progression ne soit point arrêtée. Le rapport entre les cultivateurs et les fabricans est de 20 à 3. Ceux qui se livrent exclusivement au commerce ne forment que le 20e de cette population, dont le mouvement la pousse vers l'intérieur et l'éloigne des côtes. Toutefois la grande majorité est concentrée dans les quinze états qui forment l'extrémité nord-est de la fédération. Si le territoire était peuplé partout dans la même proportion, il aurait douze fois plus d'habitans que le nombre actuel, et offrirait en ce moment près de 150,000,000 d'individus. De tels effets montrent avec quelle singulière facilité une nation peut sortir de quelques familles, pourvu qu'elle ait assez d'espace pour s'étendre, et qu'elle soit intelligente, industrieuse et libre.

Les bonnes et les mauvaises qualités du *sol* varient, dans un espace aussi vaste, en raison du climat, lui-même très-variable, comme nous le verrons tout à l'heure, et

de l'état de la végétation que la culture n'a encore que peu modifié. Au reste, les deux grands traits du territoire de l'Union, sont la majestueuse longueur des fleuves et le peu d'élévation des montagnes en général; d'où résulte une surface presque unie qui présente des plaines avec des prairies ou *savanes* d'une étendue immense, surtout dans les contrées où coulent le Missouri et le Mississipi. La plupart de ces plaines sont parsemées de forêts qu'entrecoupent des marais profonds ou des champs cultivés; les bois deviennent de plus en plus épais à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur. Les endroits défrichés sont moins considérables à l'ouest qu'à l'est des montagnes dites des Alleghany, mais les forêts y ont de larges plaines, riches d'herbes et d'arbrisseaux.

La chaîne des *monts Alleghany* ou *Alleghanys* est plus remarquable par sa longueur et sa largeur que par sa hauteur; peut-être, dit M. Warden dans sa *description des États-Unis*, ne trouve-t-on pas

dans le monde entier un aussi grand espace occupé par des montagnes de si peu d'élévation, comme nous venons de le dire. « La hauteur moyenne des Alleghany, observe le même écrivain, n'est que de 2 à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Du côté de l'Océan, le sol s'élève par une pente irrégulière, quoique très-sensible, pendant un espace de 200 à 300 milles. Du côté du Mississipi, la distance est égale, mais la pente est plus douce et plus agréable encore. Cette pente douce favorise beaucoup la navigation intérieure dont jouissent les États-Unis. D'ailleurs les lits des rivières sont généralement plus bas que le sol voisin de leurs rivages, et les sinuosités de leur cours affaiblissent la rapidité du courant. Dans les parties septentrionales, les montagnes, par leur plus grande proximité de la mer, rendent la descente plus rapide; la navigation est plus courte et rencontre plus d'obstacles. La largeur des États-Unis, de l'Atlantique au Mississipi, sous 40° lat. N., est de plus de 800

milles (1); dans cet espace il n'existe qu'une seule chaîne de montagnes, et les rivières, avec une pente moitié moins forte et une course deux fois plus longue que celles d'Europe, n'ont que le quart de la rapidité de celles-ci. De même que le pays de plaine situé vers l'est du Mississipi peut être regardé comme la prolongation des côtés ou de l'inclinaison des Alleghany, de même le pays situé à l'ouest de ce fleuve peut passer pour une prolongation des côtés des monts Rocheux. Du Mississipi à l'Océan pacifique, sous le 40° lat. N., il y a environ 1450 milles, et les *monts Rocheux*, qui couronnent graduellement cette surface arrondie, ne s'élèvent qu'à la hauteur de 9000 pieds. Cette élévation est trois fois aussi grande que celle des Alleghany;

---

(1) Le *mille américain* est la 69 $\frac{1}{2}$ partie du degré, comme le mille anglais. Le *mille carré* contient 640 acres, l'*acre*, 4,840 yards, le *yard*, 3 pieds américains, et le *pied américain*, 11 pouces 3 lignes $\frac{12}{100}$ de France.

et il est remarquable que le Mississipi, qui est le réservoir commun des rivières descendant de tous deux, est environ trois fois plus éloigné de la chaîne la plus haute que de celle qui l'est le moins; si bien que la pente des deux côtés de l'immense bassin est approchant la même. »

La chaîne des monts Alleghany, appelés aussi *Apalaches* (1), qui commence vers le Saint-Laurent, où se terminent les *Land's height*, au nord de l'état de New-York et de la Pensylvanie, longe l'Océan atlantique, sépare le bassin de l'Ohio, affluent du Mississipi, de celui de la Susquehannah, qui se rend directement à l'Atlantique; elle traverse ensuite, et toujours du nord au sud, la Virginie, et prend une direction sud-ouest entre le Ténessée

---

(1) Ces montagnes sont appelées *Alleghany* par les Indiens du nord, et *Apalaches* par les Indiens du sud. Le mot apalaches est dérivé de la nation indienne des Apalaches, qui habitait dans l'origine sur les bords de la rivière d'Apalachicola

et les deux Carolines, s'abaisse tout à coup dans la partie septentrionale de la Géorgie, sous 34° lat., puis tourne au sud, pour finir en collines légèrement ondulées au cap Tancha, extrémité méridionale de la Floride, qu'elle vient de sillonner. Toute cette chaîne parallèle à la côte a une longueur moyenne de 200 lieues, entre 34 et 42° lat. N. C'est une suite de gradins qui de la mer conduisent à la ligne dominante. Elle offre plusieurs chaînes transversales dont la plus remarquable est celle des *montagnes Bleues* ou *Blue-ridge* ou *ligne bleue*, qui se détache de l'Alleghany aux confins de la Caroline du nord et de la Virginie, traverse ce dernier état et ceux de Maryland, de Pensylvanie et de New-York dans une direction nord-est, en donnant successivement passage à la James, à la Potomak, à la Susquehannah, à la Delaware et à l'Hudson, puis se réunit au rameau principal, vers le lac Champlain. La zone oblique de ces montagnes Bleues et des Alleghany présente environ 300 lieues de longueur sur 50 de largeur extrême. La

surface de cette zone ou l'espace compris entre les Alleghany et les Blue-ridge est parcourue par plusieurs autres chaînes parallèles et secondaires, dont l'une porte le nom de *North-mountains*, dans le Maryland et la Virginie. Quant aux *monts Cumberland* ou *Gauley* ou *grands Laurel*, ils courent sur l'état de Ténessée. Ce qu'on appelle *montagnes Vertes* n'est qu'une direction nord de la ligne des montagnes Bleues, à travers les états du Connecticut, de Massachussetts et de Vermont, jusqu'aux limites du Canada.

Les *fleuves* ou *rivières* qui descendent des montagnes des États-Unis ont trois grands bassins, savoir : l'Atlantique propre, le golfe du Mexique et l'Océan pacifique.

Les principaux cours d'eau du *bassin de l'Atlantique* sont d'abord le *fleuve Saint-Laurent*, qui a été décrit dans les généralités sur l'Amérique septentrionale; viennent ensuite, 1° la rivière d'*Hudson*, qui, dans sa partie supérieure, communique par un canal avec le lac Champlain, et dont l'embouchure est dans la baie de New-

York, près de la ville de ce nom, après un cours N.-S. de 135 lieues, durant lequel elle a reçu la *Mohawk*, un de ses principaux affluens; 2° la *Connecticut*, qui sépare l'état de New-Hampshire de celui de Vermont dans toute leur longueur du nord au sud, traverse ensuite ceux de Massachussetts et de Connecticut pour déboucher dans la baie de Long-Island, après un cours de 135 lieues; 3° la *Delaware*, qui, née par 42° lat. N., coule du nord au sud entre l'état de New-York et la Pensylvanie, sépare ensuite ce dernier état de celui du New-Jersey, et celui-ci de celui qui porte son nom, traverse Philadelphie, et se jette dans la mer qui en est à 40 lieues, après un cours de 75 lieues, durant lequel elle a reçu la *Shuylkill* et la *Leheigh*; 4° la *Susquehannah*, qui, née par 43° lat. N. dans l'état de New-York, traverse la Pensylvanie et se porte à la baie de Chesapeak, dans le Maryland; 5° la *Potomak* ou *Potomac*, arrivant des Alleghany pour se rendre dans une direction sud-est, au travers de la Virginie, à la baie de Chesa-

peak, en passant à Washington; 6° la *James*, qui se rend à la même baie; 7° la *grande Pedée*, qui traverse les deux Carolines, et, navigable l'espace de 200 milles pour les petits bâtimens, rejoint la mer dans une direction sud-est; 8° la *Wateree*, qui reçoit la *Santée* et qui est particulière, ainsi que l'*Eddisto*, à la Caroline du sud; 9° la *Savannah*, qui, descendant des Apalaches, coule entre la Géorgie et la Caroline du sud pour arriver à la mer dans une direction sud-est; 10° l'*Alatamaha*, qui traverse la Géorgie en courant vers la mer par une direction est; 11° enfin la rivière *Saint-Jean*, qui coule du sud au nord sur la partie nord-est de la péninsule de Floride, où elle traverse le lac Georges.

Les fleuves qui se déchargent dans le *bassin du golfe du Mexique* sont l'*Apalachicola*, qui, après un cours de 400 milles, se rend à la baie des Apalaches, à l'ouest des Florides; l'*Alabama*, qui se rend dans la baie de Mobile, ainsi que la *Mobile* elle-même; la *Perle*, qui, née par 33° N., limite dans sa partie inférieure les

états d'Alabama et de Mississipi, et tombe, après un cours de 200 milles, dans le lac Borgogne, à l'est du lac Pontchartrain; le *Mississipi*, que nous avons décrit ailleurs, et la *Sabine*, qui joint la mer à l'ouest du Mississipi.

Parmi les affluens du Missouri, principal bras du Mississipi, nommons la *Yellowstone* ou rivière aux *Roches-jannes* ou la *Keeheetsa*, née aux monts Rocheux par 43° lat. N., grossie des eaux de *Big-Horn* (Grande Corne); la *Chayenne*, qui coule entre une *rivière Blanche*, et la *Tongue* ou *Langue*; la *rivière Plate*, dont les sources, aux monts Rocheux, sont voisines de celles du rio del Norte, fleuve mexicain; la *Kansas*, formée de deux branches; le *grand Osage*, navigable toute l'année à 60 lieues de son confluent. Viennent ensuite, après la jonction du Missouri et du Mississipi, la *rivière Blanche* ou *White river*, coulant dans une direction est; l'*Arkansas*, qui sort du voisinage des sources de la rivière Plate et du rio del Norte, et a un cours irrégulier nord-est de 2,173 milles;

enfin la *rivière Rouge*, qui sort des montagnes du nouveau Mexique au nord de Santa-Fé, et joint le Mississipi à 243 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, après un cours de 1450 milles, et après avoir servi, comme la rivière Rouge, dans différentes parties de leur cours, à limiter le Mexique et les États-Unis. Quant aux affluens de la branche du Mississipi propre, citons l'*Ouisconsin* qui vient du territoire de Michigan à l'ouest du lac; l'*Illinois*, née au sud de ce lac. Après la jonction du Missouri avec le Mississipi, le fleuve reçoit encore l'*Ohio*, qui, formé de l'*Alleghany* et du *Mononganela*, réunis à Pittsburg dans la Pensylvanie, limite l'état d'Ohio, puis ceux d'Indiana et d'Illinois, de Virginie et de Kentucky, reçoit lui-même à sa droite la *Wabash*, commune à l'Indiana et à l'Illinois, et à sa gauche le *Cumberland* et le *Ténessée;* affluens qui tous, ainsi que l'Ohio, riche lui-même de 15 tributaires et avec un cours de 1188 milles, viennent du versant occidental des monts Alleghany.

Le bassin ou cours du Mississipi se trouvant tout entier sur le territoire des États de l'Union, mérite encore un moment d'attention. Son principal bras, dit le Missouri, a une largeur très-inégale : 500 verges (1) au fort Mandan, par 47° N.; 200 au confluent de la rivière Muscle-Shell; 1760 à quelques milles de l'embouchure du petit Missouri ; 200 à cette embouchure, au-dessous du 48° N.; 875 à sa jonction avec l'Osage, lat. 38° 31'; 100 aux rochers d'Arrow-Cliff. Il contient un grand nombre d'îles; il est très-poissonneux, et est *navigable*, ainsi que ses affluens, dans l'espace ci-après :

Le Missouri.	3,096 milles.
La Gasconnade.	200
Le Grand Osage.	600
La Mine.	50
Le Charaton.	30
La Grande Rivière.	600
La Débert.	30
	4,606

(1) La *verge* fait 12 pieds de France.

Report. . .	4,606
L'Eau Bleue.	30
L'Arkansas.	1,200
La Nodawa.	150
La Nemoa.	50
La Plate et ses tributaires.	2,000
Le Petit Sioux.	60
Le Floyd.	40
Le Big-Sioux.	200
Le Jacques.	300
La Rivière Blanche.	600
Le Teton.	200
Le ou la Chayenne.	1,000
Le Wetarhoo.	80
Le Cannon-ball.	150
La Knife.	50
Le Petit Missouri.	200
La Terre-Blanche.	60
La Pierre-Jaune.	1,200
Ses tributaires.	1,500
Le Porc-épic.	50
Le Milk.	150
La Muscle-Shell.	100
La Big-Horn.	64
La Maria.	200
Ses tributaires.	500
Tributaires de l'Osage.	600
Tributaires de l'Akansas.	1,000
	16,340

Ces cours d'eau navigables sont énumérés dans l'ordre où M. Warden les présente en remontant le Missouri. Voici ceux de l'autre bras du fleuve, ou du Mississipi propre :

Le Mississipi.	1,600 milles.
Le Pike.	120
La rivière des Corbeaux.	300
Le Saint-Pierre.	1,000
La Turkey.	80
La Sainte-Croix.	240
La Rivière Noire.	180
La Chippewa.	180
La Haute-Iowa.	60
L'Ouisconsin.	360
La Basse-Iowa.	70
La rivière de la Roche.	500
Le De-moins.	800
La rivière Salt.	70
Le Cuivre.	150
La rivière des Illinois et ses tributaires.	3,000
	8,710

De sa source à sa jonction avec le Missouri, le cours du Mississipi propre est de

2500 milles; sa largeur, en général, est de 1 à 2 milles, mais elle est plus resserrée en quelques endroits; son courant est de 3 milles ½ à 4 milles par heure. L'Ohio, navigable dans toute son étendue, le ralentit en y débouchant presque à angle droit, au dessous de la jonction des deux bras. Le Mississipi est navigable jusqu'aux chutes Saint-Antoine, par 44° 50' lat. N., dans un espace de 2,000 milles en allant jusqu'au golfe du Mexique. Le fleuve se replie en mille contours différens, son cours est très-inégal et embarrassé par nombre d'îles.

Nous n'avons pas besoin de nous arrêter au *bassin de l'Océan pacifique*, formé par la *Columbia*, puisque nous avons décrit ce fleuve et ses affluens principaux dans notre lettre XXXVIe sur l'Amérique en général.

Pour ce qui est des *lacs* de l'Union, parmi les principaux, après ceux qui servent de frontière entre elle et le Canada, bornons-nous à citer : 1° le lac *Michigan*, long de 100 lieues, large de 25 à 30, séparé du lac

Supérieur par une langue de terre de 30 lieues en longueur, et uni par un large canal au lac Huron, dans une direction sud, trop profond pour être sondé, et navigable pour les bâtimens de 400 tonneaux; 2° le lac *Champlain*, long de 60 lieues et large de 7, sur la limite des états de New-York et de Vermont; 3° le *Seneca*, le *Cayuga* et l'*Onéida*, qui communiquent entre eux par la Mohawk, affluent de l'Hudson; le lac *Pontchartrain*, long de 14 lieues, large de 10, dans la Louisiane, à l'est du Mississipi, près du golfe du Mexique avec lequel il communique.

Les États-Unis, traversés par des montagnes qui en beaucoup d'endroits s'élèvent de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; renfermant de grands lacs, surtout au nord; baignés par de vastes cours d'eau dont la plupart se terminent en baies de quelques centaines de milles; couverts dans l'intérieur par d'épaisses forêts; et aux parties sud-ouest terminés par des plaines de sable d'une étendue prodi-

gieuse, doivent embrasser nécessairement presque toutes les variétés de *climat*. Dans les parties septentrionales entre 42° et 45° lat., où se trouvent le Maine, le Vermont et le New-Hampshire, l'hiver est très-rude pendant 3 ou 4 mois. Dans les parties méridionales du New-York, de la Pensylvanie, du New-Jersey et du Maryland, l'hiver est également froid, mais il est moins long; l'été y est chaud. Dans les états du midi, qui sont la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie, le froid diminue encore; au sud de la Potomac il y a peu de neige, si ce n'est le long de la chaîne des montagnes Bleues; en été, la chaleur est presque aussi grande qu'en Égypte. Dans la Louisiane et les Florides, les saisons ressemblent à celles des pays situés entre les tropiques. En remontant le Missouri, et en traversant les monts Rocheux pour redescendre vers l'Océan pacifique, l'hiver devient par degrés plus doux; et le long de la côte, la température, due au passage du vent de nord-ouest sur l'Océan, est à peu près la même

que dans les parties occidentales de l'Europe. M. de Volney, dans son ouvrage sur les États-Unis, a distingué quatre espèces de climats : 1° le plus froid, qui renferme les états du nord-est depuis l'Océan jusqu'à la chaîne des collines où naissent la Delaware et la Susquehannah; 2° le climat du milieu, qui renferme les parties méridionales des états de New-York, de Pensylvanie et de Maryland, jusqu'à la Potomac; 3° le climat comprenant les états du sud, ou la contrée plate de la Virginie, des deux Carolines et de la Géorgie, jusqu'au 29° lat. N., où jamais il ne gèle; 4° le climat de Ténessée, du Kentucky et de l'Ohio, à l'ouest des monts Alleghany. Le territoire nord-ouest présente d'autres variétés de climat. Celui de la côte de l'Atlantique entre 41° et 45°, est plus froid en hiver et plus chaud en été, d'environ dix degrés, que les pays d'Europe situés sous les mêmes parallèles. Le climat est aussi sujet à des changemens plus soudains et plus violens, par suite de l'inconstance des vents; mais ces changemens subits ne

nuisent point à la santé ni à la longévité; et s'il tombe un tiers moins d'eau en Europe, il n'y a pas en Amérique un aussi grand nombre de jours de pluie. En somme, la température moyenne aux États-Unis est, à Rutland, dans le Vermont, de 44° Fahrenheit (1); au Massachussetts, de 49°; à Philadelphie, de 53°; en Virginie de 57°; et à Charlestown, en Caroline, de 63°.

Un pays dont le sol et le climat sont si variés doit renfermer des *productions* également très-diverses. Le maïs réussit le mieux dans les états du centre et de l'ouest, où croît aussi l'érable, d'ailleurs commun à tous les états de l'Union, ainsi que le froment; la culture du tabac, à

---

(1) 44° Fahrenheit = 5° + Réaumur
49 ——— = 8 + ———
53 ——— = 10 + ———
57 ——— = 12 + ———
63 ——— = 15 + ———
Zéro de Réaumur égale 32° de Fahrenheit.

partir du Maryland, vers le 40° lat., s'étend dans la Virginie et dans tous les états du midi, et partiellement dans ceux de l'ouest; le coton cesse de paraître au 39° lat., mais il abonde dans la Caroline du sud et dans la Géorgie; le riz, qui veut une grande chaleur et un sol marécageux, est cultivé dans les mêmes terres que le coton; la canne à sucre croît dans les lieux bas et tempérés jusqu'au 33° lat., quoique le climat favorable à sa culture ne dépasse pas le 31° N.; l'avoine, le seigle et l'orge viennent bien dans tous les états du nord; le chanvre de la meilleure espèce pousse naturellement dans ceux de l'ouest; la vigne peut être cultivée jusqu'en Pensylvanie, et elle croît naturellement dans les états du midi et de l'ouest; le houblon pousse aussi dans ceux du centre et de l'ouest, où l'on voit de même le mûrier.

Sous le rapport des *richesses minérales*, le territoire de l'Union n'est pas moins bien partagé. Le fer, le charbon de terre, la chaux, le sel, objets de première nécessité, s'y trouvent en profusion; chacun

des états a des mines de fer; quelques-uns en ont de cuivre, mais, en général, il arrive du Mexique; dans le Missouri, le plomb semble être inépuisable; il y a du mercure dans le Kentucky; les mines de charbon s'étendent sur le côté ouest des montagnes, depuis le lac Ontario jusqu'à la rivière de Tombecbé, affluent de l'Alabama, distance de 8 à 900 milles; il en existe aussi à l'est des Alleghany; la pierre calcaire abonde dans les états de l'ouest, et forme en général la base principale du terrain situé entre les Alleghany et le Mississipi; le gypse est commun dans les états du centre et de l'ouest; le Kentucky, le Ténessée et la Virginie fournissent une plus grande quantité de nitre qu'il n'en faut pour la consommation de tous les états; à l'est des montagnes on importe le sel ou bien on le tire de la mer; à l'ouest il provient des sources salées; enfin les contrées occidentales sont plus riches en houille, chaux et sel qu'aucun pays du globe.

Pour ce qui est des *animaux* on dis-

tingue le bison ou bœuf d'Amérique, avec une éminence ou bosse sur le dos; l'élan, répandu depuis les monts Rocheux et le golfe de Californie jusqu'au golfe Saint-Laurent; le cerf, d'une espèce plus grande que celle d'Europe, et dont on voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Missouri et du Mississipi; l'ours noir, qui parcourt toutes les provinces; le catamount ou chat des montagnes, très-craint dans le nord; le lynx, le matgay, l'once, le castor, avec leurs belles fourrures; le chat musqué, imitateur du castor; le renard gris, l'ourson ou porc-épic, le manicou, le lièvre, six variétés d'écureuils; une infinité d'oiseaux, et plus de 15 millions de bêtes à laine.

De ce coup d'œil physique venons aux considérations morales, et entamons le chapitre des habitans, pour ensuite voir celui de leurs institutions civiles et religieuses, celui de leur industrie agricole, manufacturière ou commerciale, et celui de la chorographie.

Les *habitans* de l'Union, en général re-

marquables par des sourcils droits et très-proéminens, au-dessous desquels percent des yeux petits et brillans dont les regards vifs annoncent beaucoup d'intelligence et un certain talent d'observation, se ressentent de la diversité de leur origine. Les états du nord-est sont peuplés de familles hollandaises, suédoises, allemandes et suisses; dans le sud il y a quelques Espagnols; les Français sont nombreux vers les bords du Mississipi; néanmoins, dans l'ensemble, la génération britannique domine. Les indigènes ou Indiens en bonne partie sont retirés dans les forêts ou dans les lieux nord-ouest non encore civilisés. La masse de la population sait lire, écrire et compter, mais il y a peu d'hommes qui cultivent les sciences et les arts, parce qu'on est ici, pour ainsi dire, exclusivement occupé à soigner sa fortune ou ses moyens d'existence. Cependant quelques génies supérieurs, comme Franklin et Fulton, revendiquent notre admiration. Les hommes possèdent tous, par les journaux, la connaissance, quoique légère, de ce qui se passe dans le

pays. Les préjugés de la naissance et du rang, qui enchaînent l'industrie, n'existent pas en Amérique, où la constitution défend de créer des nobles; les hommes y changent de profession aussi souvent que leur intérêt le leur conseille, et aucune occupation honnête ne leur paraît méprisable; ils sont libres, calmes, francs, braves, entreprenans, polis, hospitaliers, et ont l'âme élevée. Nulle part on ne trouve autant d'esprit public dans le corps du peuple. Exercé chaque jour à juger les mesures de l'autorité publique, accoutumé à se regarder lui-même comme membre de l'état, il se croit personnellement intéressé à la fortune de sa patrie; il est fier de son gouvernement, parce que ce gouvernement, que nous examinerons tout à l'heure, est un témoignage vivant de sa supériorité sur les autres nations. L'Américain, dans l'enfance, dans l'âge mûr, ni dans la vieillesse, ne sent jamais la main de l'oppression. La masse du peuple est plus agricole que commerciale; elle est surtout pensante et discutante, mais sans

jamais en venir aux injures; et en cela les hommes sont efficacement secondés par les femmes, qui leur montrent l'exemple de la douceur, de la grâce et de l'urbanité.

En général, les *Américaines* du nord sont belles, et joignent à la beauté des traits l'élégance des formes. Elles sont remarquables par une certaine délicatesse féminine dans la taille, dans le maintien et dans le son de la voix. Dans les états du nord, de l'est et du centre, qui renferment plus de la moitié de la population du pays, les femmes sont blondes pour la plupart; cependant les brunes n'y sont pas très-rares. Il est difficile d'imaginer rien de plus séduisant qu'une jeune et jolie Américaine de 15 à 18 ans. Il y a dans l'éclat de son teint, dans sa taille légère et dans son expression d'innocence quelque chose d'angélique; mais déjà elle est sur son déclin à 25 ans. Il est vrai que si les Américaines des États-Unis se fanent plus vite que les Européennes, c'est qu'elles se marient plus tôt et nourrissent presque toutes leurs en-

fans. D'un autre côté elles ne cachent point par du fard les rides de l'âge, comme le font dans les hautes classes de la société quelques Européennes, qui par cette raison encore paraissent garder plus longtemps leur fraîcheur. Quand une Américaine du nord se marie, elle n'a plus d'autre désir que celui de plaire à son mari, et trouve dans le bonheur conjugal une sécurité qui lui fait repousser les louanges des flatteurs. Au reste, le langage de la galanterie n'est pas reçu aux États-Unis; une femme mariée le considère comme une insulte, et il ferait rire la jeune fille. La femme qui l'écoute est près d'oublier sa vertu; la jeune fille, pour y croire, doit au moins trouver dans le flatteur l'apparence de la sincérité; encore il risque d'être tourné en ridicule, à moins qu'il n'appuie ses louanges de l'offre de sa main. Les modes et les danses sont françaises, et les jeunes gens des deux sexes jouissent d'une liberté de fréquentation illimitée, sans qu'il en résulte rien de contraire à la décence et aux bonnes mœurs.

Le peuple de l'Union se partage au surplus en deux grandes divisions sous le rapport du caractère et des habitudes. La première est entre les états qui reconnaissent des esclaves et ceux qui n'en reconnaissent pas. Tous les états au sud de la Potomac et le Maryland au nord, comme le remarque l'auteur de nouvelles *Lettres sur les États-Unis*, d'où nous extrayons ces réflexions, reconnaissent des esclaves et sont complétement agricoles. Baltimore est la seule ville à l'est, et la Nouvelle-Orléans la seule à l'ouest, qui s'occupent davantage de manufactures. A Charlestown et Savannah, les capitaux appartiennent à des marchands de New-York, et le commerce y est fait par leurs agens. C'est le cas de la Pensylvanie, à l'exception de Philadelphie. Le nord a plus de capitaux, mais moins de revenus; s'il tentait d'affranchir les noirs, il est probable, dit le même écrivain, que le sud se séparerait et que la confédération américaine serait détruite. La deuxième grande division se fait remarquer dans le caractère du peuple, entre les

habitans du sud, du nord-est, de l'ouest et du centre. Les six états de la Nouvelle-Angleterre (1) ont des intérêts, des lois, un accent et jusqu'à des ridicules semblables. Ils forment ce qu'on appelle les *Yankées* (2), nom que les Anglais ont voulu étendre à toute la nation. Ces états fraternisent. Leur industrie et leurs capitaux sont immenses. Le caractère des habitans y est porté vers les grandes entreprises, sans que les petits détails les rebutent; ils sont insatiables de profits, et cependant leur esprit de calcul et d'avarice s'unit à merveille avec l'observation méticuleuse du dimanche. Leur ville principale est Boston, l'Athènes de l'Union, le berceau de la liberté. Partout on reconnaît un Yan-

---

(1) Massachussetts, Connecticut, New-Hampshire, Vermont, Maine et Rhode-Island.

(2) Sobriquet donné par plaisanterie aux citoyens de la Nouvelle-Angleterre, dont les premiers colons furent ainsi nommés par les Indiens, qui l'avaient tiré par corruption d'*English* (Anglais), *Yenglees*, *Yangles* et finalement *Yankée*.

kée à la manière adroite dont il questionne sur ce qu'il sait, à la manière évasive dont il répond aux questions qui lui sont faites, sans affirmer jamais rien, et surtout à l'adresse avec laquelle il s'éclipse dès qu'il faut payer. En politique, ces six états sont unis, et votent comme un seul homme; c'est là le siége de l'intérêt commercial. Le pays est très-peuplé et très-bien cultivé.

Les états du centre sont bien loin d'être aussi unis d'intérêt, d'avoir une physionomie aussi marquée. L'état de New-York forme à lui seul une nation de plus d'un million d'âmes. Ici on ne parle que par millions de dollars (1), tout est grand, tout marche à pas de géant, mais à pas réguliers; cet état centralise dans sa propre députation au congrès les intérêts de l'agriculture, du commerce et des manufactures. L'intérêt commercial y domine partout. La Pensylvanie, le New-Jersey et le

(1) Le dollar vaut 5 fr. 42 cent.

Delaware se ressemblent davantage; le peuple s'y distingue par sa bonhomie, sa tranquillité et son industrie. Excepté Philadelphie, l'intérêt y est généralement manufacturier et agricole. Ces états sont en grande partie peuplés de paisibles quakers et d'Allemands. Tout y marche sans bruit et sans secousse. Si Boston est le séjour des lettres, Philadelphie est celui des sciences; ce qui donne peut-être à la société de cette dernière ville un caractère de pédanterie. Le Maryland est aussi divisé d'intérêts que les autres états : pendant que Baltimore est une des villes les plus commerçantes de l'Union, le reste du pays est agricole et manufacturier. Simplicité des quakers et orgueil des planteurs virginiens, voilà, continue l'écrivain que nous venons de citer, voilà le caractère du peuple de cet état, le seul où existe l'intolérance religieuse, par ancienne habitude; les juifs ne peuvent pas y voter. Dans la Virginie les intérêts sont entièrement agricoles et manufacturiers; le caractère du peuple est noble, généreux, hospitalier, mais rude, vani-

teux et hautain ; c'est le pays où l'on trouve le plus d'avocats et de procès ; quoique les Virginiens se vantent de démocratie, ils sont les seuls vrais aristocrates de l'Union, témoin le droit de suffrage dont, pour nous servir du mot de notre auteur, la *canaille* est exclue. La principale culture de la Virginie et du Maryland est le tabac et le blé. C'est là qu'abondent encore les nègres esclaves. La Caroline du nord n'est proprement qu'une copie de la Virginie; elle a les mêmes intérêts et la même politique; mais c'est, malgré ses mines d'or, l'état le plus pauvre de l'Union. La Caroline du sud, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane, constituent proprement ce qu'on appelle le sud. Leur intérêt est, sans mélange, agricole; le coton, le sucre, le riz et le maïs en sont les principales productions ; la bonté de la terre et le luxe du climat secondent à merveille les habitans, remarquables par la franchise, la générosité et l'hospitalité. Les autres états forment l'ouest, dont l'intérêt est moins agricole que manufactu-

rier. Le caractère du peuple y est marqué par un instinct de mâle liberté, une simplicité de mœurs et une rudesse de manières approchant quelquefois de la grossièreté et de l'indépendance cynique. Leur politique est encore âpre et ignorante.

Au surplus les vingt-quatre républiques indépendantes qui composent les États-Unis se meuvent dans un ordre parfait, sans jusqu'ici s'entre-choquer dans les orbites qui leur sont tracées par le gouvernement fédéral, lequel va maintenant nous occuper.

Le *gouvernement* des États-Unis se compose de vingt-quatre états, six territoires et un district. Chaque *état* a son gouvernement propre, composé d'un sénat, d'une chambre des représentans et d'un gouverneur, nommé par le chef du gouvernement central, et il se régit d'après les lois qu'il s'est données pour l'intérieur de son territoire, qui ne peut renfermer moins de 40,000 habitans *libres*. Ce qu'on appelle *territoire* n'est qu'un état en expectative, qui n'a point son gouvernement propre, parce

qu'il n'a pas encore atteint le quantum de population exigé pour être élevé au rang d'état et former une législature spéciale; il en est de même d'un *district*, plus faible encore en étendue et en habitans que le territoire, et qui est régi comme lui par des magistrats au choix du gouvernement central.

Ces états, territoires et district forment ensemble une seule *république fédérale*, dont les intérêts sont confiés à *trois pouvoirs* : le *pouvoir législatif* ou *congrès*, formé d'un sénat et d'une chambre des représentans; le *pouvoir exécutif*, remis entre les mains du *président;* et le *pouvoir judiciaire*, qui est dans les mains de la magistrature.

Le *sénat* est composé de deux membres de chaque état, quelle que soit sa population : on compte en ce moment 48 sénateurs. Ils sont nommés pour six ans par la législature de l'état et reçoivent des instructions. Ils sont divisés en trois séries, dont une est renouvelée tous les deux ans. Nul ne peut être sénateur s'il n'a atteint l'âge de trente

ans, s'il n'a été citoyen des États-Unis pendant neuf ans, et s'il n'est habitant de l'état qui le choisit au moment de son élection. La présidence du sénat est dévolue au vice-président des États-Unis, mais il n'a de voix que lorsque les suffrages sont également partagés. Le sénat a seul le droit de juger les accusations de crime d'état, mais le jugement ne peut que déposséder de son emploi l'accusé, qui en cas d'accusation doit être poursuivi, jugé et condamné selon la loi.

La *chambre des représentans* se compose des membres choisis par le peuple des différens états, divisés en districts électionnaires d'une population de chacun 40,000 âmes. On compte aujourd'hui 187 représentans. Ils ne sont sujets à recevoir de leurs commettans aucune instruction, et sont nommés pour deux ans. Nul ne peut être élu député s'il n'a atteint l'âge de 25 ans, s'il n'est citoyen des États-Unis depuis sept ans, et s'il n'est habitant de l'état par lequel il est choisi au moment de son élection. La chambre choisit son président et ses

autres officiers, et a seul le droit de porter accusation de crime d'état.

Dans les deux chambres les votes sont individuels. Le concours de toutes deux est nécessaire pour passer une loi. Le congrès s'assemble au moins une fois tous les ans. Chaque chambre juge de la validité des élections, de leurs procès-verbaux et des qualités de ses membres; chaque chambre fait ses réglemens intérieurs, punit les membres qui s'en écartent, et peut même, avec le consentement des deux tiers de l'assemblée, en prononcer l'expulsion. Les sénateurs et les représentans reçoivent, pour leur service, une indemnité qui leur est payée par le trésor. Ils ne peuvent être arrêtés pendant la durée de la session des chambres ou pendant le temps qu'ils mettent à s'y rendre ou à en revenir, que pour trahison, félonie ou perturbation de l'ordre public. Aucun sénateur ou représentant ne peut, pendant le terme pour lequel il est élu, être nommé à aucun emploi salarié, et tout citoyen ayant un emploi quelconque du gouvernement, ne

peut être élu membre d'aucune des chambres tant qu'il reste en fonctions. Tous les bills d'impôts doivent prendre naissance dans la chambre des représentans; mais le sénat peut proposer ou y faire des amendemens. Tout bill qui a passé dans les deux chambres doit être présenté au président avant d'avoir force de loi. S'il l'approuve, il le signe; dans le cas contraire, il le renvoie avec ses objections à la chambre où il a été proposé : si, après un second examen, le bill passe à la majorité des deux tiers des voix, il revient à l'autre chambre, et s'il est approuvé par les deux tiers des voix de cette chambre, il prend force de loi.

Le congrès a le pouvoir de mettre et de percevoir, mais uniformément, toutes taxes, droits, impôts et accises, pour payer les dettes et pourvoir à la défense et au bien-être de l'Union; de régler le commerce avec les nations étrangères, de faire des emprunts, de battre monnaie, d'encourager les sciences et les arts utiles, d'établir des cours inférieures, subordonnées

à la cour suprême; de déclarer la guerre, de lever et maintenir des armées, une marine; d'exercer exclusivement la législation générale, etc. Aucun état ne peut, sans le consentement du congrès, mettre d'autres impôts ou droits sur les importations ou les exportations, que ceux qui sont absolument nécessaires pour exécuter les lois d'inspection. Il est défendu au congrès de faire aucune loi concernant l'établissement d'une religion ou tendante à en prohiber le libre exercice, de mettre des entraves à la liberté de la parole et de la presse, ou au droit que le peuple a de s'assembler paisiblement pour demander au gouvernement la réforme des abus.

Le *pouvoir exécutif* réside dans le *président* des États-Unis, qui est élu pour quatre ans, et dans le sénat qui ratifie les traités, consent et arrête la paix et la guerre et les différentes nominations. Nous avons déjà dit qu'il y a en outre un *vice-président*, élu en même temps et pour le même nombre d'années, et qui préside le sénat. L'élection a lieu de la manière suivante : chaque

état nomme un nombre d'électeurs égal à celui des représentans et des sénateurs réunis que l'état a droit d'envoyer au congrès; ces électeurs, autres que les représentans et les sénateurs, nomment au scrutin, pour la présidence ou la vice-présidence, deux personnes, dont l'une au moins n'habite pas le même état qu'eux; chaque liste de nomination arrêtée est envoyée au siége du gouvernement central, à l'adresse du président, qui, en présence du sénat et de la chambre des représentans, dépouille les votes. Si le candidat réunit la majorité il est proclamé; si personne ne réunit cette majorité, on prend trois de ceux qui ont eu le plus de suffrages, et la chambre des représentans nomme au scrutin le président, qui doit être âgé de 30 ans, citoyen né et avoir résidé 14 années dans les États-Unis.

Avant d'entrer en fonctions, le président prête serment de maintenir la constitution. Il est commandant en chef de l'armée et de la marine des États-Unis; avec le concours du sénat, il fait les traités, nomme

les ambassadeurs, les autres ministres publics, les consuls, les juges de la cour suprême et tous les officiers. Il pourvoit aux places qui viennent à vaquer dans l'intervalle des sessions; mais ses commissions expirent au retour des sénateurs, qui doivent les sanctionner.

Le *pouvoir judiciaire* des États-Unis est confié à une cour suprême et aux cours inférieures de districts. Les juges restent en fonctions tant qu'ils s'en acquittent honorablement, et sont rétribués. On procède dans toutes les affaires criminelles, excepté pour les crimes d'état, par la voie du jury; l'accusé a droit de faire appeler des témoins et de s'entourer d'un conseil. La cour suprême juge toutes les contestations entre les différens états, ou entre les citoyens d'un état et le gouvernement ou les citoyens d'un autre état, de même que celles qui peuvent s'élever entre des particuliers et le gouvernement central, ou entre les citoyens des États-Unis et des états, des citoyens ou des sujets étrangers. Enfin, sa juridiction embrasse toutes les

causes qui dérivent de la constitution fédérale, tous les cas d'amirauté et de législation maritime, et tous ceux qui concernent les ambassadeurs, ministres, consuls et autres agens publics.

On voit d'après cet exposé sur le gouvernement des États-Unis, que tout citoyen y concourt à l'exercice de trois pouvoirs tout-à-fait distincts, et est représenté trois fois : comme citoyen des États-Unis dans la chambre de ses représentans ; comme citoyen de son état dans sa législature ; comme membre de la confédération et partie d'un état souverain dans le sénat fédéral. Le congrès est dès lors composé de deux élémens, l'un répulsif, l'autre actif. Le sénat représente les intérêts individuels des États isolés, la chambre des représentans les intérêts du peuple en général, ou des citoyens de l'Union. De cet ordre de choses naît un système de balance et de contre-poids admirable, et qui donne au gouvernement une force incalculable ; il est construit de manière à recevoir le moindre souffle de l'opinion publique et

à lui obéir, et se trouve complétement dépourvu de force pour lui résister. Il s'adresse toujours à l'intelligence, aux intérêts solides des peuples, jamais à leurs passions et à leurs préjugés; il encourage les sciences, la religion, l'instruction, sans aucune préférence; il met des armes entre les mains de tous les citoyens, et cependant commande l'obéissance avec une merveilleuse facilité; c'est un gouvernement à bon marché, plus puissant que les plus fastueux; son président reçoit à peine 100,000 fr. de traitement annuel, et pourtant il exerce le pouvoir souverain. Ses ministres ne touchent que 30,000 fr. par année.

Les *forces militaires* dont il dispose consistent en 6,000 hommes de troupes régulières, et en milices provinciales formées de tous les citoyens en état de porter les armes. Le budget de la guerre est de cinq millions de dollars, à cause de l'entretien des forteresses côtières; celui du pouvoir exécutif et du corps judiciaire est d'un million. Au 1er janvier 1827, la dette pu-

blique était déjà réduite à 74,000,000 de dollars, et si rien ne dérange l'ordre d'amortissement, la république n'aura plus de dette en 1834. La population des États-Unis étant de 12 millions d'habitans, et les dépenses réelles du gouvernement, d'après le budget de 1827, n'étant que de 11,315,568 dollars, chaque individu ne paie pas un dollar ou 5 fr. pour être gouverné; tandis qu'en France un budget d'un milliard, réparti entre 32 millions d'individus, donne par tête plus de 31 fr. ou de 6 dollars; d'où il résulte qu'en France on devrait être cinq fois mieux gouverné qu'aux États-Unis.

La *marine* des États-Unis consiste en 46 vaisseaux de toute grandeur, construits ou en construction, sans y comprendre ceux qui flottent sur les rivières de l'intérieur; ce nombre est formé par 12 vaisseaux de ligne, 15 frégates, 19 sloops ou corvettes, et quelques petits bâtimens. Sept vaisseaux réputés de 74 canons, parce que le congrès défend d'en construire de plus gros, mais qui peuvent recevoir jus-

qu'à 100 bouches à feu, ont été lancés à la mer en 1827 (1). Le vaisseau la *Pensylvanie* passe en Amérique pour le plus grand vaisseau du monde; c'est le seul à trois ponts qu'il y ait aux États-Unis; il a 220 pieds anglais sur le pont, 200 pieds de quille, et 59 pieds au maître-ban; le port

---

(1) Le 1er juillet 1827, la marine royale d'Angleterre consistait en 605 vaisseaux construits ou en construction, y compris des pontons et des vaisseaux en construction. La marine anglaise paraît être dix fois plus forte matériellement que celle des États-Unis. Les Américains n'ont pas d'amiraux, l'Angleterre en a 217; les Américains n'ont que 35 capitaines, l'Angleterre en a 824 ou 25 contre 1; ils n'ont que 27 contre-maîtres, elle en a 860; ils n'ont que 212 lieutenans, elle en a 3,709, avec 20 chirurgiens en chef contre 1. Cependant, comme en peu d'années les États-Unis auront payé leur dette, il leur sera facile d'augmenter rapidement le personnel de leur marine, en créant des demi-soldes; ils possèdent tous les élémens d'une force navale, dont ils pourraient tirer parti lorsque les circonstances l'exigeraient, ou lors qu'ils voudront seulement faire les frais nécessaires pour se la procurer.

est de 3,000 tonneaux; il est percé pour 140 pièces de canon, et les batteries basses sont du calibre de 44. Ce colosse égale en grandeur le vaisseau français le *Commerce de Marseille*, qui fut pris à Toulon par les Anglais. Le vaisseau anglais la *Calédonie* est plus court de 15 pieds, plus étroit de 5, et ne peut être armé que de 130 canons. Quant aux vaisseaux à vapeur, on cite une expérience faite par l'*Hudson*, dans laquelle une vitesse de 16 milles ou près de 5 lieues $\frac{1}{2}$ fut soutenue pendant 10 heures par la machine seule, sans le secours du vent. En Angleterre, les bateaux construits par les plus habiles ingénieurs ne font pas plus de 9 milles ou 3 lieues par heure (1).

Le gouvernement des États-Unis se trou-

---

(1) La marée n'ayant pas assez de hauteur vers la côte orientale des États-Unis, on va construire, pour lancer les vaisseaux, cinq bassins : un à Portsmouth, dans le New-Hampshire, un à Charlestown, dans le Massachusetts, pour le port de

vant identifié, en quelque sorte, avec leurs habitans, nous avons pu ici parler de tous les deux en même temps : ce ne sera point passer à un chapitre différent que de chercher à caractériser les idées religieuses des Américains, avant de signaler le mouvement ascendant de leur prodigieuse industrie.

Il n'y a point, comme nous l'avons déjà fait observer, de *religion nationale* aux États-Unis; les frais du culte sont fournis par des contributions volontaires. Il est résulté de cette sage mesure le triple avantage de consacrer les véritables principes sociaux, d'économiser les dépenses énormes qu'entraîne l'entretien d'un ou de plusieurs cultes, et de peupler le pays d'une foule d'hommes industrieux que la liberté et la tolérance y appellent, au lieu de ces pieux fainéans qui, dans certaines contrées

---

Boston; un à Brooklyn, à portée du port de New-York; un à Washington, près de Philadelphie; un à Grosport, un à Norfolk, dans la Virginie; enfin un à Pensacola, dans la Floride occidentale.

de l'ancien continent, dévorent les ressources de leurs ouailles. Les devoirs moraux n'en sont pas moins bien remplis en Amérique, même dans les districts le plus mal fournis d'églises. Toutes les sectes sont admises, parce que les Américains ne regardent guère les opinions religieuses que comme des opinions philosophiques. Presque partout, une femme en se mariant embrasse la religion de son mari; quelques pères n'en donnent même aucune à leurs enfans, pour que ceux-ci puissent en choisir une à leur gré lorsqu'ils auront atteint l'âge de raison. Il y a près de *soixante-dix sectes*, mais on en distingue deux principales, celle des quakers et celle des unitaires; toutes vivent dans le plus parfait accord, et la polémique de leurs journaux ou écrits périodiques, bien que souvent assez vive, ne trouble point cette harmonie (1). Les Américains ne rejettent

(1) Un journal américain de 1827 donne ainsi le nombre des églises ou temples que les différentes

de leur sein que les athées, qu'ils regardent moins comme les ennemis de Dieu

---

sectes possèdent dans chaque état de l'Union : *Connecticut* : presbytériens, 64 églises. *New-Jersey* : presbytériens, 64 églises ; Hollandais réformés, 33 ; épiscopaux, 24 ; anabaptistes, 24 ; total, 175. *Pensylvanie* : épiscopaux, 26 ; anabaptistes, 15 ; catholiques romains, 11 ; Écossais, 8 ; Moraves, 8 ; Ligueurs, 1 ; presbytériens, 26 ; calvinistes, 84 ; luthériens, 84 ; quakers, 54 ; quakers libres, 1 ; universalistes, 1 ; méthodistes (nombre inconnu) ; juifs 2 ; total, 321. *Delaware* : presbytériens, 24 ; épiscopaux, 14 ; amis, 8 ; anabaptistes, 7 ; swadhistes, 1 ; méthodistes (inconnu) ; total, 54. *Vermont* : congrégationalistes, 89 ; anabaptistes, 23 ; presbytériens, 2 ; épiscopaux, 2 ; universalistes, 1 ; amis, 1 ; total, 118. *Rhode-Island* : anabaptistes, 57 ; congrégationalistes, 57 ; quakers, 2 ; épiscopaux, 2 ; Moraves, 1 ; juifs, 1 ; total, 120. *Caroline du sud* : presbytériens, 6 ; anabaptistes, 130 ; indépendans, 7 ; méthodistes, 200 ; Juifs, 1 ; divers (nombre inconnu) ; total, 344. *Maryland* : beaucoup d'épiscopaux, de presbytériens, de méthodistes, anabaptistes, catholiques, etc. *Virginie* : idem, et 314 églises. *Ohio* : anabaptistes, 67 églises. *Indiana* : 61 églises d'anabaptistes. *Kentucky* : 421 églises d'anabaptistes et de méthodistes. *Ténessée* : 169 égli-

que comme ceux de la société; ils pensent à cet égard que la vérité de chaque religion en particulier peut être bien ou mal contestée, mais que l'utilité de toutes est indispensable. Toutes les sectes néanmoins se rapprochent plus ou moins du *protestantisme*, qui est ici évidemment le culte universel.

Grâce à son amour sincère de la liberté et à son attachement aux lois du pays, le peuple américain est naturellement rangé, paisible, industrieux, laborieux et propre à tout. Il n'a point de mendians; tout le monde, jusqu'à la dernière classe, est décemment vêtu, *tout le monde*, nous le répétons, *sait lire*, *écrire et compter*. Le nombre des universités dans toute l'Union est déjà de 48 (1). En 1822, on a

---

ses catholiques, protestantes et autres. *Caroline du Nord :* 219 églises d'anabaptistes et de méthodistes. *Géorgie :* divers cultes.

(1) Dans le seul état de New-York, en 1823, on comptait 7,382 écoles. Il en a fut établi cette année

établi, à *West-Point*, sur l'Hudson, un collége organisé comme notre école polytechnique. Le gouvernement des États-Unis, outre les encouragemens qu'il accorde pour la propagation de l'instruction élémentaire et l'établissement des écoles, fait des frais considérables pour faciliter la circulation des *journaux*; il en est bien récompensé, car la science, dit Bacon, c'est la force, c'est la puissance. En 1720, on ne trouvait dans les provinces de l'Union que 7 journaux; en 1810, il y en avait 539, y compris 25 journaux quotidiens; en 1823, on en comptait 588, et en

---

331. Dans la même année, 400,534 enfans avaient reçu le bienfait de l'instruction. Il y a en outre 36 académies fréquentées par 2,683 étudians. Il est vrai que de tous les états de la confédération, celui de New-York procure le plus largement les avantages de l'instruction élémentaire. Au Connecticut un cinquième de la population, en Angleterre, un quinzième, en Écosse, un dixième, et dans l'état de New-York un quart, fréquentent annuellement les écoles.

1826, plus de 640, fournissant par année un total de 30 millions d'exemplaires. De nombreux littérateurs indigènes enrichissent ces feuilles du tribut de leurs veilles; d'autres, comme Barlow, Cooper et Washington Irving, en jetant par la publication de leurs propres ouvrages un nouvel éclat sur leur patrie, y entretiennent aussi le mouvement de la pensée, pendant que des savans hâtent les progrès de la mécanique et des arts libéraux.

Dans les Iles-Britanniques, peuplées de 22 millions d'habitans si éclairés, on ne trouvait en 1822 qu'environ 290 journaux, et les exemplaires tirés ne dépassaient guère 23 millions. En France, le nombre des feuilles distribuées annuellement par les journaux n'est que de 22 millions.

Presque tous les écrits périodiques ou autres des États-Unis sont imprimés en anglais, qui est la *langue* nationale, excepté dans la Louisiane, où l'idiome vulgaire est le français. Pour la distribution de ces journaux, ainsi que des lettres, il existait en 1826 déjà 6,500 bureaux de poste ré-

partis sur 90,000 milles de routes, et donnant une recette de 1,200,000 dollars, sur quoi il faut prélever 800,000 dollars pour frais de transport des malles-postes.

Cette activité dans la manifestation de la pensée par la presse, n'est pas moins remarquable en tout ce qui a trait à *l'industrie* et au *commerce*. Presque toutes les exportations et importations de la seconde nation commerciale du globe se font, depuis plusieurs années, sur des vaisseaux américains. Le terme moyen de l'exportation des cotons est de 380,000 dollars, et la consommation intérieure est d'un tiers du produit total de la récolte. Le nombre des individus employés dans les seules manufactures de coton et de laine excède 2 millions, et le capital engagé dans ces manufactures est de 200 millions de dollars. Les chapeaux et bonnets de paille ou d'herbes, de manufacture américaine, occupent 25,000 individus, la plupart du sexe féminin. On évalue à plus de 8 millions de dollars la consommation annuelle de la soie dans les États-Unis. Le

montant des capitaux placés dans les manufactures de l'Union, en 1827, était de 156,000,000 de dollars, seulement pour les articles qui se fabriquent en grande quantité, et se vendent en gros dans le commerce. La farine et le sucre, exclus de ce total, offrent un produit annuel de 200,000 dollars. En définitive, le dividende de chaque habitant, pour subvenir à la plupart de ses dépenses particulières, est de 25 dollars. La consommation des toiles de lin et de coton, dans toute l'étendue des États-Unis, est annuellement d'environ 45 millions de dollars; enfin, le produit total annuel des manufactures de l'Union, proprement dites, approche de 300 millions de dollars (1).

Ces prodigieux résultats de l'industrie humaine sont encore favorisés par la multiplicité des voies de circulation, car de belles *routes* et de nombreux *canaux* ont rendu plus actives et plus utiles les

---

(1) *Bull. des Sc. géogr.*, fév. 1827.

relations entre l'est et l'ouest de la république, et contribué puissamment à faire sentir les avantages de l'union fédérale. Un canal doit joindre l'Océan atlantique à l'Ohio en traversant la Virginie; la Delaware et la Chesapeak communiqueront aussi par un canal; il en sera de même de la Schuylkill avec la Susquehannah; la Delaware communiquera en outre avec l'Hudson, et la Chesapeak avec l'Ohio, et une voie navigable qui part de New-York pour finir au golfe du Mexique, est sur le point d'être achevée, au moyen de l'Hudson, du lac Érié, de l'Ohio et du Missisipi, c'est-à-dire à travers un pays dont la population, les cultures et l'industrie augmentent avec une incroyable rapidité. Les revenus du canal ouvert sur 150 lieues de longueur, depuis le lac Érié jusqu'à la rivière d'Hudson, se sont élevés en 1825 à 600,000 dollars. Ils seront désormais d'un million de dollars, et avant dix années on aura remboursé le total des fonds avancés pour l'exécution de ce bel ouvrage, qui a 8 mètres 40 centimètres de

largeur, 1 mètre 25 centimètres de profondeur d'eau, et pouvant recevoir des bateaux de 100 tonneaux. On évalue à 1,600,000 tonneaux le poids des denrées et marchandises qui seront transportées annuellement sur ce canal.

Aucun territoire n'est, du reste, aussi bien disposé que celui des États-Unis, comme nous l'avons remarqué plus haut à l'article des fleuves, pour établir un grand système de navigation intérieure; la Chine même ne l'égale point à cet égard. La chaîne des Alleghany, qui borne vers l'est le bassin du Mississipi, s'abaisse en approchant des lacs, et se confond avec le plateau qui contient ces immenses réservoirs. Il est donc facile, dès qu'on est arrivé à ce plateau, de descendre dans le bassin du grand fleuve, en creusant un canal jusqu'à ce que l'on atteigne l'un de ses affluens navigables. Vers l'Océan atlantique, le Saint Laurent, sortant du lac Ontario, offre une navigation qui n'exige point les travaux de l'ingénieur. On assure même que, dans quelques circonstances, les eaux

du lac Supérieur se répandent dans le bassin du Mississipi, de manière que l'on a vu, pendant une inondation, un canot s'abandonner à ces eaux vagabondes, et gagner ainsi le fleuve. En effet, la partie supérieure de la rivière du Renard, qui coule dans le lac Michigan, est très-rapprochée de l'Ouisconsin, affluent du Mississipi; et il serait facile d'unir ces deux rivières par un canal. La navigation, en s'étendant du lac Érié jusqu'à l'embouchure du Mississipi, forme un trajet de plus de 1200 milles ou 400 lieues. Vers le nord-ouest, elle atteindra l'extrémité du lac Supérieur; de ce grand lac à la mer arctique il n'y a qu'un petit nombre de portages, que sans doute des canaux traverseront un jour. Pour établir la communication avec l'Océan pacifique, il ne faudra que chercher un passage par les monts Rocheux, en coupant par un canal le petit espace qui sépare le Jefferson, affluent du Missouri, de la rivière Lewis qui porte ses eaux à la Columbia : alors une route directe de l'Europe à la Chine sera ouverte

à travers le continent américain, au moyen d'une immense navigation intérieure.

En ce qui touche à l'amélioration des *routes*, on remarque dans les États-Unis de superbes chaussées qui aboutissent à toutes les grandes villes. Dans la Pensylvanie, il n'y a pas moins de 2,000 milles ou 667 lieues d'excellens chemins toujours bien entretenus. La Virginie a créé, pour la confection et l'entretien des voies publiques, une administration spéciale et un corps d'ingénieurs. Un chemin de fer conduira de Baltimore à l'Ohio les voyageurs et les marchandises. Par suite de la multiplication bien combinée des voies de communication, les exportations des États-Unis se sont élevées en 1825 à 66,944,745 dollars, ou 360,832,175 francs pour les produits du sol et des fabriques du pays, et à 99,535,388 dollars, ou 546,215,974 francs, en y comprenant les marchandises étrangères. Dans le courant de la même année, les importations de toute espèce ont été de 96,340,075 dollars.

Ainsi dans l'Union tout marche vers le perfectionnement. Il est un point, cependant, à l'égard duquel elle demeure stationnaire : c'est l'esclavage des nègres, et nous avons indiqué les états de l'Union où il subsiste encore. Voilà la seule grande plaie de ce beau pays, et il paraît difficile d'y porter un remède, parce qu'elle a crû de concert avec le reste de la nation. Quelques états l'ont aboli, mais il existe dans les autres, et, selon toute apparence, ne pourra l'y extirper que quand le travail on des noirs y deviendra moins profitable que celui des cultivateurs libres.

Ces généralités, que nous pourrions étendre si nous ne devions nous limiter, suffisent, nous le pensons, pour donner une idée assez nette de l'état physique, moral, politique et industriel de l'Union américaine, dont la chorographie réclame actuellement son tour.

En faisant connaître la superficie et la population des États-Unis, nous en avons déjà offert la division territoriale; il ne

nous reste plus qu'à jeter quelques regards sur chacune des fractions. Voyons d'abord le siége fédéral ou central.

District de Colombie.

Ce district, placé sous le gouvernement immédiat du congrès, s'étend des deux côtés de la Potomac; il est remarquable par la variété des sites; il a pour chef-lieu *Washington*, capitale des États-Unis, fondée en 1792, et située au confluent de la Potomac et de la branche de l'est appelée Anakostia, par 38° 53' lat. N. et 78° 57' 30" long. O., à quelque distance de l'Atlantique, d'où les plus grandes frégates peuvent remonter jusqu'à la ville, également éloignée des deux extrémités nord et sud des États-Unis. Le plan de cette capitale a été tracé par un Français, le major l'Enfant. Elle a 2 lieues de long et 1 de large. Les édifices publics occupent les positions plus élevées. Les rues, larges de 90 à 160 pieds, se coupent à angle droit;

mais il n'y a encore qu'une portion de l'enceinte qui soit bâtie. Le capitole, où se tient le congrès, domine les autres palais, parmi lesquels on distingue l'hôtel du président, l'hôtel-de-ville, l'arsenal, la bibliothèque nationale, l'institut colombien, la fonderie de canons et la banque. Washington est séparée de Georgetown par le Rock-Creek, ruisseau sur lequel on a construit deux ponts; un autre pont sur la Potomac conduit de Georgetown sur la route d'Alexandrie qui en est à 2 lieues, sur la Potomac, et un canal joint le Tibre, petite rivière qui traverse Washington, d'un côté avec la Potomac, de l'autre avec la branche orientale. Le terrain en s'élevant graduellement des bords des rivières vers l'intérieur, forme une infinité de perspectives charmantes, et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. En y comprenant Georgetown, Washington renferme environ 20,000 âmes. Le président nomme chaque année le maire de Washington, où le flux et le reflux continuel d'étrangers qui s'y rendent de toutes

les parties du pays alimentent les assemblées du soir.

Tous les états de l'Union se trouvent sur le bassin de l'Océan atlantique, excepté le territoire de Columbia, situé sur le bassin de l'Océan pacifique. A l'est des Alleghany, le long de l'Atlantique, Washington a au nord, les états de Maryland, Delaware, New-Jersey, Pensylvanie, New-York, Connecticut, Rhode-Island, Massachussetts, Vermont, New-Hampshire et Maine; au midi, ceux de Virginie, Caroline-Nord, Caroline-Sud, Géorgie, et le territoire des Florides. A l'ouest du lac Michigan et au sud du lac Supérieur s'étend le territoire de nord-ouest; à l'est du lac Michigan et au midi du lac Huron se trouve le territoire de Michigan. A l'ouest des Alleghany du nord au sud et sur le bassin propre du Mississipi, qui appartient à l'Atlantique par le golfe du Mexique, se développent les états d'Ohio, Indiana, Illinois, Kentucky, Ténessée, Mississipi, Alabama et Louisiane. A l'est des monts Rocheux, du nord au sud, et le long du

cours de Missouri, sont les territoires du Missouri et d'Arkansas.

État de Maryland.

Cet état, qui s'étend le long des deux rives de la baie de Chesapeak, est borné au nord par la Pensylvanie, au sud et à l'ouest par la rivière de Potomac qui la sépare de la Virginie, et à l'est par l'état de Delaware et l'Atlantique. La Susquehannah le traverse. Son chef-lieu est *Annapolis*, petite ville de 2 à 3,000 habitans; mais sa principale ville est *Baltimore*, peuplée de 70,000 âmes, un des principaux ports de mer de l'Union et qui a éprouvé les accroissemens les plus rapides. Ses rues sont larges et belles, ses habitans hospitaliers et fermes républicains.

État de Delaware.

Il occupe la partie orientale d'une grande péninsule qui se prolonge entre les baies Chesapeak et Delaware. Son nom lui vient

de celui de lord Delaware, avantageusement connu dans l'histoire de la Virginie. Son chef-lieu, *Dover*, n'a que 1,000 habitans. Le Brandy-Wine, rivière qui vient de la Pensylvanie et sur les bords de laquelle se distingua le général La Fayette dans la guerre de l'indépendance, traverse la partie nord du Delaware. Les mœurs des habitans sont principalement agricoles.

État de New-Jersey.

Au nord-est du Delaware et sur la côte de l'Océan atlantique, une chaîne des Alleghany ou montagnes Bleues traverse la partie septentrionale de cet état entouré d'eau des autres côtés. On y trouve de l'argent natif et du cuivre. Son cidre est renommé. Son chef-lieu est *Trenton*, ville de 4,000 habitans, sur la gauche de la Delaware, à 13 lieues N.-E. de Philadelphie, et à 75 de Washington.

État de Pensylvanie.

Entre l'état de New-York, le lac Érié au nord-ouest, l'état d'Ohio à l'ouest, ceux de Virginie, de Maryland et de Delaware au sud, et la rivière Delaware qui le sépare du New-Jersey à l'est, l'état de Pensylvanie, traversé par les Alleghany, baigné par plusieurs rivières entre autres la Susquehannah, la Delaware, et la Shuylkill dont les bains sont célèbres, contient de belles forêts. La résidence des autorités civiles est à *Harrisburg*, sur la Susquehannah, à 35 lieues N. de Washington, avec 3,000 habitans. Mais la plus grande ou plus belle ville de cet état et même de l'Union est *Philadelphie*, avec 130,000 âmes, sur la droite de la Delaware et au-dessus du confluent de la Shuylkill, où les navires de guerre peuvent arriver de la mer. Toutes les rues se coupent à angle droit et sont plantées d'arbres; les principaux édifices sont les banques, les églises, le grand hôpital sur la façade duquel est éri-

gée en bronze la statue de William Penn; la bibliothèque, riche de 24,000 volumes et fondée par Franklin, qui débuta dans cette ville comme garçon imprimeur; le musée de Peel, etc. Cette ville contient plus de 20 cultes religieux dont le principal est la secte des amis ou des quakers; il y a une foule d'établissemens de bienfaisance, d'écoles élémentaires, des prisons parfaitement entretenues, plusieurs universités et des académies de tout genre. La banque de Pensylvanie est un superbe monument construit par l'architecte français Latrobe. La maison pénitentiaire occupe un immense carré, non loin de la Shuylkill; c'est là surtout que l'on renferme les condamnés à la réclusion solitaire, bien plus terrible moralement que la peine de mort à laquelle on l'a substituée dans l'Union.

Etat de New-York.

Tout entier dans les terres, à l'exception de sa pointe sud-est qui touche à la baie de

Long-Island sur l'Atlantique, l'état de New-York a à l'est ceux de Connecticut, de Massachussetts et de Vermont; au nord et au nord-ouest le bas Canada, dont le fleuve St-Laurent, le lac Ontario, la rivière Niagara et le lac Érié le séparent en partie; à l'ouest et au sud, la Pensylvanie avec le New-Jersey. Les montagnes sont couvertes de beaux bois de construction. Au-delà de l'Alleghany le pays est uni et abonde en forêts d'érables, dont les habitans tirent une grande quantité de sucre et de mélasse. On recueille aussi de bons fruits, et il y a des mines de fer et d'argent dans ce pays, où l'on trouve également des eaux minérales dont les plus célèbres sont celles de Saratoga. Dans la partie maritime de l'état vivent beaucoup d'habitans d'origine hollandaise; les débris des Indiens iroquois se sont réfugiés dans la partie septentrionale; les Onéïdas, les Onondagas et les Senecas résident près des lacs dont ils portent les noms. Les principales villes sont *Albany*, chef-lieu, sur l'Hudson, à 145 l. N.-E. de Washington,

avec 16,000 habitans; *Troy*, avec 8,000 âmes; *Buffalo*, avec 3,000 âmes, et *New-York*, à 50 l. S. d'Albany, dans une île à l'embouchure de l'Hudson, avec 169,000 âmes. Cette dernière ville mérite quelques détails.

New-York doit à sa position d'être la ville la plus commerçante des États-Unis. A l'entrée d'un fleuve navigable, entourée d'îles qui l'abritent, son port ne gèle jamais et peut par tous les vents admettre les plus grands vaisseaux; il ne peut être comparé qu'à ceux de Naples et de Constantinople. Le fleuve d'Hudson communique à présent avec le lac Champlain, qui lui-même se lie par un canal au fleuve St-Laurent. A 50 lieues de New-York, l'Hudson recevant à sa droite la Mohawk dont la source est voisine de celles d'autres rivières qui rejoignent le lac Ontario, New-York est dès lors l'entrepôt naturel du commerce de toute cette partie de l'Amérique. La principale rue, la Broadway, longue de plus d'une lieue et parallèle au cours de l'Hudson offre quelques beaux

édifices, notamment l'hôtel-de-ville ou fédéral Hall. Les temples de la Trinité et de St-Paul sont fort beaux, ainsi que le bâtiment de l'université, la salle de spectacle et le muséum. La baie de New-York a 8 milles de large, et est couverte d'îles où l'aspect des fortifications se marie à celui d'une riche culture. Les rues ont des trottoirs élevés, qui mettent le piéton à l'abri des voitures et aplanissent les plus petites inégalités de terrain. Le climat est humide et la fièvre jaune y a fait souvent des ravages. Il existe un grand luxe de parure et d'équipages, et c'est la ville la plus opulente de l'Union; tout le voisinage a une apparence de vie et de gaîté, et cette forêt de mâts qui bordent les quais a quelque chose qui rappelle Londres; de quelque côté que vous tourniez vos pas vous remarquez les prodiges d'une active industrie. Tous les arbres qui entourent les maisons ou qui bordent le rivage sont nés avec l'indépendance de l'Union, et on ressent plus de plaisir encore à goûter leur ombrage.

État de Connecticut.

Au nord de New-York et avec un long golfe appelé le Sound ou la baie, il tire son nom de la rivière de Connecticut qui arrive de la partie nord du New-Hampshire. Son chef-lieu est *New-Haven*, ville maritime de 7,00 âmes, à environ 100 l. N.-E. de Washington.

État de Rhode-Island.

A l'est de Connecticut, ce petit état qui fut appelé île de Rhode par ses premiers habitans en 1638, après qu'ils l'eurent acheté d'un chef indien pour une paire de lunettes, offre un terrain généralement bas, qui manque de bois parce qu'il est très-cultivé. Le chef-lieu est *Providence*, ville de 16,000 âmes, sur la rivière du même nom, au fond d'un golfe étroit.

États de Massachussetts.

Au nord du Rhode-island et du Connecticut, et sur l'Atlantique, son sol est généralement sablonneux, mais couvert de pins, de châtaigniers, de bouleaux et d'érables. Le cap Cod, près duquel se trouve l'île Nantuket, doit sa célébrité à l'immense quantité de morue qu'on y pêche. Au fond de la baie est *Boston*, chef-lieu, patrie de Franklin, à 15 l. N. E. de Washington, avec 44,000 habitans, et un port sûr et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. C'est le foyer du fédéralisme en politique, et du socinianisme en religion; il renferme de nombreux établissemens scientifiques et d'instruction élémentaire; les femmes y sont charmantes, et se distinguent surtout par l'éclat de leurs teints, leurs grâces et leur esprit cultivé. Près de cette ville est la célèbre colline de Bunker's hill, où eut lieu, en 1775, le premier combat entre les Anglais

et les Américains, et auquel Parny fait allusion dans ces vers :

Parlez donc, messieurs de Boston :
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets doux que George trois
A la bonté de vous écrire.....
Quel droit avez-vous plus que nous
A cette liberté chérie
Dont vous paraissez si jaloux?
L'inexorable tyrannie
Parcourt le docile univers;
Ce monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie;
Et vous, peuple injuste et mutin,
Sans pape, sans rois et sans reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain!
Et vous, d'un si bel équilibre
Dérangeant le plan régulier,
Vous auriez le front d'être libre,
A la barbe du monde entier!

État de Vermont.

Au nord du précédent, à l'est du lac Champlain, et au sud du bas Canada, il est traversé du nord au sud par une chaîne de montagnes couvertes de forêts toujours *vertes*, d'où lui est venu son nom. Ces montagnes occupent presque toute la largeur de l'état, mais elles sont partout séparées par des vallées, au fond desquelles murmurent quantité de ruisseaux et de rivières, qui vont se décharger à l'est dans la belle rivière de Connecticut, et à l'ouest dans le lac Champlain. Les hautes forêts de pins blancs, de cèdres et d'autres arbres verts qui ornent les sommités montagneuses, unissent parfois leur teinte sombre avec la verdure plus variée du chêne, de l'orme, du hêtre et de l'érable qui croissent dans les vallées, et ces ombrages éternels sont coupés en divers endroits par de beaux pâturages. Le siége du gouvernement de l'état est *Montpellier*, qui

compte à peine 2,000 habitans; mais *Windsor* en réunit plus de 3,000; tous sont laboureurs ou herbagers.

État de New-Hampshire.

Entre le précédent à l'ouest, l'Atlantique à l'est, le Massachussetts au sud et le bas Canada au nord, il est traversé par les montagnes Bleues et les montagnes Blanches; il ne compte pas de célibataires au-delà de 30 ans, car tout le monde s'y marie; le Merrimack est une de ses rivières; le chef-lieu est à *Concord*, sur cette rivière, à 170 l. N. E. de Washington, et à 13 l. O. N. O. de *Portsmouth*, son meilleur port, sur l'Atlantique, avec 7,300 individus.

État du Maine.

Baigné au sud par l'Océan, borné à l'est par le Nouveau-Brunswick, dont la rivière Saint-John le sépare en partie, au nord par

le bas Canada, dont il est séparé par les montagnes de Land's Height, et à l'ouest par le New-Hamsphire, il forme l'extrémité nord-est du territoire de l'Union. Il a pour chef-lieu *Portland*, bon port sur la baie de Casco, avec 9,000 habitans, à 215 l. N. E. de Washington, au sud de laquelle nous allons repasser.

État de Virginie.

Bornée au nord par le Maryland et la Pensylvanie, à l'ouest par l'Ohio et le Kentucky, au sud par la Caroline du nord, et à l'est par la baie de Chesapeak, la Virginie est l'état le plus grand et presque le plus peuplé de l'Union. Il a pour chef-lieu *Richmond*, sur la rivière de James, à 30 lieues de son embouchure, et à 38 l. S. de Washington, avec 12,000 habitans. Les montagnes Bleues ou les Alleghany la partagent en deux parties; celle de l'ouest, riche en magnifiques points de vue, et qui ressemble à un vaste parc; celle de l'est,

où le tabac, le froment et le riz abondent. Dans la première on ne voit guère que des blancs, dans la seconde les esclaves noirs sont très-nombreux. Les régions hautes y sont fort saines, les régions maritimes fiévreuses. La Virginie, berceau de Washington et de Jefferson, est proprement le siége de l'esprit démocratique, malgré la présence des nègres qui y vivent esclaves; c'est une démocratie à la grecque. Parmi les curiosités naturelles on cite le passage de la Potomac à travers les crevasses des montagnes, et un pont de roche sur le Cédar-Creek, affluent de la James. Ce pont naturel, jeté en forme d'arche sur l'abîme qui sépare deux hautes montagnes dont la communication est ainsi établie sans aucun secours humain, a 80 pieds de long, 35 de large, et une épaisseur de 45; sa hauteur perpendiculaire au-dessus du torrent que l'arche domine, est de 220 pieds; les voitures les plus lourdes y passent sans danger; de chaque côté du ruisseau sont d'autres rochers qui projettent de 10 à 15 pieds au-dessus de l'eau,

et qui ont depuis leur base de 200 à 300 pieds d'élévation. L'eau du torrent roule ainsi à 300 pieds de fond, et dans une largeur de 40 à 60 pieds, en s'élançant de roche en roche avec fracas. Sous l'arche croissent des arbres de 70 pieds de haut, et que l'on dirait d'humbles buissons; les oiseaux qui s'y reposent ou qui voltigent autour ont l'air d'autant d'insectes. En jetant une pierre dans le gouffre, on compte depuis 1 successivement jusqu'à 34 avant qu'elle y arrive; lorsqu'une personne est en bas et une autre en haut, quelque effort qu'elles fassent elles ne peuvent parvenir à s'entendre. Ce tableau est d'un effet sublime.

État de la Caroline du nord.

Au sud de la Virginie, à l'est du Ténessée, dont elle est séparée par les Alleghany, la Caroline du nord est bordée dans sa partie maritime de bancs de sable et de marais, et manque d'un bon port de com-

merce. *Raleigh*, son chef-lieu, n'a que 3,000 âmes; *Fayetteville* en compte à peu près autant.

État de la Caroline du sud.

Au midi de la précédente, et au nord de la Géorgie, ses côtes éprouvent de grandes chaleurs. L'érable y est en fleur dès le mois de février. Le chef-lieu, *Columbia*, au confluent de deux rivières, à 137 l. S. S. E. de Washington, ne réunit que 2 à 3,000 âmes; mais *Charlestown* ou *Charleston*, port de mer, en compte 37,000, quoique l'air y soit malsain à cause des eaux stagnantes qui l'environnent. Il y a beaucoup de nègres dans les deux Carolines, et les lettres y font peu de progrès.

État de Géorgie.

Pour le sol et le climat il ressemble à la Caroline du sud. On y récolte beaucoup

de coton. Le chef-lieu, *Milledgeville*, au centre de l'état, à 200 l. S. O. de Washington, n'a que 2,000 âmes, tandis que *Savannah*, ville de commerce, en compte 8,000 à l'embouchure de la Savannah, et a de belles rues, mais sans pavé et sans trottoirs. L'air n'y est guère plus sain qu'à Charleston.

Territoire de Floride.

Au sud de la Géorgie, et incorporée à l'Union depuis 1820, la faiblesse de sa population n'a pu encore l'élever au rang d'état. C'est une péninsule longue de 150 lieues, et large de 30 à 50 que baignent au levant l'Atlantique et le nouveau canal de Bahama; au midi est le golfe de Floride, et à l'ouest celui du Mexique. *Pensacola*, son chef-lieu, est un excellent port de mer sur la baie Perdido, avec 2,000 habitans, à 65 l. E. de la Nouvelle-Orléans, et 320 l. S. O. de Washington. Mais, comme cette ville n'est point centrale, le siége du gou-

vernement vient d'être transporté vers la limite de la Géorgie, à *Tallahassée*, ville peuplée, dit-on, de 4,000 habitans.

Sur le bord de la mer et dans sa partie orientale, la Floride a de grands marais et des bois épais d'une verdure perpétuelle appelés hammocks, et qui se composent de magnoliers, chênes rouges, noirs, pins jaunes, bois de fer, gommiers et sassafras. La rivière Saint-Jean, la plus considérable du pays, coule en des lieux très-fertiles, et est bordée de bois considérables d'oranges amères; la rivière Sainte-Marie, navigable sur une étendue de 70 milles, va communiquer par un canal à une autre rivière qui se jette dans le golfe du Mexique. Les savanes de l'intérieur ne produisent que de l'herbe sans arbres et sans buissons; pendant la saison pluvieuse elles sont souvent inondées. La vigne prospère et donne des raisins délicieux. On cultive beaucoup de palma christi. Les tigres des bois fourrés de la Floride sont gros et féroces; les serpens à sonnettes sont très-venimeux et ont 6 à 9 pieds de lon-

gueur : toute l'année au-dessous de 28° lat. on est incommodé par les moustiques, pendant que les alligators, très-nombreux dans les lacs et rivières, font retentir les airs de leurs hurlemens en voyageant d'une eau à l'autre. Les seminoles qui habitent la Floride ont été réduits à 2 ou 3,000 ; ils chassent tandis que leurs femmes cultivent les champs ; c'est un peuple social, paisible et bien-fait.

Franchissons les Apalaches ou Alleghany du sud, et explorons les états situés à l'ouest de ces montagnes, en commençant par le sud, pour remonter jusqu'à la limite nord.

État de Louisiane.

Cet état que la France a cédé au peuple de l'Union, a au nord le territoire d'Arkansas, à l'est l'état de Mississipi, duquel il est séparé par le Mississipi et la Perle, et il est baigné au sud par le golfe du Mexique. Toutes les bouches du Mississipi se trouvent comprises dans son territoire, et

arrosent un espace appelé Delta, qui est d'une grande fertilité, et en certains endroits, plus bas que le niveau du fleuve. La canne à sucre y réussit à merveille; le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin viennent sur les terres plus élevées et moins humides. La *Nouvelle-Orléans*, chef-lieu de la Louisiane, et peuplée de 40,000 individus, en partie d'origine française, repose sur le bras principal du Missisipi, à 35 lieues de son embouchure. Elle est d'une belle architecture, mais sur un sol plus bas que le niveau du fleuve, de sorte que dans les débordemens on voit les navires au-dessus de soi. Elle a de charmantes promenades et des environs très-pittoresques. Les principaux édifices publics sont la cathédrale, l'évêché et l'hôtel-de-ville. C'est dans les environs de cette cité, encore française par les mœurs et le langage, qu'aidé de ses courageux habitans, le général Jackson, avec des milices, en 1815, mit en déroute une armée anglaise de 10,000 hommes, dont près de la moitié resta sur le champ de bataille.

État de Mississipi.

Au nord du golfe du Mexique, à l'ouest de l'Alabama, à l'est du fleuve du Mississipi, qui le sépare de la Louisiane et du territoire d'Arkansas, il présente une chaîne d'îles le long de la côte, qui est découpée par des baies et par des embouchures de rivières; dans l'intérieur, le sol est marécageux, sablonneux et sujet à être inondé; vers la frontière nord, il est plus inégal et plus fertile. Le chef-lieu, qui a été d'abord *Natchez*, sur la gauche du Mississipi, à 100 l. N. de la Nouvelle-Orléans, puis *Monticello*, sur la gauche de la Perle, est maintenant *Columbia* ou *Jackson*, sur la même rivière, à 27 l. N. de la Nouvelle-Orléans, et 325 l. S.-O. de Washington.

État d'Alabama.

A l'est de l'état de Mississipi et sur le bassin du golfe du Mexique, il a au nord

le Ténessée, à l'est la Géorgie, et au sud la Floride occidentale. Il offre un sol montagneux au nord, et des marécages au centre, principalement vers la jonction de l'Alabama et de la Tombecbé, rivières dont les bords sont très-fertiles, de même que ceux de la Mobile et de la Perdido. Les côtes de la mer sont couvertes de pins. *Cahawba*, chef-lieu fondé en 1818, au confluent de la rivière de ce nom et de l'Alabama, compte 1,200 habitans, à 84 l. N.-E. de la Nouvelle-Orléans, et 254 l. S.-O. de Washington; *Mobile*, près de la baie du même nom, réunit environ 1,000 individus. Les *Alabamas*, les *Criks* et les *Chactas* sont des tribus indigènes de ce pays.

État de Ténessée.

Au nord du précédent et à l'ouest des Alleghany, dont ici un chaînon s'appelle montagnes de Cumberland, le Ténessée à l'est du fleuve Mississipi et au midi du Kentucky, est arrosé par grand nombre de

rivières; les principales sont le Ténessée et le Cumberland, qui gèlent rarement. Il a de belles forêts de noyers, de chênes, de pins et d'érables. Les *Chérokés* et les *Chickasaws* sont les seules tribus indiennes qu'il possède. *Murfreesborough*, son chef-lieu, compte déjà 1,200 âmes. *Nasville* est plus ancienne.

État de Kentucky.

Au nord du précédent et entre le Missisipi à l'ouest, et la Virginie à l'est, où se prolonge vers le sud le chaînon des monts de Cumberland ou Laurel, le Kentucky, borné au nord par l'Ohio, l'Indiana et l'Illinois, offre un sol noirâtre, léger, mais singulièrement fécond; dans le sud-ouest sont des barrens ou plaines dépourvues d'arbres. Les habitans appartiennent presque tous à des sectes religieuses très-exaltées. *Francfort*, chef-lieu sur la rivière de Kentucky, tributaire de l'Ohio, compte 5,000 habitans, à 185 l. O.-S.-O. de Washington.

État d'Ohio.

Enveloppé au sud-est et au sud par le fleuve dont il a reçu le nom et qui le sépare du Kentucky et de la Virginie, il a au nord le lac Érié, qui lui est commun avec le haut Canada, et à l'ouest l'Indiana. Le sol des terrains plats et couverts de bois est d'une fertilité étonnante, et nul autre pays ne présente une force végétative de forêts aussi grande. Cet état renferme des monumens dont on ignore l'antiquité. *Columbus*, son chef-lieu, fondé en 1812, et peuplé déjà de 2,000 âmes, se trouve sur le Scioto, affluent de l'Ohio, à 120 l. O. de Washington. *Cincinnati*, autre ville de l'état, compte 12,000 habitans.

Territoire de Michigan.

Quoique situé à l'ouest des Alleghany, il appartient au bassin de l'Atlantique par le fleuve St-Laurent où s'écoulent les eaux

du lac Michigan à l'est duquel il s'étend. C'est un très-beau pays, dont le chef-lieu, appelé *Détroit* à cause de sa situation sur la droite du détroit qui du lac St-Clair conduit au lac Érié, renferme 1500 individus.

Territoire du nord-ouest.

Sur la partie nord-ouest de l'Union, et à l'ouest du lac Michigan, il a au nord-est le lac Supérieur, la rivière et le lac de la Pluie, qui lui sont communs avec le haut Canada. A l'ouest il a le Mississipi, de sa source au 42° 20' N.; et au sud l'Illinois. Son chef-lieu est *Greenbay*, peuplé de 950 habitans. Le territoire est peuplé en partie d'indiens Chipeouays.

État d'Illinois.

Au sud du précédent territoire, et à l'est du Mississipi, il a au sud-est l'Ohio et la Wabash qui le séparent de l'Indiana et de l'Ohio. Son sol est très-uni, et en quelques

parties sujet à être inondé, ce qui rend la terre même trop riche pour diverses espèces de culture. *Vandalia*, chef-lieu, sur la petite rivière de Kaskaskias, ne réunit encore que 1,000 individus.

État d'Indiana.

A l'est du précédent, sa surface, depuis les chutes de l'Ohio jusqu'à la Wabash, est coupée et inégale, étant traversée par une chaîne de collines. Après cette chaîne le sol est plus uni; il y a une très-bonne étendue de prairies. Chef-lieu, *Indianopolis*, sur la rivière Blanche, à 175 l. O. de Washington, avec 900 âmes.

Il faut traverser le grand fleuve du Mississipi pour aller trouver l'état de Missouri, le territoire du même nom et celui d'Arkansas.

État de Missouri.

Entre le territoire d'Arkansas au midi et celui de Missouri au nord, il s'étend sur les

deux rives du Missouri jusqu'à son confluent avec le Mississipi. Il renferme notamment le pays des Osages, et des terrains très-productifs. Son chef-lieu, *New-Madrid* ou *Jefferson*, sur la droite du Mississipi, 70 lieues au-dessous du confluent du Missouri, et à 290 l. O.-S.-O. de Washington, compte 1,000 individus; *St-Louis*, sur la droite du Messie, fleuve, près de la jonction du Missouri, a 5,000 âmes.

Territoire d'Arkansas.

Il a pour limites au nord l'état et le territoire de Missouri; à l'ouest, le Mexique; au sud, ce même pays, dont il séparé par la rivière Rouge et l'état de Louisiane; à l'est coule le Mississipi qui le sépare des états de Mississipi et de Ténessée. Il présente une grande variété de collines, de vallées et de prairies; une petite chaîne de collines graveleuses sépare les eaux de l'Osage de celles de la rivière Blanche; les rives de l'Arkansas sont basses; il y a dans

ce territoire quantité de salines. Chef-lieu : *Arkopolis* ou *Littlerock*, sur l'Arkansas à 24 lieues de son confluent avec le Mississipi. Les indiens *Arkansas* ne sont plus guère qu'au nombre de 600; des *Osages*, au nombre de 2,000, sont répandus dans la partie septentrionale.

Territoire de Missouri.

Il a au sud le territoire d'Arkansas et l'état de Missouri; à l'ouest les monts Rocheux, à l'est les états de Missouri, d'Illinois et du nord-ouest; et au nord la frontière de l'Amérique anglaise au 49e parallèle. Une infinité de tribus diverses le parcourent, entre autres les *Mandans*, les *Missouris*, les *Osages*, les *Kansès* et les *Sioux*. Chef-lieu : *Councilbluff*, avec 1,000 habitans. Au-delà des monts Rocheux est le territoire de Columbia, le dernier dont il nous reste à parler.

Territoire de Columbia ou d'Oregon.

Il est d'un tiers plus grand que la France, et est borné au nord par la Nouvelle-Calédonie, dépendance de l'Amérique anglaise; à l'ouest par l'Océan pacifique, au sud par le Mexique; et à l'est par les monts Rocheux qui le séparent du territoire de Missouri. Il n'a encore de population blanche que dans les forts placés aux bouches du fleuve Columbia, et dont le principal est *Astoria*, avec 200 habitans. Les tribus indigènes sont nombreuses; on distingue les *Têtes-Plates* au nord, peuples ainsi nommés parce qu'ils aplatissent le crâne de leurs enfans; et les *Suakes*, au midi, qui se livrent beaucoup à la chasse.

Ayant ainsi achevé notre revue du territoire de l'Union, qu'il nous soit permis de nous résumer par forme de conclusion,

en regrettant que l'espace ne nous permette point d'examiner avec étendue quelques autres chapitres curieux, comme les tribus indiennes, les sectes religieuses, et le régime des prisons si admirable en ces contrées : les États-Unis possèdent le gouvernement le moins coûteux de tous les grands états policés; on y jouit d'une liberté de culte, d'industrie, de pensée, indéfinie; la marine se déploie d'une manière imposante et s'agrandit chaque jour; des manufactures s'y élèvent de toutes parts; la population s'y accroît d'une manière qui tient du prodige : s'il y a de la monotonie dans la société, d'où les jeux sont pour ainsi dire bannis, il y a plus de solidité dans la conversation; s'il n'y a pas encore de diligences bien suspendues, les fleuves sont sillonnés par une foule de bateaux à vapeur; s'il n'y a pas encore partout de bons hôtels, on ne rencontre point de pauvres, ni de moines; enfin si l'Union a peu de théâtres, elle compte partout de nombreux établissemens de bienfaisance : le seul reproche sérieux qu'elle mérite, et

il est grave, c'est d'avoir, dans quelques états, conservé l'esclavage des noirs. Nous verrons si le Mexique les aura mieux traités.

LETTRE XXXIX.

MEXIQUE

ET

GUATEMALA.

Généralités physiques sur les deux états du Mexique et de Guatemala. Etendue, population, accidens naturels, climat, productions, habitans et gouvernement de ces deux états.

Le commerce aux cents bras, explorant l'Amérique,
Joint à l'or du Brésil les métaux du Mexique;
Sa main par cent canaux qu'il tient sans cesse ouverts,
Les verse dans l'Europe à trente états divers,
Et les fait refluer, par un nouvel échange,
Des bords européens vers les rives du Gange.

(Thomas.)

Le pays dont je vais vous esquisser la description, mon aimable collègue à la

Philotechnie, et interprète harmonieux du chantre austère de la *nature des choses* (1), comprennent ce qu'on appelait *Nouvelle-Espagne*, en y rattachant la capitainerie de Guatemala, qui y ressortissait. Ce fut en 1821, après une lutte de douze années, que les indigènes, soulevés contre la métropole qui les tenait depuis trois siècles sous un joug de plomb, s'affranchirent entièrement de la domination espagnole et se proclamèrent indépendans.

Ces pays, compris entre 8°-42° lat. N. et 85°-126° long. O., ont au sud l'isthme de Panama, où commence la Colombie; au nord, le territoire de Columbia, dépendant des États-Unis, qui forment également la limite nord-est jusqu'au golfe du Mexique, lequel continue la frontière orientale avec la mer des Antilles, pendant que l'Océan pacifique forme la limite oc-

(1) Tous les amateurs de la belle poésie connaissent l'élégante traduction du poème de Lucrèce, par M. de Pongerville, auquel Ovide devra le même service pour ses métamorphoses.

cidentale. La Nouvelle-Espagne, ou bien le Mexique et le Guatémala réunis ont une *superficie* totale de 248,089 lieues carrées, sur laquelle est disséminée une *population* d'environ 9 millions d'habitans,

SAVOIR :

Indiens aborigènes.	4,760,000
Blancs.	1,760,000
Races mêlées.	2,540,000
	9,000,000

Nous indiquerons plus tard ce qui en revient à chacun de ces états. Exposons préalablement les généralités physiques communes à tous les deux, en commençant par les montagnes.

De la frontière occidentale des États-Unis à celle de la Colombie, la chaîne des *montagnes* du Mexique et du Guatémala, la même que celle qui, sous le nom des Andes, traverse l'Amérique méridionale, présente un développement de près de 1,200 lieues. Après avoir dépassé l'isthme

de Panama, elle prend le nom générique de *Cordillière guatémalienne*, en longeant d'assez près l'Océan pacifique pendant 320 lieues, jusqu'à son entrée sur le territoire du Mexique, lequel ayant plus de largeur lui permet de former un vaste plateau nommé *plateau du Mexique*, et qui le traverse dans toute son étendue à une hauteur de 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et en portant lui-même des montagnes qui ont au moins le double de cette élévation. Le Popocatepetl, comme on le verra, est à environ 17,716 pieds au-dessus de l'Océan. Le plateau mexicain, compris entre les 18° et 40° lat. N., paraît, dans sa longueur extraordinaire de 550 lieues, s'incliner insensiblement vers le nord, du moins après avoir franchi le tropique du Cancer, et surtout à partir d'environ 150 lieues nord de Mexico, pour se relever ensuite brusquement, afin d'atteindre les monts Rocheux. Les Andes de l'Amérique méridionale sont partout déchirées et interrompues par des crevasses et des vallées; au contraire, le plateau mexicain est telle-

ment uniforme, que le sol reste constamment élevé de 850 à 1350 toises au-dessus du niveau de la mer, et les communications entre les diverses provinces sont extrêmement faciles dans l'intérieur. Il est vrai qu'en approchant des côtes, une fois que l'on descend du grand plateau central, la pente est très-rapide, surtout à l'orient. De Mexico à Vera-Cruz il y a 90 lieues, dont 56 en plaines dépendantes du grand plateau ou *Cordillière d'Anahuac*; le reste n'est qu'une descente pénible et continuelle vers l'Atlantique. Dans le chemin d'Acapulco, sur le grand Océan, on arrive aux régions tempérées en moins de 17 lieues de distance, et l'on n'y fait ensuite que monter et descendre jusqu'à la mer.

Au nord du 20e parallèle, la Cordillière prend le nom de *Sierra madre*, qu'elle conserve jusqu'au 28e, où naissent, du côté oriental, le rio Conchos, affluent du rio del Norte, et du côté occidental, le rio del Fuerte, qui se rend dans le golfe de Californie. La chaîne, après avoir jeté plusieurs rameaux à l'est et à l'ouest, en gar-

dant pour la branche centrale le nom d'*Andes mexicaines*, continue à courir vers le nord sous le nom de *Sierra de los mimbres*, à l'ouest du rio grande del Norte; de là elle traverse le nouveau Mexique, et se joint aux montagnes des Gruës, ou *Sierra de las Grullas*, puis à la *Sierra verde*, massif énorme uni aux monts Rocheux. Depuis la limite du territoire de Columbia jusqu'au cap San-Lucar, une chaîne ou rameau secondaire faisant suite aux monts océaniques, suit parallèlement la côte à 10 lieues de distance moyenne, sous le nom de *Monts californiens*, parcourant ainsi la péninsule californienne dans toute son étendue. La Sierra verde jette également à l'est un rameau dit la *Sierra obscura* ou *Sierra sacramento*, qui, se dirigeant droit au sud, circonscrit à l'est le bassin particulier du rio del Norte, et forme avec la Sierra de los mimbres une longue vallée profonde et étroite qu'arrose le rio del Norte.

Presque tous les sommets de ces cordillières offrent des *volcans*. Celui de *Popo-*

catepell, mot qui veut dire *montagne fumante*, a une demi-lieue de circonférence, mais est inaccessible. Sa hauteur est de 5,400 mètres ou 2771 toises. L'*Orizaba*, qui fit une éruption en 1545 et continua de brûler pendant vingt années, a 5,300 mètres d'élévation; il s'appelle aussi *montagne étoilée*, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère près des neiges éternelles. Les plaines de *Jorullo*, sur les bords de l'Océan pacifique, ont été ravagées en 1759 par le volcan de ce nom, qui s'éleva de 1,494 pieds et offrit plus de 2,000 bouches qui fument encore. Le *Colima*, volcan le plus occidental du Mexique, ne jette plus guère que des cendres ou de la fumée. Dans la partie méridionale du Mexique il y a peu de volcans; mais ils redeviennent nombreux dès que l'on entre sur le territoire guatémalien, où ils bordent les golfes de l'Océan pacifique; on en compte plus de vingt, tous alignés comme les principaux du Mexique, suivant la direction générale de la Cordillière. Au reste, le repos des habitans est ici

moins troublé par ces volcans ou par des tremblemens de terre que celui des habitans de la Colombie et du Pérou.

Le peu de largeur de la Nouvelle-Espagne ne saurait donner lieu à des *fleuves* d'un long cours. La Cordillière mexicaine et guatémalienne, par cette raison, n'a également qu'un petit nombre de cours d'eau qui ne forment que trois *bassins*, celui du grand Océan, celui du golfe du Mexique et celui de la mer des Antilles, qui n'est que la continuation de ce dernier.

Les seules rivières un peu considérables qui s'écoulent vers le *bassin de l'Océan pacifique* sont le *rio San-Sacramento*, qu'on croit servir d'écoulement au lac Tamipanogos, dont l'existence est révoquée en doute; le *rio San-Felipe*, qui vient du versant occidental de la Sierra verde; le rio *Colorado*, surnommé *de Occidente*, formé de plusieurs branches qui sortent de la Sierra de las Grullas; il se perd dans le golfe de Californie, après un cours de 250 lieues, et après avoir reçu notamment le

rio Gila, dont la direction ouest a une longueur de 160 lieues, et dont les sources se rapprochent du rio del Norte. Le golfe de Californie reçoit encore le *rio de la Ascencion*, le *rio d'Arispe*, le *rio Sonora* que les indigènes appellent *Hiaqui*, le *rio del Fuerte*, le *rio Cinalao* et le *rio de Culiacan*. La petite rivière de *Bayona*, qui sépare l'état de Cinaloa de celui de Xalisco; le *rio grande de Santiago*, qui sort du lac Chapala, où se jette la rivière de Lerma; la petite rivière de *Colima*, qui sépare les états de Xalisco et de Mechoacan; celle de *Zacatula*, qui de l'est à l'ouest arrose l'état de Mexico; le *Zahual*, qui parcourt l'état de Puebla, et le *rio Verde*, qui coule dans l'état d'Oaxaca, se jettent aussi dans l'Océan pacifique, où le Guatemala n'envoie que des torrens de quelques lieues de cours.

Vers le *bassin du golfe du Mexique* vous voyez se diriger par la province de Texas la *Trinidad* ou *Arkokisao*, le *rio-Brasos de Dios*, le *rio Colorado de oriente*, le *rio Guadalupe*, et le *rio de las Nueces*, qui ont leurs

embouchures dans des lagunes au nord du *rio Bravo del Norte* ou *rio del Nerto*. Celui-ci vient de la Sierra verde, traverse du nord au sud la province du nouveau Mexique, coule à l'est de celles de Chihuahua et du nouveau Léon, en entrant dans celle du nouveau Santander, pour joindre la mer, après un cours de 500 lieues, pendant lequel il n'a pris que deux affluens un peu considérables, le *rio Conchos*, qui traverse l'état de Chihuahua, et le *rio-Puerco*, qui coule parallèlement au fleuve. Après le rio del Norte viennent, en approchant de la baie de Campêche, le *rio del Tigre*, commun aux états du nouveau Léon et de Santander; le *rio Santander*, qui naît près de Zacatecas, dans la Sierra madre, traverse l'état de Potosi, et débouche près de la ville de Santander; le *rio Tampico* ou *Tula*, venant des lacs qui occupent la vallée de Mexico, traverse l'état de Queretaro, et sépare, sous le nom de rivière de *Montezuma*, ceux de Potosi et de Vera-Cruz; le *rio Guazacualcos*, commun aux états de Vera-Cruz et de Tabasco; le *rio*

Tabasco, le *San-Paulo* et le *San-Pedro*, communs aux états de Tabasco et de Chiapa; ce dernier arrosé par la *Samasinte*, qui sert de limite entre les états de Tabasco et d'Yucatan, et se perd dans le lac Terminos.

Les rivières qui s'écoulent dans les deux bassins que nous venons de citer, appartiennent toutes au territoire du Mexique: celles qui se dirigent dans le *bassin de la mer des* Antilles arrosent le territoire de Guatémala, car la province d'Yucatan, dépendance du Mexique, est presque tout-à-fait dépourvue d'eau, si on excepte la rivière de *Honda*, qui coule dans la partie sud-est. La *Balise*, qui, avec la Honda, débouche dans la baie d'Yucatan, est commune au Mexique et au Guatélama. Bon nombre de rivières se perdent dans le golfe de Honduras, comme la *Gordo*, la *Dulce*, qui sert d'écoulement au lac Izaval; la *Motagua*, l'*Ulua* et la *Xagua*. Sur la côte des Mosquitos nous distinguons aussi le *Blew-Fields* (champs azurés), ou la *Nueva Segovia*, et un peu plus au sud la rivière

San-Juan, qui sert d'écoulement au lac Nicaragua.

Ce *lac Nicaragua*, situé dans le Guatémala, et long de 50 lieues avec une largeur moyenne de 15 à 18, à 40 lieues de l'Atlantique, et à 5 lieues de la mer Pacifique, va bientôt acquérir une nouvelle importance par la jonction projetée des deux Océans, comme nous le dirons plus tard. Dans le territoire mexicain on cite, après les cinq lacs de la vallée de Mexico, celui de *Chapala*, dans l'état de Xalisco, et long de 30 lieues sur une largeur moyenne de 10 lieues.

Après avoir indiqué les montagnes, les fleuves et les principaux lacs de la Nouvelle-Espagne, signalons-en le climat et puis les productions naturelles, pour ensuite examiner séparément les deux états qui se sont partagé ce vaste territoire.

En l'embrassant d'un regard, on voit qu'une bonne partie en est placée dans la zone tempérée, qui, dans le voisinage du tropique du Cancer, occupe les deux tiers de l'état mexicain ; l'autre tiers et le

Guatélama sont renfermés dans la zone torride. Cette situation indique un *climat* chaud, modifié toutefois d'après l'élévation du sol, élévation qui produit trois climats distincts : le climat chaud, le tempéré et le froid. Le *climat chaud* embrasse les parties basses voisines des côtes orientale et occidentale, et s'étend jusqu'à la hauteur de 150 toises ; il est généralement malsain, et dans les lieux où il règne, les étrangers nouvellement arrivés sont sujets à une fièvre jaune appelée *vomito prieto* ou vomissement noir : c'est la région que les indigènes appellent *tierras calientes*. La température moyenne y est de 25 à 26° du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9° plus grande que la chaleur moyenne de Naples. Le port d'Acapulco, dans le Mexique, et la vallée de Papagayo, dans le Guatémala, appartiennent aux endroits de la terre où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain. Sur les côtes orientales les vents du nord viennent par intervalles diminuer les grandes chaleurs et refroidir l'air. C'est ainsi

qu'à Vera-Cruz le thermomètre, entre octobre et mars, descend quelquefois à 16° centigrades. Le *climat tempéré* règne dans les parties du pays élevées de 150 à 770 toises au-dessus de l'Océan. Les excès de la chaleur et du froid y sont également ignorés et l'on y jouit d'un printemps perpétuel, ou qui du moins ne varie que de 4 à 5° : c'est la région que les indigènes appellent *tierras templadas*, dans laquelle la chaleur moyenne de toute l'année est de 18 à 20° centigrades; c'est le beau climat de Xalapa, de Tasco et de Chilpanzingo, trois villes célèbres par leur extrême salubrité et par l'abondance des arbres fruitiers cultivés dans leurs environs; seulement elles sont souvent enveloppées de brouillards qui se soutiennent au-dessus des plaines voisines. Enfin le *climat froid*, dont la température moyenne peut néanmoins se comparer à celle de la France méridionale, embrasse la zone élevée de plus de 770 toises au-dessus de l'Océan : c'est la région nommée *tierras frias* par les indigènes, et qui comprend le grand pla-

teau du Mexique, dont la température moyenne est de 17° centigrades. Les autres plateaux, dont la hauteur absolue dépasse 1250 toises, ont sous les tropiques un climat rude et désagréable, comme les plaines de Toluca et les hauteurs de Guchilaque, où pendant une grande partie du jour l'air ne s'échauffe pas au-delà de 6 à 8°. A Mexico, on a vu le thermomètre centigrade descendre au-dessous de glace, mais ce phénomène est très-rare. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples; dans la saison la plus froide la chaleur moyenne du jour est encore de 13 à 14°, et en été le thermomètre ne monte pas au-dessus de 24°. Le terme moyen de la température des tierras frias est de 11 à 13°; c'est celle de la France et de la Lombardie, avec cette différence pourtant que la végétation y est moins vigoureuse, et que les plantes d'Europe n'y croissent pas avec la même rapidité que sur leur sol natal.

Dans la région équinoxiale et même jusqu'au 28° lat. N., on ne connaît que

deux *saisons* : la saison des pluies qui commence aux mois de juin ou de juillet, et finit aux mois de septembre ou d'octobre; et celle des chaleurs ou des sécheresses, qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai. Du 24e au 30e parallèle elles sont plus rares et plus courtes, mais les neiges un peu plus abondantes. Cependant le manque d'eau courante se fait généralement sentir dans la Nouvelle-Espagne, d'où vient le défaut de végétation, principalement sur le plateau d'Anahuac, autrement appelé grand plateau mexicain. Cela n'empêche nullement que les côtes et les plaines arides de l'Amérique équatoriale ne doivent être regardées, en général, comme saines, malgré l'aspect d'un ciel brûlant. Il n'y a de proprement insalubres que les pays chauds et humides à la fois, ce qui arrive pour quelques parties basses du Mexique et du Guatémala.

En des pays aussi montueux et aussi étendus, la variété de la température, depuis l'extrême chaleur jusqu'à la neige perpétuelle, doit amener une variété ana-

logue de *productions* naturelles. Dans la région chaude croissent spontanément diverses sortes de palmiers et de bananiers; on y cultive la canne à sucre, le cacaotier, l'indigotier, le cotonnier, qui ne dépassent guère le niveau de 3 à 400 toises. Cependant la canne prospère dans les vallées abritées à un niveau de 1000 toises, et le bananier s'étend des bords de la mer jusqu'au niveau de 725 toises. Le meilleur indigo et le meilleur cacao naissent dans le Guatémalà. Le maïs, la patate et l'igname forment la principale nourriture des habitans. La région tempérée voit naître le froment et les autres céréales de l'Europe, à côté d'une quantité infinie d'arbres fruitiers indigènes et exotiques; la canne à sucre est aussi cultivée. Le sapin et le chêne s'élèvent dans la région froide (1), où l'on cultive particulièrement

(1) Peu de cimes du haut plateau mexicain conservent des neiges éternelles; sous le parallèle de Mexico la limite des neiges est, en été, à 2300 toises, et en hiver à 1900.

la pomme de terre, originaire de l'Amérique méridionale. Un seul régime de bananes contient souvent de 160 à 180 fruits et pèse 60 à 80 livres. Un terrain de 100 mètres carrés de surface produit aisément 4,000 livres pesant de fruit. Le maïs produit généralement 150 pour 1; le froment 25 à 30 pour 1 : cependant, malgré les abondans produits de ces plantes alimentaires, les sécheresses exposent le Mexique à des famines périodiques. Ces sécheresses n'ont lieu que dans les plaines les plus élevées, car la pente de la Cordillière est exposée à des vents humides et à des brumes fréquentes qui nourrissent la végétation. Le magney, variété de l'agave, produit la boisson nommée pulque, et dont les indigènes font une très-grande consommation. Le nopal, sur lequel aime à se nourrir l'insecte qui produit la cochenille, est particulièrement cultivé dans l'Oaxaca; comme aussi les plus belles forêts d'acajou et de bois de campêche couvrent l'Yucatan.

Voilà quelques-unes des productions

végétales : celles du règne minéral ne sont pas moins abondantes. On sait que les *mines* d'or et d'argent du Mexique donnent une valeur annuelle de plus de vingt-deux millions de piastres (1). Les filons d'argent les plus riches, à Guanaxuato, Zacatecas, Tasco et Réal del Monte, au Mexique, ne dépassent pas une hauteur moyenne de 1,700 à 2,000 mètres au-dessus de l'Océan ; ce qui en facilite encore l'exploitation, tandis qu'au Pérou les mines de Potosi, de Pasco et de Chota, se trouvant à d'immenses élévations, très-près des neiges perpétuelles, exigent des frais bien plus considérables. Des compagnies anglaises se sont formées pour exploiter les mines de la Nouvelle-Espagne. L'or mexicain est principalement extrait des terrains d'alluvion par le moyen du lavage ; on trouve aussi de l'or mêlé à de l'argent dans un grand nombre de veines. En moins de douze années la mine de Va-

(1) La piastre vaut 5 francs 43 centimes.

lenciana, près de Guanaxuato, a fourni 4,000,000 de livres d'argent.

Dans le *règne animal* des deux états de la Nouvelle-Espagne on distingue une sorte de porc-épic appelé coendou; l'apaxa ou cerf mexicain; plusieurs espèces d'écureuils; des loups, des couguars ou tigres, des jaguars ou lions, et autres bêtes féroces qui habitent les forêts; le bison, le bœuf musqué, l'élan et l'antilope, qui errent par troupeaux vers le nord; le techichi, sorte de chien muet qui servait d'aliment aux anciens Mexicains, et dont la race est presque détruite; les grands moutons sauvages de Californie, encore nombreux, ainsi que le cheval, le bœuf et le mulet, transportés d'Espagne au Mexique.

Un autre type commun au Mexique et au Guatémala gît dans leurs *habitans* que l'on peut ranger en quatre classes principales: 1° les *Indiens aborigènes*, qui forment plus de la moitié de la population totale, et dont la masse principale est répandue dans les provinces du centre et du

midi; 2° les *Espagnols originaires* ou nés en Europe, *créoles* ou nés en Amérique; 3° les *nègres* importés ou descendans des nègres, dont au surplus le nombre est très-borné; 4° les *castes mixtes*, composées de *métis* issus de blancs et d'Indiens, de *mulâtres* issus de blancs et de nègres, et de *zambos* issus de nègres et d'Indiens.

Les *Indiens* de la Nouvelle-Espagne, comme ceux du Canada, de la Floride, du Pérou et du Brésil, ont les cheveux plats et lisses, peu de barbe, le corps trapu, l'œil alongé, les pommettes saillantes et les lèvres larges. Ils sont plus basanés que les habitans des pays les plus chauds de l'Amérique du sud, comme aussi les Mexicains proprement dits sont plus basanés que les Indiens de la Colombie. Les peuplades éparses au nord du rio Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent le royaume de Guatémala. Les Mexicains, surtout ceux de la race aztèque et otomite, ont plus de barbe que d'autres indigènes de l'Amérique méridionale. Aussi, presque tous les Indiens, aux environs de

lenciana, près de Guana[illegible] moustaches [illegible]
4,000,000 de livres d'ar[illegible]laire les [illegible]

Dans le *règne anim*[illegible] n'avoir presque [illegible]
la Nouvelle-Espagne [illegible], on ne voit pas [illegible]
de porc-épic appel[illegible] : il est extrêmement [illegible]
cerf mexicain ; [illegible] louches, des boiteux [illegible]
reuils; des loup[illegible]. Tous atteignent généra[illegible]
des jaguars ou [illegible] très-avancé. Dans son [illegible]
roces qui hab[illegible] est grave, mélancolique
bœuf musqu[illegible] aime à mettre du myst[illegible]
errent par [illegible]tions, et d'ordinaire aucun[illegible]
chichi, s[illegible] se peint dans ses traits. Tou[illegible]
d'alimen[illegible]bre, il devient effrayant lor[illegible]
la race [illegible] en fureur. L'énergie de son c[illegible]
mout[illegible] qui ne connaît aucune douceur.
nom[illegible] habituellement en dureté. Il e[illegible]
et [illegible]tieux et tient à ses usages. Lors
M[illegible] parvient à un certain degré de cu[illegible]
[illegible] montre beaucoup d'intelligence.
[illegible] esprit juste, une logique naturelle. I[illegible]
[illegible] goût particulier pour la peinture.
[illegible] l'art de sculpter sur pierre et pour
[illegible]deurs. Les Indiens chasseurs, tels que
[illegible], les *Apaches*, les *Lipanis*, plus
[illegible] sous le nom d'*Indios Bravos*, an-

noncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs.

Les *Espagnols* originaires possèdent presque toutes les propriétés et les richesses du pays. Ceux qui sont nés en Europe se nomment *Chapetons* ou *Gachupinos ;* ceux qui sont nés en Amérique se nomment proprement *Criollos* ou *Créoles*. Le fils d'un blanc, né européen ou créole, et d'une indigène à teint cuivré, est proprement le *Mestizo* ou *Métis ;* sa couleur est presque d'un blanc parfait, sa peau d'une transparence particulière ; s'il s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Il est réputé d'un caractère plus doux que le *mulattos* ou *mulâtre*, fils d'un blanc et d'une négresse, lequel se distingue par l'énergie de sa couleur, par la la violence de ses passions et la volubilité de son langage. Les descendans de nègres et d'indiennes, appelés *Chinos* à Mexico et à Lima, et *Zambos* dans la Nouvelle-Espagne et sur la côte de Caracas, ont des

mœurs intermédiaires entre les Indiens et les nègres.

Un dernier trait de ressemblance entre les peuples du Mexique et de Guatémala, c'est la communauté des *langues* ainsi que de la *religion*. L'espagnol est l'idiome universel des deux états, outre la langue aztèque ou mexicaine, souche d'une vingtaine de dialectes. La religion dominante est le catholicisme, avec l'entière exclusion des autres cultes, ce qui montre le faible degré de lumières auquel sont arrivés les Mexicains et les Guatémaliens.

Après ces vues sommaires sur les deux états réunis du Mexique et du Guatémala, qui ont l'un et l'autre un *gouvernement* républicain, modelé sur celui de Washington, exposons maintenant ce qui est propre à chacun d'eux.

MEXIQUE,

OU

RÉPUBLIQUE MEXICAINE.

Le *Mexique*, mot tiré de *Mexitli*, qui en langue aztèque veut dire le *séjour du dieu de la guerre*, est compris entre 42°-16° lat. N. et 89°-126° 30' long. O. Il est borné au nord par les États-Unis, au sud par la république de Guatémala, à l'est par le golfe du Mexique, et à l'ouest par le grand Océan. Notre lettre précédente a indiqué les limites naturelles ou conventionnelles entre les États-Unis et le Mexique; celles de ce dernier et du Guatémala sont la barre de Tonala sur le grand Océan, la Zaldales, la Samasinte, la Balise, la Honda et la baie de Saint-Esprit, partie de celle d'Yucatan, sur la mer des Antilles.

Ainsi borné, le Mexique a 750 lieues de longueur de la frontière guatémalienne à celle du territoire de Columbia, sur près

de 500 lieues de largeur dans la partie septentrionale, largeur qui diminue à mesure qu'on se rapproche du sud, où elle n'est plus que d'environ 50 lieues, du golfe de Tehuantépec à celui du Mexique. Sa *superficie* est evaluée à 195,000 lieues carrées (1), avec une *population* de 7,500,000 habitans, dont 1,000,000 d'Espagnols, 5,000,000 d'Indiens ou indigènes, et 1,500,000 individus de races mixtes.

Organisé en *république fédérale*, le Mexique se compose de 19 états confédérés et de 5 territoires, sujets immédiats de la confédération. Nous les ferons connaître, il faut avant cela jeter un regard sur le *gouvernement* et ses ressorts politiques ou industriels.

Comme aux États-Unis, le peuple du Mexique est souverain, et la représentation nationale réside dans les *trois pouvoirs* législatif, exécutif et judiciaire. La *puis-*

---

(1) M. Balbi la porte à 1,242,000 milles carrés de 60 au degré.

sance législative est attribuée à un *congrès* composé d'un *sénat* et d'une *chambre de représentans*. La république mexicaine étant fédérative, il existe dans chaque état confédéré trois pouvoirs analogues à ceux du gouvernement général, et les constitutions des différens états de l'Union mexicaine ne peuvent, en aucune manière, être contraires à la constitution générale. Le congrès ne doit rendre que des lois sages et équitables qui garantissent aux citoyens le libre exercice de leurs droits, et chaque état doit maintenir l'union fédérale. Les attributions du sénat et de la chambre des représentans sont ici à peu près les mêmes qu'aux États-Unis, et l'élection a lieu à peu près de la même manière. La chambre des représentans se renouvelle intégralement tous les deux ans : pour être député il faut être âgé de vingt-cinq ans, avoir résidé 2 ans dans l'état qui élit, ou y être né si on réside ailleurs, à moins qu'on ne justifie de 8 années de résidence sur le territoire de la république, de la propriété de 8,000 piastres en biens fonds

ou de l'exercice d'une industrie rapportant 1,000 piastres par année. On excepte néanmoins de cette disposition les individus nés dans une autre partie de l'Amérique espagnole émancipée, pourvu qu'ils aient déjà 3 ans de résidence. Chaque fraction au-dessus de 20,000 âmes nomme un député. Il y a deux sénateurs par état, élus par les législateurs et renouvelés tous les deux ans par moitié. On n'exige que 30 ans d'âge en sus des conditions d'éligibilité imposées aux députés. Les fonctionnaires publics ne peuvent être sénateurs. Ceux-ci, comme les députés, sont inviolables. Les attributions diverses du congrès mexicain sont à peu près les mêmes que celles du congrès des États-Unis, dont la constitution a servi de calque, pour ainsi dire, à celle du Mexique.

Le *pouvoir exécutif* réside dans le *président de la république*, lequel doit être âgé de trente-cinq ans, né mexicain ou citoyen au moment de l'adoption de la constitution, et avoir résidé au moins 14 ans dans le pays. Au lieu d'électeurs ce

sont les législateurs des états qui nomment les candidats à la présidence et à la vice-présidence. Le président est de droit chef suprême des forces militaires, mais il n'en prend le commandement qu'avec l'assentiment du congrès. Il existe un conseil de gouvernement qui l'aide dans ses fonctions.

Le *pouvoir judiciaire* du Mexique est organisé de la même manière qu'aux États-Unis, et se compose, outre la cour suprême, de tribunaux d'arrondissement et de districts.

Au Mexique, tout homme libre, quelles que soient sa couleur et son origine, est citoyen. Le jury est en activité, et la presse ne souffre aucune entrave.

Quant à l'*état ecclésiastique*, la confédération mexicaine, qui a maintenu la religion catholique romaine à l'exclusion de tous les autres cultes, lesquels ne sont pas même tolérés, compte 9 évêchés et 1 archevêché, celui de Mexico. Le clergé compte 3,473 individus, avec 5 ordres religieux et 6 colléges de propagande, avec

151 couvens, possédant ensemble un revenu de 337,373 piastres. Du reste, le gouvernement mexicain s'est affranchi de la tutelle papale, en nommant lui-même aux évêchés vacans, et en supprimant plusieurs bulles.

Les *revenus* de l'état sont d'environ 75,000,000 de fr., ou de 13 à 14,000,000 de piastres; la *dette publique* de 508,500,000 francs; les *forces militaires* de 22,750 hommes de troupes, et les *forces navales* de 16 bâtimens, dont un vaisseau de 68 canons, une frégate de 40, une corvette de 30, six brigantins, quatre corvettes, et des bâtimens de dépôt.

Le président actuel de la république mexicaine est le général Victoria, guerrier patriote, d'une valeur consommée, et dont la vie politique, avant son avénement à la première dignité de l'état, tient presque du roman, comme le prouve ce passage du livre de M. Ward sur la situation du Mexique (1) :

---

(1) *Rev. brit.*, juin 1828.

Presque tous ses soldats ayant péri, et se voyant délaissé et sans aucun secours, car il venait de refuser le rang et les honneurs que le vice-roi du Mexique lui offrait, il s'enfonça dans les forêts de la province de Vera-Cruz, n'emportant pour tout bien que son épée, et disparut aux regards de ses compatriotes. « Pendant les premières semaines, les Indiens qui connaissaient et respectaient son nom, lui fournirent des provisions; mais le vice-roi Apodeca, craignant de le voir un jour sortir de sa retraite avec de nouveaux moyens, et à la tête de nouvelles troupes, mit à sa poursuite 1,000 hommes divisés en petits détachemens. Tout village qui lui avait fourni des vivres ou un asile était brûlé sans miséricorde. Frappés de terreur par cette rigueur inouïe, les Indiens fuyaient devant lui, ou étaient les premiers à dénoncer l'approche d'un homme dont la présence pouvait leur être si fatale. Pendant plus de six mois il fut chassé comme une bête féroce, et ses ennemis le serrèrent souvent de si près, qu'il put en-

tendre les imprécations dont il était l'objet, et dans lesquelles il é ait associé à Apodeca, qui avait donné l'ordre d'une poursuite aussi fatigante qu'inutile. Un jour il échappa en franchissant une rivière à la nage, à la vue d'un détachement qui ne put la traverser, et maintes fois, presque en présence des troupes royales, il parvint à se soustraire à leurs regards en se plongeant au milieu des buissons épineux dont ces montagnes sont couvertes. Enfin, pour satisfaire le vice-roi, on prétendit avoir trouvé un cadavre qu'on dit être celui de Victoria. Tous les journaux racontèrent cet événement, et les troupes furent rappelées. Mais les souffrances de Victoria ne se terminèrent pas avec la poursuite dont il était l'objet. Exténué de fatigue, presque nu, déchiré par les épines, il eut à lutter long-temps encore contre tous les maux qui accablent l'homme livré à lui-même. Pendant l'été il se nourrissait de fruits sauvages, fort communs dans ces climats; mais l'hiver il était continuellement dévoré par la faim la plus cruelle;

et je l'ai entendu répéter souvent que, dans ces momens, un repas délicieux pour lui était de ronger les os des squelettes de chevaux qu'il trouvait par hasard. Il s'habitua par degrés à une telle abstinence, qu'il passait quelquefois quatre et même cinq jours sans prendre autre chose que de l'eau, et n'en éprouvait pas un malaise considérable; mais il souffrait au contraire des douleurs cruelles lorsque les alimens lui manquaient plus long-temps. Il passa quatorze mois sans goûter un morceau de pain, sans rencontrer un être vivant, et sans espérer de voir se terminer une aussi cruelle situation.

« La manière dont Victoria, privé de toute communication avec les hommes, apprit la révolution de 1821, est presque aussi extraordinaire que son existence sauvage au milieu des bois. Lorsqu'en 1818 il fut abandonné par ses derniers compagnons, deux Indiens lui demandèrent où ils pourraient le trouver, dans le cas où ils auraient quelque changement heureux à lui annoncer. Il leur désigna une mon-

tagne dont la crête se voyait à l'horizon, et leur dit : « voilà l'endroit où vous trouverez mes os. » L'escarpement de ces rochers, la difficulté de leur accès, et les forêts presque impénétrables qui les entourent, furent les seules raisons qui l'engagèrent à indiquer ce lieu. Cependant les Indiens n'eurent garde de l'oublier, et aux premières nouvelles de la déclaration d'Iturbide, ils quittèrent leur village pour aller à la recherche de Victoria. Arrivés au pied de la montagne ils se séparèrent, et pendant six semaines parcoururent vainement les bois qui l'entourent et qui la couvrent. Leur provision de maïs était épuisée, ils allaient abandonner leurs recherches, lorsqu'un d'eux découvrit en traversant un ravin les traces d'un pied qu'il reconnut pour être celui d'un Européen ou d'un créole. On sait que l'habitude de porter des chaussures communique au pied une forme particulière que les indigènes reconnaissent très-facilement. L'Indien attendit deux jours en cet endroit, et partit pour aller chercher de nouvelles

provisions à son village, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les deux derniers gâteaux de maïs qui lui restaient. Il pensait que Victoria, s'il les apercevait, y trouverait la preuve que des amis étaient sur ses traces. Cet espoir ne fut point déçu. Victoria, deux jours après, traversa le ravin, et vit les gâteaux. Il n'avait pas mangé depuis quatre jours, et depuis deux ans n'avait pas vu de pain. Il dévora cet aliment avant de réfléchir sur la circonstance extraordinaire qui pouvait le lui faire trouver dans un lieu sauvage, et de chercher à savoir s'il avait été placé là par un ami ou par un ennemi. Mais, persuadé du reste qu'on ne manquerait pas de revenir, il résolut de se cacher aux environs, d'examiner ce qui pourrait se passer, et d'agir selon les circonstances. L'Indien revint en effet peu de jours après : Victoria le reconnut aussitôt, et se hâta de sortir de sa retraite pour le remercier de tant de zèle et de tant de constance. Mais l'aspect d'un fantôme tout nu et tout noir, qui, couvert d'une barbe épaisse, s'élançait, l'épée

à la main, du milieu des buissons, épouvanta le fidèle Indien, qui prit d'abord la fuite, et ne reconnut son ancien général qu'après l'avoir entendu à plusieurs reprises prononcer son nom. Ému de douleur par l'état affreux dans lequel il le retrouvait, il le conduisit dans son village, où Victoria fut reçu avec le plus grand enthousiasme. Le bruit de son apparition se propagea dans la province avec la rapidité de l'éclair; et d'abord on refusa d'y ajouter foi, tant on était persuadé de sa mort. Mais on eut enfin la certitude que l'intrépide Victoria existait encore, et, de toutes parts, les anciens insurgés vinrent se joindre à lui. » En très-peu de temps il détermina toute la province, et bientôt, malgré les projets ambitieux d'Iturbide, il donna le signal d'une révolte générale qui assura l'indépendance de sa patrie.

Ce serait en vain, dit le même voyageur, de l'ouvrage duquel nous venons d'extraire cet épisode, ce serait en vain qu'on chercherait au Mexique le moindre vestige de ce que nous appelons en Europe bonne

société. On ne voit pas les créoles mexicains prendre un livre pour orner leur esprit. Ils parlent peu, reçoivent et rendent des visites qui durent plusieurs heures, sans prononcer dix paroles, et toujours ils se servent du cigarre comme délassement ou moyen de contenance. Le juge fume en prononçant un arrêt, le prêtre dans l'intervalle des cérémonies de l'office, et le visiteur qui vient vous voir pendant que vous êtes à table, sans oublier de cracher et d'imprimer chez vous des marques de sa présence : cracher et fumer semblent former au Mexique le complément d'une bonne éducation..

Les combats de coqs, les cartes, le billard, et surtout les jeux de hasard composent l'amusement unique de la population. Le jeu égalise tous les rangs et fait disparaître toutes les distinctions sociales. D'un autre côté, les Mexicains en voyage ont horreur du savon et de l'eau ; se laver ou se baigner est à leurs yeux une action alors tellement funeste qu'elle peut amener la mort. Les gens des classes ouvrières

couchent tout habillés; quand ils s'éveillent ils n'ont qu'à jeter le manteau sur leurs épaules, et les voilà prêts pour la journée. Mais comme la liberté épure les mœurs, ne doutons pas que le Mexicain, jusqu'ici esclave des pratiques ridicules d'une dévotion puérile, ne parvienne avec le temps à prendre un rang distingué dans l'échelle politique des peuples. C'est à deux prêtres mexicains, Hidalgo et Morelos, que ce peuple doit les premières lueurs de son indépendance; et il faut espérer que le clergé achèvera leur ouvrage en éclairant les masses et en leur donnant une plus haute idée de leur dignité humaine, surtout en faisant cesser l'ivrognerie et les rixes sanglantes, pour inoculer les habitudes paisibles des nations policées.

Faisons actuellement connaître la *circonscription* territoriale du Mexique et ses *villes* principales, sauf à ajouter ensuite quelques observations sur le commerce et l'industrie de ce pays.

Les 19 républiques ou états de l'Union

mexicaine sont : le Sonora y Cinaloa, le Xalisco, le Mechoacan, le Guanaxuato, le Mexico, le Puebla, l'Oaxaca, le Chiutuca, le Durango, le Cohahuila y Tejas, le Nouveau-Santander, le Nouveau-Léon, le San-Luis de Potosi, le Zacatecas, le Queretaro, la Vera-Cruz, le Tabasco, le Chiapa et le Yucatan. Les 5 territoires sont la haute et la basse Californie, le Colima, le Nouveau-Mexique et le Tlascala. Signalons les principaux traits chorographiques de ces pays, en commençant par le nord et finissant par le sud.

La *Nouvelle* ou *haute Californie* (1) borde la côte du grand Océan depuis la limite du territoire de Columbia au nord, jusqu'à celle de la vieille Californie au midi. Au sud-est, le rio Colorado la sépare de l'état de Sonora, et à l'est elle confine

(1) Le mot *Californie* paraît venir du latin *calens fornax*, fournaise ardente, parce qu'en effet la contrée qui fut ainsi nommée la première a un climat très-chaud.

aux contrés habitées par des Indiens montagnards; elle a 197 lieues de long sur 9 à 10 de large; son chef-lieu, *Monterey*, sur la baie du même nom, à 560 l. N. O. de Mexico, ne réunit qu'une faible population. Le pays est singulièrement fertile.

C'est le contraire dans celui de la *vieille Californie*, dont le sol aride et pierreux forme une presqu'île large de 12 lieues, longue de 300, baignée à l'ouest par le grand Océan, et à l'est par la mer de Cortez ou mer Vermeille, sur le bord de laquelle s'élève *Loreto*, chef-lieu, à 325 l. S. E. de Monterey, et 350 l. N. O. de Mexico. La Californie fut, au 17e siècle, le siége principal des établissemens des Jésuites dans la Nouvelle Espagne.

L'état de *Sonora y Cinaloa*, pays montueux, borné au nord par la Nouvelle-Californie, au nord-est par le pays des Apaches, à l'est par le Chihuahua et le Durango, et au sud par le Xalisco, a pour chef-lieu *Arispe*, à 72 l. E. de la côte, et à 370 l. N. O. de Mexico, avec 7,600 habitans.

L'état de *Xalisco*, entre le précédent et le Durango, et formé de l'intendance de Guadalaxara, se trouve arrosé par la rivière de Santiago qui traverse le lac Chapala, et sur laquelle est le chef-lieu, *Guadalaxara*, ville de plus de 20,000 âmes, à 100 l. N.-O. de Mexico. A l'embouchure du rio Santiago est le port de *San-Blas*, ville perchée comme un nid d'aigle sur le sommet d'un rocher d'une pente rapide, et dominant une plaine marécageuse.

Au sud de cet état est le district de *Colima*, formé par une vallée agréable et fertile, et dont le chef-lieu, du même nom, est à 2 l. S. du volcan de Colima.

L'état de *Mechoacan*, au sud-est de Colima, et sur la pente occidentale de la Cordillière d'Anahuac, est entrecoupé de collines et de vallées charmantes dans l'une desquelles son chef-lieu, *Valladolid*, compte 18,000 habitans, à 40 l. O.-N.-O. de Mexico.

L'état de *Guanaxuato*, entre ceux de Zacatecas, de Potosi, de Queretaro, de Mechoacan et de Xalisco, a son chef-lieu, du

même nom, peuplé de 70,000 habitans, à 60 l. N.-O. de Mexico. Cet état qui, après celui de Queretaro, est le plus petit de la fédération, ressemble à un véritable paradis, mais les habitans en sont très-indolens. Ses mines sont peut-être les plus riches du monde : elles contiennent en abondance divers métaux comme l'or, l'argent, le plomb, le fer, l'étain, l'antimoine, le soufre, le cobalt, l'ocre, et beaucoup de sels fossiles; mais on ne tire qu'un parti imparfait de tant de richesses. Le sol est également très-fertile, et le climat ressemble à celui de la Suisse. Le nopal croît spontanément.

L'état de *Mexico*, au sud-est du Mechoacan, a reçu son nom de la capitale du Mexique, située sur le grand plateau, presque à égale distance du grand Océan et du golfe du Mexique, que sépare un intervalle de 130 lieues. La ville de Mexico, antique séjour de Montézuma, si célèbre par son étendue, par sa richesse et par la magnificence de ses nombreux édifices, compte encore 160,000 habitans. Elle est d'un bel aspect au milieu des lacs de sa grande val-

lée qui ressemblent à autant de mers, et d'une enceinte de montagnes couronnées par des sommets volcaniques, parmi lesquels on remarque le fameux Popocatepetl, au front couvert d'une neige éternelle. Mexico est bâtie avec beaucoup de régularité; toutes ses rues sont tirées au cordeau, se coupent à angles droits, et ont pour la plupart d'un mille à un mille et demi de longueur. Rien n'y borne la vue ni ne la fixe désagréablement : l'uniformité des façades, celle des toits en terrasses, présentent au contraire une perspective charmante. Les environs de Mexico cependant, comme ceux des villes d'Espagne, sont encombrés de masures, de platras et d'immondices; et souvent l'on rencontre la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante. Les maisons, en pierres de taille et d'une construction supérieure à celles d'Angleterre, ont deux ou trois étages, dont les fenêtres donnent toutes sur des balcons couverts de vases, de fleurs et d'arbustes. Au milieu des principales rues,

très-solidement pavées en pierres rondes et polies, on a pratiqué des conduits souterrains, et de chaque côté de grands et beaux trottoirs; elles sont éclairées par de nombreux réverbères que l'huile alimente. Le théâtre est aussi un superbe monument d'architecture. Parmi les promenades publiques on distingue l'Alméda, dont les avenues sont encombrées d'énormes voitures où se trouvent des dames en costume du soir, et qui, en attendant l'approche et les salutations des élégans de leur connaissance, savourent délicieusement le cigare, dont la fumée en flocons blanchâtres s'élance par l'une et l'autre portière. On ne voit point les dames aller à pied, elles croiraient déroger. Les chinampas ou jardins flottans de Mexico sont également renommés.

La vallée de Mexico ou de Tenochtitlan est au centre de la Cordillière d'Anahuac ou du Mexique, sur le dos des montagnes qui se prolongent du S.-S.-E. au N.-N.-O. Cette vallée est d'une forme ovale, avec une étendue de 244 172 lieues carrées,

dont les lacs n'occupent que 22 lieues carrées. Sa circonférence, comptée sur la crête des sommets qui l'entourent, est de 67 lieues. Un des chemins qui mènent de cette vallée à celle de Cholula et de la Puebla passe entre les deux volcans, et c'est par là que Fernand Cortez vint à Mexico. Six grandes routes traversent la Cordillière qui borne la vallée; elles conduisent, la première à Acapulco, la seconde à Toluca, la troisième à Queretaro, Guanaxuato et Durango, la quatrième à Pachuca, et les deux dernières à la Puebla. Le port d'*Acapulco*, sur l'Océan pacifique, est très-vaste, mais la ville en elle-même est insignifiante.

L'état de la *Puebla de los Angelos*, avec le territoire de *Tlascala*, est borné à l'ouest et au nord-ouest par ceux de Mexico et de Queretaro, et au sud par l'Océan pacifique. La *Puebla*, troisième ville du Mexique, à 26 l. S.-E. de Mexico, réunit 90,000 âmes; elle possède la magnifique église de Notre-Dame de Guadalupe, la patronne de Mexique; à 2 lieues de cette ville

on voit la pyramide de Cholula ou Chollula, dont la base surpasse en étendue la grande pyramide d'Égypte. *Tlascala*, à 10 l. N. de la Puebla, n'a que 3 à 4,000 habitans, au lieu de 300,000 qu'elle possédait, dit-on, à l'arrivée des Espagnols.

L'état d'*Oaxaca*, entre celui de la Puebla à l'ouest et au nord, celui de Vera-Cruz au nord-est, le Guatémala à l'est, et l'Océan pacifique au sud, jouit d'un ciel pur et d'une température douce; c'est une large vallée sur laquelle s'étendait une partie du royaume Tzapotèque en 1522, lorsque Fernand Cortez s'y présenta; elle produit beaucoup de cochenille et fait un riche commerce en perles. La ville d'*Oaxaca*, sur le rio Verde, à 80 l. S.-E. de Mexico, et à 26 l. N. de l'Océan, compte 25,000 habitans. Le seul lieu remarquable ensuite est *Tchuantépec*, port de mer sur la baie du même nom, à 52 l. E.-S.-E.

Voilà les pays du versant occidental de la Cordillière mexicaine; voici à leur tour ceux du versant oriental.

La province du *Nouveau-Mexique* ou

territoire de *Santa-Fé*, vallée de 200 lieues de long sur 30 à 40 de large, confine à l'ouest et à l'est avec le pays des Indiens encore indépendans; elle est bornée au nord par le territoire de Missouri et au sud par l'état de Cihuahua; elle produit toutes sortes de blés; son climat est froid, bien qu'elle soit placée sous la même latitude que la Perse et la Syrie; mais l'air y est sain et exempt de brouillards. Son chef-lieu, *Santa-Fé*, sur le bord oriental du rio del Norte, à 320 l. N.-N.-O. de Mexico, n'a que 3,600 individus.

L'état de *Chihuahua*, entre le Nouveau-Mexique et le pays des Apaches au nord, la province de Sonora, celle de Durango au sud, un pays désert à l'est, a son chef-lieu, *Chihuahua*, sur un affluent du Conchos, à 315 l. N.-N.-O. de Mexico, avec environ 12,000 âmes.

L'état de *Durango*, entre le précédent et le Cinaloa, faisait partie de la contrée des Apaches; son chef-lieu, *Buranyo*, peuplé de 12,000 âmes, est à 160 l. N.-N.-O. de

Mexico, près de la source de la rivière de Culiacan.

L'état de *Cohahuila y Tejas* (Texas), au sud de l'Arkansas et à l'ouest de la Sabine, se compose de deux provinces : celle de *Tejas* ou *Texas* à l'est, et celle de *Cohahuila* à l'ouest dans les terres. *San-Antonio de Bejar*, faible bourgade, est le chef-lieu du Texas, où quelques débris de notre vieille gloire militaire fondèrent en 1816 le *Champ d'Asile*, dont Béranger a fait le sujet d'une de ses patriotiques chansons où il fait dire aux nobles exilés :

Dans l'Inde, Albion a tremblé
Quand de nos soldats intrépides
Les chants d'allégresse ont troublé
Les vieux échos des Pyramides.
Les siècles pour tant de hauts faits
N'auront point assez de mémoire.
Sauvages, nous sommes Français,
Prenez pitié de notre gloire.

Le Texas jouit d'un climat délicieux; les bords des nombreuses rivières qui l'ar-

rosent sont couverts de beaux arbres; on y trouve le sassafras, la cochenille, l'indigo, le ceanothus et la viperna qui ressemble au quinquina; les pâturages sont nombreux et excellens. Les tribus indiennes de ce pays sont plus sauvages qu'ailleurs. Une petite république, sous le nom de *Fredonia*, s'est formée au Texas le 1er janvier 1827, et s'est unie à des tribus belliqueuses pour devenir entièrement indépendante et former un état séparé de la fédération mexicaine.

L'état de *Nouveau-Santander* ou de *Tamaulipas*, sur le golfe du Mexique, entre le Texas et le Nouveau-Léon, a son chef-lieu, *Nuevo-Santander*, sur la rivière du même nom, à 18 lieues de son embouchure, et à 115 lieues N. de Mexico, avec un petit nombre d'habitans.

L'état de *Nouveau-Léon* a pour chef-lieu *Monterey*, sur le rio del Tigre, à 60 lieues de la mer, et à 170 l. N. de Mexico.

L'état de *San-Luis de Potosi*, entre ceux de Santander et de Nouveau-Léon, a son chef-lieu du même nom, à 50 lieues de la

côte et à 75 l. N.-N.-O. de Mexico, avec 12,000 habitans. C'est à ses mines d'argent qu'il doit son importance.

L'état de *Zacatecas*, entre le précédent et le Xalisco, est un pays fort élevé que traverse la ligne de partage des eaux qui s'écoulent, celles de l'est vers le golfe du Mexique, celles de l'ouest vers le grand Océan. La ville de Zacatecas, dans une vallée riante et fertile, à 110 l. N.-O. de Mexico, renferme 33,000 âmes.

L'état de *Queretaro*, à l'ouest de Vera-Cruz, est un pays très-montagneux, dont le chef-lieu du même nom renferme 35,000 âmes, à 140 l. N.-O. de Mexico.

L'état de *Vera-Cruz*, sous le sol brûlant des tropiques, occupe une lisière de côtes sur le golfe du Mexique, depuis le rio Tampico, qui le sépare de l'état de Potosi, jusqu'au lac Ste-Anne qui lui est commun avec le Tabasco. L'Orizaba et le golfe de Perote sont au nombre des cimes colossales des montagnes de cet état, enrichi d'ailleurs, par la nature, des productions les plus précieuses. La ville de *Vera-*

Cruz, à 65 l. E. de Mexico, est dans un lieu malsain, mais favorable au commerce; elle renferme plus de 100,000 habitans et se trouve protégée par le château d'*Alloa*, élevé sur une île voisine du port le plus important du Mexique sur le golfe de ce nom, comme Acapulco est le plus beau sur la mer Pacifique. *Xalapa*, dans une exposition meilleure et plus élevée, à 15 l. N.-O., renferme 13,000 habitans; les négocians les plus riches de Vera-Cruz y ont des maisons de campagne où ils se retirent lors des grandes chaleurs et de la fièvre jaune.

L'état de *Tabasco*, au sud-est de celui de Vera-Cruz, et à l'ouest de l'Yucatan, a pour chef-lieu *Villa Hermosa* ou *Tabasco*, à l'embouchure de la Tabasco, et à 160 l. E. de Mexico, avec 5,000 habitans, qui cultivent principalement le cacao.

L'état de *Chiapa* est au midi du précédent, et à l'ouest et au nord de la province guatémalienne de Chiapa; son chef-lieu *Ciudad-Real*, renferme 4,000 âmes.

Enfin l'état d'*Yucatan* ou de *Merida*,

grande péninsule qui se projette entre le golfe du Mexique à l'ouest et au nord-ouest, et la mer des Antilles au nord-est et à l'est, a pour chef-lieu *Merida* dans une plaine, avec 10,000 habitans, et à 30 l. N.-E. de *Campêche*, autre ville, sur la côte du Mexique, à 240 l. N.-E. de Mexico, avec 60,00 habitans.

Je voudrais bien encore parler des fameuses *pyramides de Cholula et d'Otumba*, sur lesquelles l'insouciance des habitans ne peut donner aucun renseignement; mais le savant M. de Humboldt s'est chargé de ce soin; M. Bullock les a également décrites, et je préfère vous arrêter un instant sur le chapitre de l'industrie mexicaine.

D'après des états officiels, le montant des exportations du Mexique pendant les années 1825 et 1826, a été en or et argent en lingots, de Vera-Cruz 5,260,100 piastres, de Tampico 1,623,337; en cochenille de Vera-Cruz, 760,000, et en lettres de change tirées de 2,516,503 : total 11,000,000. La quantité annuellement extraite des

mines d'argent mexicaines est dix fois celle des mines européennes; mais l'or n'est pas plus abondant au Mexique qu'en Europe. On évalue à 7 ou 8,000,000 de piastres la valeur des produits de l'industrie manufacturière. La valeur des étoffes de coton fabriquées à Puebla monte annuellement à 1,500,000 piastres. Il n'existe presque point de manufactures de soieries au Mexique; la manufacture la plus importante est celle de tabac, qui donne un revenu net de plus de 5,000,000 de piastres. On fabrique dans toutes les villes du Mexique des chapeaux de la meilleure qualité, des souliers et tous objets de sellerie et carrosserie; il y a quelques manufactures de poterie; mais l'un des commerces les plus florissans est celui de l'orfévrerie. Plusieurs provinces exportent de la cochenille, notamment l'Oaxaca, qui produit également de meilleur pastel que celui de Guatémala, république dont la description exige aussi son tour.

GUATEMALA,

OU

RÉPUBLIQUE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Le *Guatémala*, dont le nom vient de *Guauhitemallan*, qui désignait dans l'origine un simple canton sur la côte de l'Océan, est situé par 8°-17° 30' lat. N. et 85°-96° 33' long. O. Il occupe une portion du long isthme qui lie l'Amérique du nord à celle du sud; il est borné à l'est par l'Atlantique, à l'ouest par l'Océan pacifique, au nord par le Mexique et au sud par la Colombie. Sa *superficie* est de 43,089 lieues carrées, et sa population de 1,650,000 habitans. La distance par terre, de Chilillo, sur la frontière d'Oaxaca (Mexique), à Chirique, sur celle de Veraguas (Colombie), est de 700 lieues; la distance entre les deux mers n'excède jamais 180 lieues, et n'est jamais moindre de 60 lieues. D'un côté les côtes se prolongent au loin dans la mer des

Antilles; de l'autre, sur le grand Océan, elles semblent rentrer dans les terres.

Le pays de Guatémala, traversé par la cordillière des Andes, est richement arrosé, quoique au vrai ses rivières, comme on l'a vu plus haut dans les considérations générales, ne méritent guère le plus souvent que les noms d'anses et de baies. Toutes les *productions* des climats chauds et des climats froids réussissent sur le territoire de Guatémala, les premières dans les plaines, les secondes dans les montagnes; et la succession des fruits et des récoltes n'est pas interrompue par les saisons, car, tandis qu'un lieu est en fleurs, un autre est mûr : *E mentre spunta l'un', l'altro matura* (1). Les deux produits les plus estimés sont l'indigo et la cochenille; ce dernier article rend à lui seul par année 2,000,000 de piastres. Viennent ensuite le cacao, le coton et le tabac. Il se fait de tous ces articles un commerce d'au-

(1) *Gerusalemme liberata.*

tant plus facile, que le territoire guatémalien, placé au centre des deux Amériques, est amené à devenir le point de réunion du Nouveau-Monde, comme il sera plus tard le grand marché du commerce universel, lorsqu'un canal sera creusé, dans ce pays, entre les deux Océans.

Les *Guatémaliens* sont un peuple doux et inoffensif qui était resté sous le joug, et comme entièrement oublié de l'Europe, quand eut lieu le soulèvement des Mexicains, qui, en 1821, incorporèrent ce pays au Mexique. Cette réunion forcée ne dura que trois ans, et en effet, en 1824, le Guatélama se déclara indépendant, sous le titre de *Fédération de l'Amérique centrale*, et publia une constitution fédérative dont voici les principales dispositions.

Le peuple est souverain, le gouvernement représentatif et populaire. La fédération ne rend pas la puissance législative commune à la chambre des représentans et au sénat; la chambre des représentans compose seule le congrès; le sénat, placé

en dehors du pouvoir législatif et exécutif, tient au premier par une sorte de *veto* limité, et au second par un droit d'inspection et une faculté consultative assez étendue. Le pouvoir exécutif perd ainsi d'un côté ce que la représentation nationale gagne de l'autre. La fédération se compose d'états libres et indépendans dans leur gouvernement et leur administration intérieure. Chaque état doit posséder au moins 100,000 habitans. La religion est la catholique, apostolique et romaine; l'exercice de tout autre culte est défendu. Des juntes électorales nomment les représentans, à raison d'un par 30,000 âmes. Le congrès se renouvelle par moitié chaque année. Il y a deux sénateurs par état, et le renouvellement a lieu annuellement par tiers. Le sénat veille principalement au maintien de la constitution et des lois rendues par le congrès formé de la seule chambre des représentans. Le pouvoir exécutif est exercé par le président de la république nommé par le peuple de tous les états de la fédération pour quatre ans. Il y a une

cour suprême de justice, comme au Mexique et aux États-Unis. La pensée, la parole et la presse sont libres, comme les citoyens, et nulle autorité n'y peut porter atteinte. Un des premiers actes du congrès guatémalien a été l'abolition de l'esclavage.

Le territoire de la république est divisé en sept états, qui sont Costa-Rica, Nicaragua, Salvador, Honduras, Guatémala, Chiapa, et la Vera-Paz. En voici les principales *villes* d'après leur ordre d'importance.

Guatémala, capitale de la république, près du grand Océan, à 220 l. S.-E. de Mexico, est située dans une vaste plaine arrosée et fertilisée par plusieurs petites rivières et des lacs considérables, sous un ciel riant et dans un climat si doux qu'on y porte indifféremment, toute l'année, des étoffes de coton et de soie. Les rues sont droites, assez longues, et en général pavées. Les maisons, quoique peu élevées à cause des tremblemens de terre, sont cependant commodes, d'un aspect agréable et entou-

rées de jardins et de vergers. Les églises sont d'une architecture fort belle et fort élégante. On remarque aussi un superbe amphithéâtre en pierre destiné aux combats de taureaux. L'université a des chaires de droit, de théologie, de médecine, de mathématiques et d'histoire naturelle, une bibliothèque et un cabinet d'anatomie. Guatémala possède en outre une académie des beaux-arts et un hôtel des monnaies. Sa population est de 40 à 50,000 âmes. Cette ville est la quatrième du même nom. La première, qui fut la résidence des rois des Rachiguèles, a entièrement disparu; la seconde, qui fut fondée en 1524, entre deux volcans, disparut aussi, en 1541, sous leurs éruptions; la troisième, assise dans une vallée riante, fut de même renversée en 1773, ce qui détermina les habitans a en élever une quatrième loin des volcans.

Dans l'état de la Vera-Paz est *Coban*, sur la Polochic, avec 12,000 âmes; *Comayagua*, chef-lieu de l'état de Honduras, a aussi 12,000 âmes; *Léon*, chef-lieu de

l'état de Nicaragua, qui a d'excellens ports sur les deux Océans, est à l'extrémité nord-est du lac, et réunit 9,000 habitans; *Cartago*, chef-lieu de l'état de Costa-Rica, en compte 8,400; la petite ville de *Chiapa*, chef-lieu de l'état de ce nom, est située vers la frontière sud-est du Mexique; *San-Salvador* est à l'est, à 6 lieues de la mer Pacifique; la ville d'*Arralitan*, située dans une vallée fertile, sur un lac qui porte son nom, est assez grande, mais ne contient que 4,000 âmes. Il y a des salines près de l'extrémité supérieure du lac, dont les eaux forment un beau fleuve qui se jette dans l'océan Pacifique; Arralitan est le rendez-vous d'une foule considérable qui y vient pour boire les eaux du lac, regardées comme un excellent spécifique contre un grand nombre de maladies; on y vient aussi pour prendre des bains dans un établissement tenu avec beaucoup de luxe.

Ce qu'on nomme le pays de *Mosquitos*, à cause des nuées de mosquites ou mouches à dard qui rendent le séjour de la côte

presque insupportable, s'étend à l'est des monts guatémaliens, sur la mer des Antilles. Les Mosquitos sont encore dans un état sauvage. Il n'en est pas de même des *Valientes*, tribus voisines et les plus civilisées du Guatémala, république dont il nous reste à indiquer les *forces* et les *revenus*.

Ayant conquis sa liberté par une levée en masse, cette république n'a conservé sur pied que 3,500 hommes. Son revenu est de 2,000,000 de piastres; il provient des impôts sur la poudre, les postes, le tabac, et des droits maritimes; la contribution par tête n'est que de deux réaux et demi, pendant qu'elle est de onze réaux pour le Mexique (1). La marine de Guatémala ne consiste qu'en deux vaisseaux.

En 1825, le congrès de l'Amérique centrale a passé une loi pour ouvrir un *canal de communication entre les deux Océans*; une compagnie de New-York a été ac-

---

(1) Le réal vaut 25 centimes.

ceptée en 1826, sous le titre de *compagnie du canal de l'Amérique centrale et des États-Unis*, pour pratiquer cette communication à travers l'isthme, par le lac de Nicaragua. Le canal doit s'étendre de l'extrémité occidentale du lac Nicaragua à l'océan Pacifique, distance de 17 milles. Le passage entier par la rivière San-Juan, le lac Nicaragua et le canal, aura environ 250 milles. Le canal, assez grand pour le passage de forts navires, exigera l'établissement d'écluses pendant un espace de 200 pieds.

Cette communication, propre à éviter la longue navigation par le cap Horn pour aller aux Indes orientales, n'est point la seule que l'on ait projetée; le gouvernement mexicain et celui de Colombie s'en occupent également. M. de Humboldt, dans son *Essai politique* sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, cite plusieurs points où elle peut avoir lieu, tels que, 1° l'*isthme de Tehuantepec*, sous 16° lat. N., par le rio Guasacualcos qui se jette dans le golfe du Mexique, et le rio de Chimalapa, qui

débouche dans la mer Pacifique; 2° le lac *Nicaragua*, sus-rappelé, qui communique non seulement avec la rivière San-Juan, tributaire de la mer des Antilles, mais encore avec le lac Léon, qui, chose que le savant voyageur n'a pas indiquée, pourrait avoir u écoulement par un canal vers la petite rivière de Tosta, comme nous l'avons démontré dans un article inséré au *Bulletin universel des sciences*, en 1827 (1); 3° l'*isthme de Panama*, à l'égard duquel nous avons annoncé, dans le même article, que les difficultés seraient insurmontables; 4° au *sud-est de Panama*, en suivant les côtes de l'océan Pacifique, depuis le cap San-Miguel jusqu'au cap Corrientes, pour rencontrer la baie de Cupica, d'où un terrain uni et très-propre à creuser un canal, mène à l'embarcadero du rio Naipi ou Naipipi, affluent du rio Atrato, qui se jette dans la mer des Antilles; 5° la province de *Choco*, en faisant communi-

(1) *Bull. des sc. géog.*, t. X, p. 172.

quer le rio Noassama ou San-Juan, tributaire de la mer Pacifique, avec le rio Quibdo, qui, grossi de l'Andagueda et du Zatara, forme le rio d'Atrato, tributaire de la mer des Antilles. L'ouvrage de M. de Humboldt présente de longs développemens pour discuter ces points de canalisation ; il nous suffit d'y renvoyer le lecteur.

Avant de franchir l'isthme de Panama pour entrer sur le continent de l'Amérique méridionale, nous irons visiter les grandes îles situées à l'est du Mexique, entre le continent du sud et celui du nord, dans la portion de l'Océan atlantique à laquelle leur nom générique a fait donner celui de mer des Antilles.

LETTRE XL.

ANTILLES.

Généralités sur les Antilles. Grandes et petites Antilles, divisées en possessions anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, suédoises, danoises et pays libres.

N'ATTENDEZ pas de moi, mon cher monsieur Villenave (1), une description minutieuse de ce vaste archipel qui s'étend des côtes de l'Amérique septentrionale à celles de l'Amérique méridionale, dans l'Atlan-

(1) Auteur d'une excellente traduction en prose des *Métamorphoses d'Ovide*, et secrétaire perpétuel de la société philotechnique.

tique; la route que j'ai encore à parcourir pour achever ma tournée du nouveau continent, ne me permet guère de m'arrêter long-temps en des lieux si dignes pourtant de nos regards; je n'en signalerai que les traits les plus saillans et les portions les plus propres à fixer l'intérêt.

L'*archipel des Antilles*, que l'on nomma aussi dans l'origine de leur découverte les *Indes occidentales*, soit parce qu'on les croyait liées aux véritables Indes, soit parce qu'elles renfermaient des produits analogues, tire sa désignation actuelle du mot *antilla*, la première assignée par les savans aux découvertes de Christophe Colomb, qui commencèrent par ces rivages. Le nom d'*archipel colombien*, proposé par Malte-Brun en mémoire du célèbre Génois, ne paraît point avoir prévalu.

Les Antilles sont rangées dans l'Atlantique sur une ligne assez régulière qui court du nord-ouest au sud-est, et se courbe du nord au sud dans sa partie orientale. Cette ligne se projette à son extrémité nord-ouest vers la Floride, pendant que

l'extrémité opposée vient s'unir à la côte de Cumana, vis-à-vis les bouches de l'Orénoque. Entre les Antilles et la côte orientale du Mexique et du Guatémala se trouve la mer qui porte leur nom et qu'elles couvrent tout entière, en laissant derrière elles au nord-ouest le golfe du Mexique, prolongé du nord au midi jusqu'au détroit de Cordova, entre l'île de Cuba et la presqu'île d'Yucatan, détroit à partir duquel la mer s'appelle *mer des Antilles* jusques aux côtes de Colombie, où vers celles de Mosquitos, de Costa-Rica et de Darien, elle s'appelle aussi *mer des Caraïbes*. La position astronomique de l'archipel est par 28°—10° lat. N. et 62°—88° long. O. Depuis l'extrémité nord vers la pointe septentrionale des Lucayes à l'est, et de Cuba à l'ouest, jusqu'à l'extrémité sud-est, vers la pointe de la Trinité, le prolongement est d'environ 750 lieues.

La *surface* entière de l'archipel des Antilles, suivant les évaluations de M. de Humboldt, renferme près de 8,300 lieues carrées de 20 au degré, dont 4 grandes îles,

Cuba, la Jamaïque, Haïti et Porto-Rico, occupent 7,200 ou près des $\frac{2}{10}$e. La *population* totale est d'environ 3,000,000 d'habitans; en nombre rond, qu'en 1823 M. de Humboldt répartissait de la manière suivante :

DIVISIONS.	Population totale.	Esclaves noirs et quelq. mulâtres.	Libres de couleur, mulâtres et noirs.	Blancs.
Antilles espagn...	943,000	281,400	319,500	342,100
Haïti.....	820,000		790,000	30,000
Antilles anglaises.	776,500	626,800	78,350	71,350
Antilles français..	219,000	178,000	18,000	23,000
Antilles holland., danois. et suédois.	84,500	61,300	7,050	16,150
TOTAUX...	2,843,000	1,147,500 (40 p o/o)	1,212,900 (43 p o/o)	482,600 (17 p o/o)

Ces totaux sont fondés sur les données ci-après, du même savant; savoir :

Antilles anglaises.

Jamaïque.	402,000
Barbades.	100,000
Antigoa.	40,000
Saint-Christophe.	23,000
Nevis.	11,000
La Grenade.	29,000
Saint-Vincent et Grenadine. . . .	28,000
La Dominique.	20,000
Monserrat	8,000
Iles vierges, Anegada, Virgin, Gorda et Tortola.	8,500
Tabago.	16,000
Anguilla et Barbuda.	2,500
Trinidad ou Trinité.	41,500
Sainte-Lucie.	17,000
Lucayes, ou iles Bahamas.	15,500
Iles Bermudes.	14,500
	776,500
Haïti.	820,000

Antilles espagnoles.

Cuba.	700,000
Porto-Rico.	225,000
Marguerite.	18,000
	943,000

Antilles françaises.

Guadeloupe et ses dépendances (les Saintes, Marie galante, la Désirade et une partie de Saint-Martin).	120,000
Martinique.	99,000
	219,000

Antilles hollandaises, danoises et suédoises.

Saint-Eustache et Saba.	18,000
Saint-Martin.	6,000
Curaçao.	11,000
Sainte-Croix.	32,000
Saint-Thomas.	7,000
Saint-Jean.	2,500
Saint-Barthélemy.	8,000
	84,500

Les quatre grandes îles de l'archipel, Cuba, la Jamaïque, Haïti et Porto Ricorico, se nomment les *grandes Antilles;* les autres forment les *petites Antilles*. Toutes les îles un peu considérables de cet archipel

renferment de hautes *montagnes*, et quelques-unes des volcans. Dans les petites Antilles les plaines les plus étendues se trouvent sur la côte orientale; c'est le contraire dans les grandes. Le seul trait d'uniformité se remarque dans les escarpemens brusques, qui dans la plupart des îles séparent les terres basses des terres hautes; ils sont surtout frappans à St-Domingue où on les appelle *mornes*. L'île de Cuba et les Lucayes sont environnées de récifs de corail, qui se couvrent de palmiers.

Toutes les Antilles étant comprises dans la zone torride sont assujéties à un *climat* très-chaud que modifient néanmoins quelques dispositions partielles du terrain. On n'y connaît que deux *saisons*: la sèche, qui dure d'avril à octobre; la pluvieuse qui dure de novembre à mai. La saison sèche est celle des grandes chaleurs, tempérées par les vents alisés ou brises de mer qui soufflent de l'est, entre le lever et le coucher du soleil, et apportent la nuit une fraîcheur délicieuse. Les pluies sont légères en avril et mai, et très-abondantes en août et

septembre. La saison des pluies est l'hiver des Antilles, ce qui n'empêche pas que le thermomètre de Réaumur n'y monte ordinairement à 27° dans le milieu du jour, chaleur qui, jointe à l'excessive humidité, rend le séjour malsain, dans cette saison où se font sentir d'épouvantables *ouragans* qui déracinent les arbres, renversent les maisons, et en tous lieux promènent le ravage et la mort. Quand ce phénomène doit arriver, l'air est trouble, le soleil rouge, et cependant le temps calme et le sommet des montagnes clair. On entend sous terre ou dans les citernes un bruit sourd, comme s'il s'y trouvait des vents enfermés; le disque des étoiles est obscurci d'une vapeur qui les fait paraître plus grandes; le ciel devient au nord-ouest d'un sombre menaçant; la mer rend une odeur forte et se soulève même au milieu du calme, agitation soudaine qu'on appelle raz de la mer. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, et souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois. L'ouragan est accompagné de pluie, d'éclairs, de

tonnerre, et quelquefois de tremblemens de terre.

Parmi les *productions* naturelles des Antilles mettons en première ligne la végétation prodigieuse des arbres et des plantes, l'abondance des orangers, des citronniers, des figuiers, des grenadiers, sur un sol dix fois plus fertile qu'en Europe. L'igname, le manjoc et la patate forment la nourriture des basses classes et des nègres esclaves importés d'Afrique. Le cotonnier, le cacaoyer et le tabac sont indigènes aux Antilles; la canne à sucre, le cafier et l'indigotier y ont été introduits par les Européens. Le produit de ces précieux végétaux est la base du commerce des Antilles avec l'Europe.

Les Antilles n'ont point d'*animaux* de haute stature, mais beaucoup de reptiles et d'insectes. Les animaux domestiques d'Europe y ont dégénéré. Les perroquets et les colibris pullulent dans les forêts, et les oiseaux aquatiques animent les rivages.

Les *habitans* primitifs étaient des *Caraïbes*, surtout dans les petites Antilles; ils fu-

rent massacrés par leurs vainqueurs venus d'Europe, et l'on n'y trouve plus aujourd'hui que des *Européens* de différentes nations qui y ont établi des colonies, défrichées par des nègres. Tout individu blanc né aux Antilles, quelle que soit sa couleur, est appelé *créole;* quant aux hommes de couleur proprement dits, ils forment plusieurs classes que j'ai eu déjà l'occasion d'indiquer.

Parcourons à présent les grandes et les petites Antilles, en y comprenant les Lucayes. Disons auparavant que les marins distinguent aussi les Antilles en îles du Vent et îles sous le Vent; que les *îles du Vent* sont proprement les petites Antilles, et que les *îles sous le Vent*, séparées des Antilles propres, relèvent en partie de la Colombie, dont elles longent la côte septentrionale. Dans les îles sous le Vent se trouvent comprises celles de Curaçao, Aruba, Buen-Ayre et Marguerite, que généralement on rattache au groupe des petites Antilles. Nous n'aurons point égard à cette distinction nouvelle d'îles du Vent et sous le Vent, et nous classerons simplement les

Antilles en Lucayes, grandes Antilles et petites Antilles.

LUCAYES.

Les *îles Lucayes*, que l'on appelle aussi *Bahama*, d'après une d'elles qui est une des plus grandes, forment un long archipel qui s'étend vers le sud-est de la Floride, dont il est séparé par le courant de mer large et rapide appelé nouveau canal de Bahama, tandis que le vieux canal de Bahama sépare de Cuba ces îles unies à la chaîne des petites Antilles par l'intermédiaire de Porto-Rico et d'Haïti, et rangées du sud-est au nord-ouest sur une ligne diagonale de 235 lieues d'étendue. Les plus grandes sont au nombre de quatorze, les plus petites au nombre de sept cents, avec les écueils et les bancs de sable. On y jouit d'un des climats les plus sereins et les plus agréables des régions tropicales; on y cultive les végétaux de la zone tempérée et de la zone torride; elles sont généralement très-basses. Le grand et le petit banc de

Bahama, deux immenses bancs de sable, sont couverts par les eaux de la mer et marqués par une quantité prodigieuse de cayes (1) et d'ilots. On récolte dans ces îles un peu de coton, d'indigo et de tamarin, beaucoup de citrons, d'oranges, d'ananas et de bananes. On exporte également une certaine quantité de sel, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, du bois d'acajou et de campêche. *Nassau*, dans l'île de la *Nouvelle-Providence*, sur le grand banc de Bahama, est le seul lieu notable de l'archipel des Lucayes, qui appartient aux Anglais.

GRANDES ANTILLES.

Les *grandes Antilles*, comme nous l'avons dit, se composent de Cuba, la Jamaïque, Haïti et Porto-Rico. Celle-ci et la

---

(1) Mot dérivé de l'anglais *keys*, petites îles sablonneuses qui ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de la surface de l'Océan.

première appartiennent à l'Espagne, la seconde à l'Angleterre, la troisième est libre.

Cuba.

L'île de *Cuba*, la plus occidentale et la plus grande des Antilles, a 265 lieues de l'ouest à l'est, et 25 de largeur moyenne, avec une superficie de 6,800 lieues carrées. Un recensement de 1820 n'a donné que 572,363 habitans, dont 257,380 blancs, 115,691 hommes de couleur libres, 199,292 esclaves. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest, mais les terres voisines de l'Océan sont en général basses et inondées dans la saison pluvieuse. Cuba passe pour avoir le meilleur sol et le meilleur climat des Antilles. Elle nourrit une quantité considérable de bestiaux; elle produit beaucoup de manioc, de maïs, d'anis ou pastel, de coton, de cacao, de café, de sucre, et surtout de tabac; elle a de beaux arbres, notamment le palmier royal, et fournit aux chantiers

d'Espagne de magnifiques bois de construction. Parmi les fruits l'ananas est renommé. On trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales et des salines abondantes. Les exportations, qui consistent en sucre, café, tabac, rum, mélasse, cuirs, fruits secs, miel, cire, bois précieux, etc., s'élèvent, année commune, à 19,000,000 de piastres ou 95,000,000 de francs. Les importations en farine, vins et divers objets manufacturés, sont évalués à plus de 70,000,000 de francs. En 1820, la canne à sucre a donné en exportation plus de 50,000,000 de francs. L'industrie est restreinte aux manufactures de tabac et aux sucreries. Les cigares de la Havane sont justement renommés.

Cuba domine les deux entrées du golfe du Mexique par ses beaux ports de Matanzas, de la Havane et de Mariel. Une distance de 36 lieues la sépare de la Floride; elle est à 25 lieues de la Jamaïque, et à 15 ou 16 lieues de Saint-Domingue. Colomb sortait de Guanahani, nommée par lui San-Salvador, une des Lucayes,

lorsqu'il aperçut les côtes de Cuba; les Indiens que les Espagnols y trouvèrent portant des ornemens en or, et indiquant dans leur langue le *cubanacan* ou milieu de l'île, comme recélant de ce métal, lui firent penser qu'ils parlaient du grand Khan, et il en conclut que le riche empire dont Marc-Paul avait fait la description ne devait pas être éloigné. En 1506, au moment de sa mort, il ignorait encore que Cuba fût une terre isolée; la prise de possession par les Espagnols, n'eut lieu que cinq ans plus tard. La partie orientale est infiniment plus riche que l'occidentale. Dans l'intérieur on n'a pas à craindre d'animaux féroces, mais sur la côte méridionale les rivières sont infestées de caïmans. Le bœuf et le porc abondent, le mouton est plus rare, la chèvre assez commune; on se sert beaucoup du cheval et du mulet. Les insectes, à l'exception d'une espèce d'araignée venimeuse, ne sont point malfaisans. Le cucuyo, scarabée luisant, est très-commun. Les ruches d'abeilles sont nombreuses et leur produit

très-important. La situation de Cuba la met à l'abri des ouragans qui désolent le reste de l'Archipel; les tremblemens de terre sont rares, mais les chaleurs extrêmes. Cuba présente un assemblage bizarre de presque toutes les nations du vieux monde. Les blancs, soit européens, soit américains, soit créoles, forment une grande partie de la population; le reste se compose de créoles de couleur et de nègres d'Afrique. Le nègre nouvellement arrivé et qui ne parle pas encore la langue de son maître s'appelle *bosale*; dès qu'il peut se faire entendre il prend le titre de *ladino*, plus noble que le premier. Un des traits caractéristiques de toute cette population c'est l'indolence, non moins grande chez le *montero* ou campagnard que chez l'habitant des villes. Le *far niente* est le vœu le plus commun, et le plus grand plaisir est de fumer le cigare. Le jeu est ici une passion tellement dominante, qu'on y importe annuellement plus de 10,000 dizains de cartes à jouer. Le luxe est excessif, et la galanterie fort à la mode. Les femmes

dédaignent de s'abaisser aux détails du ménage, elles en abandonnent le soin aux esclaves. Enfin, la législation est tout espagnole et placée sous un régime spécial. L'administration de la justice dans les villes est confiée à des alcades, et les causes sont portées en appel devant la haute cour de justice, qui siége à *Puerto* ou *Ciudad del Principe*, dans l'intérieur, ville peuplée de 30,000 âmes.

La capitale de Cuba est *la Havane*, sur la côte septentrionale, dans la partie occidentale de l'île, à l'embouchure du Lagida; elle renferme 70,000 âmes. Son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir 1,000 vaisseaux; il est protégé par un fort sous le canon duquel ils doivent passer. Les rues de la Havane sont remplies de boue dans les temps de pluie et de poussière dans les temps secs; il n'y a pas un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil. Les gens riches vont rarement à pied; ils se promènent dans des voitures appelées volantes. En 1820, il est entré dans le port de la Ha-

vane 1,368 navires, dont 381 étaient espagnols, 662 américains, 164 anglais, 90 français, 20 des Pays-Bas; le reste se partageait entre les autres nations : c'est à peu près cette quantité de bâtimens qu'il reçoit chaque année. La Havane est la clef de Cuba. L'ancienne capitale, *Santiago de Cuba*, sur la côte méridionale, à 170 l. E. S.-E. de la Havane, compte 20,000 habitans.

Jamaïque.

Cette île est la troisième des grandes Antilles par son étendue, mais une des premières par son industrie depuis que les Anglais la possèdent. Elle a 58 lieues de long sur 8 à 15 de large. Elle contient 2,724,262 acres de terre, dont 1,100,000 se partagent entre les cultures suivantes : en cannes à sucre 639,000; en fermes pour le bétail 280,000; en café, piment, gingembre, coton, 181,000. La fièvre jaune est une des maladies communes dans l'île; elle ne se fait jamais sentir dans les

montagnes, qui, bien boisées, offrent l'aspect d'un printemps éternel, et au pied desquelles jaillissent de nombreux ruisseaux dont les cascades, bordées de verdure, forment un paysage enchanteur. La variété des fruits de la Jamaïque est infinie; parmi les plus connus on distingue l'ananas, le citron, l'orange, la banane et le melon. Il existe dans l'île un jardin botanique très-riche en fleurs indigènes. On trouve à la Jamaïque une grande variété de crabes. L'île exporte pour une valeur d'environ 5,000,000 de livres sterling avec la mère-patrie, et de 400,000 livres sterling avec d'autres contrées. Les importations en objets de manufactures anglaises excèdent 2,000,000 de livres sterling. L'île sert d'entrepôt pour l'approvisionnement de l'Amérique du sud en tissus de coton. La Jamaïque manque d'établissemens d'instruction; cependant on compte déjà six gazettes dans l'île. *Kingston*, capitale de l'île, sur la côte méridionale, avec une population de 33,000 individus, a des rues coupées à angles droits, et qui vont en

pente vers la mer ; elles ne sont point pavées. *Spanish-town* ou *Santiago de la Vega*, la plus ancienne cité de l'île, mais peuplée seulement de 5,000 âmes, près du Rio Cobré, et à quelques milles de son embouchure dans la baie, à l'ouest de Kingston, est le lieu où Christophe Colomb, profitant d'une éclipse de soleil, menaça les indigènes de les priver de la lumière de cet astre s'ils ne lui accordaient pas immédiatement les vivres qu'il leur avait demandés, et qu'il obtint en effet par cette ruse innocente.

Haïti.

L'île que les Espagnols nommèrent *San-Domingo* et les Français *Saint-Domingue*, et qui, après son émancipation, a repris son nom primitif de *Haïti*, qu'elle portait avant l'arrivée de Cristophe Colomb, par qui elle fut appelé *Hispaniola* ou Petite-Espagne, a 160 lieues sur 50 à 60 d'extrême largeur, avec un circuit de 400 lieues et une superficie d'environ 4,000

lieues carrées. Sa population, que M. de Humboldt n'avait trouvée que de 820,000 âmes, s'élevait déjà en 1825 à 935,335 habitans, y compris une armée régulière de 45,520 hommes et une garde nationale de 113,328 hommes.

Cette reine des colonies a un sol propre à tous les genres de culture, à cause de ses montagnes qui présentent une variété d'expositions et de climats souvent extrêmes à de petites distances. Le point culminant de l'île a le nom de *Cibao*. Des plantations de sucre et de café constituent la principale richesse de cette île, organisée depuis 1792 en *république d'Haïti* (1), avec une chambre de représentans, un sénat et un président. Celui-ci est élu par le sénat et jouit d'un revenu de 40,000 gourdes (2). Les lois d'Haïti sont basées sur nos codes,

---

(1) Charles X a signalé le commencement de son règne en reconnaissant cette république par ordonnance du 17 avril 1825.

(2) La gourde vaut 5 francs.

et il y a une cour de cassation, une cour d'appel et des tribunaux de première instance, ainsi que des juges de paix. Le gouvernement haïtien a multiplié partout les moyens d'instruction primaire. La religion catholique est la dominante, avec un archevêque pour l'île entière, et une sage tolérance pour tous les autres cultes. La langue écrite et parlée est la française, excepté dans la partie anciennement espagnole, où elle va aussi devenir vulgaire. Cette île prouve au monde ce que le vénérable Grégoire, ancien évêque de Blois, a proclamé depuis long-temps, que la différence de couleur n'en apporte point dans l'intelligence et les qualités morales de l'homme, et que les nègres affranchis de tous liens sont aussi propres que les blancs à recevoir et à goûter les bienfaits de la civilisation européenne.

Le territoire d'Haïti, qui offre le plus bel aspect qu'on puisse voir et renferme les sites les plus pittoresques, depuis les côtes jusqu'à la crête des montagnes d'où descendent une infinité de rivières et de

torrens qui, en répandant une délicieuse fraîcheur, contribuent à la fécondité des vallées et des plaines, est divisé en cinq départemens, et compte plusieurs villes importantes, comme Saint-Domingue, Port-au-Prince et le Cap-Français. *Saint-Domingue* a été la capitale de l'île sous la domination espagnole; c'est la plus ancienne ville, non seulement de cette île, mais de toutes les Antilles: elle fut fondée en 1494 par un frère de Colomb; elle renfermait les dépouilles mortelles de ce célèbre navigateur, qui furent transportées à la Havane lorsque la partie espagnole fut cédée à la France; elle réunit encore environ 30,000 âmes, et est à 77 l. E. de *Port-au-Prince*, capitale actuelle d'Haïti, sur la côte occidentale, par 18° 31' 30" lat. N., avec un lycée, une imprimerie, un palais national, une banque, des écoles mutuelles, et 10,000 habitans, à 28 l. S. du *Cap-Haïtien* ou *Cap-Français*, située sur la côte septentrionale, et peuplée de 12,000 âmes. Les *Cayes*, autre ville d'Haïti, est un petit

port sur la partie sud-ouest de l'île, avec environ 2,000 habitans.

M. Chauvet a été heureusement inspiré, lorsqu'il a dit dans un chant lyrique, à l'occasion de la reconnaissance de la république haïtienne par la France :

O jeux du sort! l'enfant de l'Afrique sauvage,
Vendu pour succomber sous le fouet du colon,
Fonde l'indépendance au sol de l'esclavage,
Et le Morne à sa voix retentit du langage
De Racine et de Fénélon!

L'instruction fait des progrès singulièrement rapides parmi les Haïtiens; ils ont déjà des poètes, des historiens, de bons législateurs, et cultivent les arts avec un étonnant succès.

Porto-Rico.

Le canal de Mona sépare Haïti de *Porto-Rico*, île de 60 lieues de long sur 12 de largeur moyenne, avec une superficie de 700

lieues. Elle doit à ses mines d'or, actuellement presque épuisées, le nom qu'elle porte; elle produit beaucoup de sucre, de café, de coton, de gingembre, de tabac, de riz et de maïs; ses cuirs et ses bois sont également des objets de richesse commerciale. *San-Juan*, sa capitale, sur une baie de la côte nord, est bien bâtie et renferme 20,000 âmes. Porto-Rico, île encore espagnole, est la dernière des grandes Antilles, d'où nous voguons vers les petites au sud-est.

PETITES ANTILLES.

Les *Petites Antilles* commencent à l'est de Porto-Rico et s'étendent jusque près des côtes nord-est de la Colombie; nous n'en visiterons que les principales, en partant de Porto-Rico pour arriver en Colombie.

Iles Vierges.

Elles commencent la série des petites Antilles et sont au nombre de cinq prin-

cipales : *Saint-Thomas*, *Saint-Jean*, *Tortola*, *Virgin-Gorda*, et *Anegada*. Les deux premières sont aux Danois, les trois autres aux Anglais. Les Danois possèdent encore *Sainte-Croix*, île voisine. Le sol de toutes ces îles est ingrat et stérile; elles exportent du sucre, du rum, de la mélasse, des bois de teinture et quelques autres objets; leur principale importance est pour le commerce interlope avec Porto-Rico. Les îles danoises de *Saint-Thomas*, *Sainte-Croix* et *Saint-Jean* sont bien cultivées. L'aspect de Sainte-Croix, île de 6 lieues de long sur 2 ½ de large, est magnifique; au centre d'une grande baie s'élève, sur la côte septentrionale, la ville de *Christianstadt*, dont la rade est défendue par une ligne formidable de rochers garnis de canons. Christianstadt ressemble à une jolie ville d'Europe. *Saint-Thomas*, longue de 5 lieues et large de 2, est moins une colonie qu'un port favorable au commerce qu'attirent la franchise et la sûreté de la baie dans laquelle 150 vaisseaux peuvent mouiller. L'île produit du

sucre et du coton, et fabrique du rum; les frères Moraves y ont des établissemens. L'île *Saint-Jean*, située entre Saint-Thomas et Sainte-Croix, a deux lieues de long sur une de large, et produit du café excellent.

A l'est des îles Vierges est le canal Sombrère, près duquel est au sud la petite île *Saint-Martin*, partagée entre la France et la Hollande. *Saint-Barthélemi*, île suédoise, au sud-est, a au sud *Saint-Christophe*, puis la *Barboude*, puis *Antigoa*, et puis *Monserrat*, qui dépendent des colonies anglaises et abondent en sucre, café, cacao, indigo et coton.

Au sud de ces îles vient la *Guadeloupe* avec ses dépendances. C'est une des plus considérables des petites Antilles; elle a 29 lieues de long sur 5 à 6 de large, avec une superficie de 103 lieues carrées. Traversée dans sa largeur par un canal de 15 à 20 toises de large, appelé rivière salée, elle forme deux îles distinctes, appelées, l'une la *Basse-Terre*, l'autre la *Grande-Terre*. La ville de *Basse-Terre*, dans la par-

tie du même nom, renferme 5,000 habitans; elle est embellie de promenades, de jardins et de fontaines jaillissantes. *Pointe-à-Pitre*, chef-lieu de la Grande-Terre, est une ville régulière, avec un bon port, mais ayant dans son voisinage des marais qui nuisent à la salubrité de cette ville. La Guadeloupe a des montagnes dont la plus considérable est la Soufrière, où se trouve un volcan. L'élévation de ces montagnes entretient bon nombre de rivières et de ruisseaux qui font que l'île est une des mieux arrosées et des plus fertiles des Antilles. Dans la partie occidentale il y a plusieurs sources d'eaux chaudes et tièdes, et près du volcan se trouve la fontaine bouillante, où un œuf cuit dans une minute. La Grande-Terre est, en général, un pays plat.

A son extrémité orientale est située l'île de la *Désirade*, qui en est séparée par un canal d'environ 2 lieues $\frac{1}{2}$. Elle a 3 lieues $\frac{1}{2}$ de long sur une de large. On y cultive du coton, et on y compte 1,000 habitans.

Marie-Galante, au sud de la Désirade,

a quatre lieues de long sur une ou deux de large; c'est un pays plat, dont la côte orientale est bordée de hauts rochers qui servent de retraite à des oiseaux de mer. Le sol produit du sucre, dont 1,000 barils s'exportent chaque année.

Vis-à-vis la pointe la plus méridionale de la Guadeloupe, à 2 l. S.-S.-E., on trouve les *Saintes*, groupe d'îles qui offrent un bon mouillage pour les vaisseaux de toute grandeur.

A 11 lieues sud-est de Basse-Terre on découvre la *Dominique*, appartenant aux Anglais, longue de 10 lieues ½ et large de 5, avec de belles plantations de café. La ville du *Roseau*, résidence du gouverneur, sur la côte occidentale, a ses rues pavées, larges et tirées au cordeau; l'aspect de cette ville, du côté du nord, le long du ruisseau, est très-pittoresque.

A 6 lieues S. S E. vient la *Martinique*, longue de 15 lieues, large de 6, avec 67 de superficie, et près de 100,000 âmes, dont 77,000 esclaves. En 1821, on y comptait 6,906 mulets, et 12,083 bœufs

ou vaches. Ses principales cultures sont la canne à sucre, le cafier, le cacaotier et le cotonnier. Le sucre rend 53,059 barils du poids de 1,000 livres chacun ; le café 1,370,075 livres; le cacao 450,000 livres; le coton 62,694 livres. Le revenu total de l'île est de 4,673,289 francs; la dépense de 4,499,287. La Martinique offre à l'œil quelques hautes montagnes éparses, liées entre elles par d'autres moins élevées et qu'on appelle des mornes. Elles contiennent plusieurs anciens foyers volcaniques. La capitale de l'île est *Fort-Royal*, sur un des meilleurs ports des Antilles, au fond d'une baie qui porte son nom. Les rues de cette ville sont larges et bien alignées, les maisons bien construites; la population dépasse 15,000 âmes. *Saint-Pierre*, à 7 l. N.-O., sur un terrain qui s'élève au pied d'une chaîne de mornes, est le point central où l'on apporte les denrées de l'île; les rues sont pavées et arrosées par des ruisseaux d'eau vive; la population est de 30,000 habitans, qui aiment beaucoup le spectacle, divertissement qu'ils peuvent

se procurer dans une magnifique salle à 4 rangs de loges.

Les autres îles qui terminent vers le sud la série des petites Antilles appartiennent aux Anglais. Nous ne verrons plus que Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, la Barbade, Tabago et la Trinité.

Sainte-Lucie, à 7 l. de la Martinique, a un sol excellent, un climat chaud, mais malsain ; les cultures y consistent en sucre et coton ; on y trouve de bon bois de construction ; sa ville principale est le Carénage, au N.-O., bon port, où 32 vaisseaux de ligne peuvent mouiller. Sainte-Lucie est un des séjours des Antilles les plus dangereux pour les Européens.

Saint-Vincent, à 8 l. S.-E., est une île volcanique, longue de 14 lieues et large de 4, qui, bien que montueuse et raboteuse, a des vallées fertiles et bien arrosées. Il y demeure des Caraïbes noirs. *Kingston* est le chef-lieu de cette île, qui comprend Baguia et quelques îlots des Grenadins peuplés de cultivateurs pauvres.

La *Grenade*, à 50 l. S.-S.-O., longue de 7 lieues et large de 4 au centre, présente une surface montagneuse, mais assez féconde, qui produit du sucre, du café, du coton, de l'indigo et du tabac ; le gibier est très-commun, et les rivières abondent en anguilles. *Saint-Georges* est le chef-lieu de cette île, qui paraît être l'ouvrage de deux volcans.

La *Barbade*, longue de 7 lieues, large de 3, avec 24 lieues de surface, a sa côte bordée de bancs de corail blanc, et sa plage couverte d'un beau sable très-fin. Il y croît des palmistes sur les coteaux et des cocotiers sur le rivage. Ce point, où touchent les paquebots anglais qui arrivent d'Europe et vont ensuite parcourir l'Archipel, a pour chef-lieu *Bridgetown*, à l'extrémité sud-ouest. La Barbade est si basse qu'on peut passer à peu de distance sans la voir, lorsque l'on entre dans l'archipel. Néanmoins le terrain uni qui s'étend derrière Bridgetown offre un tableau animé tout-à-fait particulier aux Antilles. La chaleur est ici insupportable le jour, mais

tolérable le soir. De toutes parts courent des lézards qui détruisent des myriades d'insectes. Les crabes de terre ou tourlouroux sont très-communs. Les sauterelles abondent, et sont surtout incommodes par le bruit continu qu'elles font la nuit, ainsi que les ternies, non moins désagréables que les fourmis, dont la voracité est incroyable.

Au sud de la Barbade est *Tabago*, nom qui lui fut donnée par Christophe Colomb, et qui était celui par lequel les Indiens désignaient la pipe dont ils se servaient pour respirer la fumée d'une plante sèche qu'ils avaient allumée. Cette île, longue de 12 lieues, contient de belles savanes à l'est, tandis que l'intérieur présente des monticules arrondis et des vallées délicieuses. *Scarborough*, chef-lieu, est sur la côte sud-est.

Mais aucun pays n'offre au marin lassé d'une longue navigation, un spectacle aussi pittoresque et aussi agréable que la *Trinité*, île de 19 lieues de long sur 12 de large, à l'embouchure de l'Orénoque. Les

productions en tout genre y sont beaucoup plus nombreuses que dans les autres îles des Antilles, et se trouvent les mêmes que celles de la Guiane et de Vénézuéla, ce qui autorise à penser que l'île a pu faire anciennement partie de la terre ferme. Les bananes, les patates sucrées, la gassave et les arépas ou gâteaux de maïs forment la nourriture des habitans, très-adonnés aux plaisirs sensuels, surtout les femmes, qui sont fort accessibles. Les Indiens de cette île, appelés *Gouaraones* ou *Gwaraones*, ont leurs habitations dans les forêts sur le haut des palmiers, arbres qui fournissent à tous leurs besoins; ils choisissent pour leurs villages aériens le lieu le plus fourni, où l'on ne peut aborder qu'en passant sur des planches comme les danseurs de corde, ou en sautant de branche en branche. Ils sont répandus également sur la côte de Colombie, vers les bouches de l'Orénoque. L'exportation du sucre de la Trinité excède année commune 21,000,000 de livres pesant, et la récolte du coton 1,500,000 livres.

Tel est le coup d'œil superficiel que nous voulions vous présenter sur les Antilles. Nous n'avons point parlé des *Bermudes*, ni de l'île *Marguerite*, ni de *Curaçao*, îles comprises toutes les trois dans la nomenclature de M. de Humboldt, pour la population détaillée qui se trouve au commencement de notre lettre : le motif de cette omission, c'est que les Bermudes se rattachent au continent de l'Amérique du nord, et que l'île Marguerite et Curaçao tiennent à celui de l'Amérique du sud. Cependant, comme nous n'aurons pas l'occasion de revenir sur ces îles, disons seulement que les *Bermudes*, qui furent découvertes en 1522 par l'Espagnol Juan Bermudès, sont au nombre d'environ 400 petites îles, qui, au pouvoir de l'Angleterre, s'étendent sur un espace de 150 lieues, et à 400 l. de Saint Domingue, et 200 l. du cap Hatteras, dans la Caroline du sud; que l'île espagnole de *Marguerite*,

dans la mer des Caraïbes, à 12 lieues de la côte septentrionale de Vénézuéla, est fertile en sucre et coton; et que l'île hollandaise de *Curaçao*, longue de 12 lieues sur 5 de large, produit du sucre, du tabac, et fabrique une excellente liqueur exportée sous son nom en Europe. Cette île est à 30 lieues de la côte de Carracas, qui dépend du territoire de Colombie, où nous irons prendre terre.

2e partie.

Amérique méridionale.

LETTRE XLI.

COLOMBIE

ET

GUIANE.

Généralités physiques, morales et politiques; divisions territoriales et villes principales de la *Colombie*. Généralités et détails sur les trois *Guianes*, française, anglaise et hollandaise.

L'INGÉNIEUX *voyage entre Meuse et Rhin* auquel vous avez su prêter, monsieur le baron, un intérêt si continu, comme dans *Robert et Léontine* (1), était

(1) M. le baron de la Doucette, ancien préfet,

de nature à vous inspirer des pages plus gracieuses et plus vives que ne le permettraient les contrées lointaînes dont je vais dérouler le tableau dva nt vous. Mais la nature n'offrait pas à vos regards des scènes aussi grandes, aussi pompeuses, aussi mâles que les plaines et les monts de la patrie de Bolivar.

La *Colombie*, ainsi nommée pour réhabiliter la mémoire de Christophe Colomb, qui fut le premier à en toucher les côtes, est formée de l'ancien royaume de la Nouvelle-Grenade, au sud-ouest de la capitainerie générale de Carracas ou Vénézuéla, au nord-est; elle occupe l'extrémité nord et nord-ouest de l'Amérique méridionale. Comprise entre 12° 25' lat. N., 6° 15' lat. S., et 85° 20'-60° 10' long. O., elle s'étend d'un côté sur le grand Océan, l'espace de

---

a décrit dans ce dernier ouvrage de *Robert et Léontine*, les mœurs du XVIe siècle, aux rives de la Moselle, avec la vérité de l'histoire et le charme du roman.

530 lieues, et de l'autre côté sur la mer des Antilles et l'Océan atlantique, l'espace de 760 lieues. Ses *limites* sont au nord-ouest l'Amérique centrale ou Guatémala; au nord la mer des Antilles, à partir de la pointe Careta; à l'est l'Océan atlantique et la Guiane, à l'embouchure de l'Essequebo et au cap Nassau; au sud le Brésil et le Pérou, par les monts Pacaraïmo, le Yapura, l'Amazone et le Javari; et à l'ouest l'océan Pacifique, où sa partie extrême est au nord la pointe Burica, et au sud l'embouchure du Rio-Tumbez dans le golfe de Guyaquil. Elle présente de la sorte 120 lieues de frontière avec la Guiane anglaise, 650 avec le Brésil, et 280 avec le Pérou.

Sa *superficie* totale est de 828,000 milles carrés géographiques de 60 au degré, ou 144,000 lieues carrées, avec un circuit de 2,380 lieues, dont 1,290 de côtes. Sa plus grande *longueur*, depuis la frontière du Guatémala jusqu'à l'Atlantique, est de 600 lieues; sa plus grande largeur, du cap Gallinas, situé à l'ouest du golfe de Véné-

zuéla, à la frontière du Pérou, entre 74° et 78° long. O., est de 470 lieues; sa plus petite largeur, à l'isthme de Panama, qui lui appartient, est d'environ 10 lieues.

Cette superficie, quatre fois plus grande que celle de la France, ne renferme qu'une *population* évaluée, par le ministre de la Colombie, en 1827 (1), à 2,900,000 habitans, y compris 200,000 indigènes ou *Indios-Bravos*, qui suivent encore l'état sauvage. Dans ce total figurent, pour le Vénézuéla, 900,000 habitans, pour la Nouvelle-Grenade 1,400,000, et pour l'ex-présidence de Quito 60,000. Sous le rapport des races, il contient 1,234,000 blancs, 913,000 indigènes, 615,000 métis libres, et 138,000 individus qui étaient esclaves. La même population totale est comprise dans 12 départemens qui renferment 37 provinces, 230 cantons, 96 cités, 111

(1) *Historia de la revolucion de la republica de Columbia*, par J.-M. Restrepo, tome 1er, introduction.

villes, 1,246 paroisses et 1,274 vice-paroisses. Elle fournit 48 sénateurs et 88 représentans. Voici les noms des douze départemens et de leurs provinces, et la population de chacune d'elles, d'après un recensement de 1825.

DÉPARTEMENS.	PROVINCES.	POPULATION en 1825.
MATHURIN.	Margarita. . . .	14,690
	Cumana.	35,174
	Barcelona. . . .	36,147
	Guyana	16,310
ORINOCO	Barinas	87,179
	Apure.	22,333
VÉNÉZUÉLA.	Carabobo	159,874
	Caracas.	166,966
SULIA	Coro	21,678
	Maracaïbo . . .	25,044
	Trujillo.	32,551
	Merida	41,687
BOYACA	Pamplona. . . .	66,126
	Socorro	135,081
	Tunja.	189,632
	Casanare	19,080
CUNDINAMARCA.	Bogota	188,695
	Neiva.	45,157
	Mariquita. . . .	51,339
	Antioquia. . . .	104,253
	A reporter.	1,458,996

	Report.	1,458,996
Magdalena	Monpox.	31,237
	Cartagena. . . .	89,426
	Santa-Marta. . .	44,395
	Riohacha	11,925
Istmo	Panama.	66,119
	Veragua.	33,966
Cauca.	Choco.	17,250
	Popayan	87,519
	Buenaventura. .	17,684
	Pasto	27,325
Escuador (équateur).	Chimborazo. . .	115,420
	Pichincha. . . .	133,169
	Imbambura. . .	59,025
Asuay.	Cuença	76,423
	Loja.	34,471
	Manabi	17,450
Guyaquil	Guyaquil	56,038
		2,379,888
	Indiens et autres	520,112
		2,900,000

De ces 12 départemens, un seul, celui de Guyaquil, a entièrement son territoire sur le bassin du grand Océan; ceux de l'Isthme, de Cauca et de l'Équateur appartiennent, partie à ce bassin, et partie à celui de la mer des Antilles; les 8 autres se trouvent sur le bassin de cette mer, ou bien de l'Atlantique.

La Colombie, reposant ainsi entre les deux Océans, est traversée par la grande chaîne ou *Cordillière des Andes*, qui, à 2° au sud de la ligne, se divise en trois branches, dont la principale se prolonge à l'ouest par l'isthme de Panama vers l'Amérique du nord; les deux autres courent à l'est et au nord, avec quelques sous-ramifications. Toutes trois, dit le voyageur Mollien, se partagent en *tierras calientes* ou terres chaud s, qui sont ordinairement les vallées des fleuves et les provinces maritimes: *tierras templeadas*, ou terres tempérées; *terras frias* ou terres froides; *paramos* ou terres stériles; et *nevados* ou terres couvertes de neiges. La même montagne les renferme quelquefois toutes, et c'est le phénomène le plus curieux des Andes, de pouvoir passer, le même jour, du *climat* dévorant des côtes de l'Afrique centrale aux régions glacées de la Laponie. Ainsi, la température varie infiniment suivant la hauteur où l'on est placé. Le climat des terres chaudes est brûlant sans être malsain pour l'Européen, qui supporte mieux

celui des terres tempérées, depuis 400 jusqu'à 900 ou 1,000 toises au-dessus du niveau de la mer; celui des terres froides, de 1,000 à 1,400 toises, lui convient parfaitement; au-dessus de 1,400 toises, il trouve celui des paramos rigoureux, et dans les nevados il périt quelquefois, commẽ les gens du pays, engourdi par les vents glacés qui y soufflent. Du reste, les quatre saisons de la Cordillière ressemblent à celles des tropiques. Les vents généraux sont celui du sud, qui donne le beau temps dans les montagnes, et celui du nord, qui amène la pluie et les orages. On a six mois de pluie et six mois de sécheresse, mais non consécutifs. Le ciel est pur en juillet, août, septembre, janvier et février; il pleut les autres mois de l'année. Les deux saisons sèches commencent avec les solstices, les deux pluvieuses avec les équinoxes.

Les parties les plus hautes de la Cordillière des Andes dépendent du territoire colombien. On y voit en effet le fameux *Chimborazo*, le second pic du globe en

élévation; on y remarque aussi de célèbres *volcans*, tels que ceux de Quito, de Pichincha et de Cotopaxi, lesquels sont peu éloignés les uns des autres. La bouche du *Pichincha* forme un trou circulaire de près d'une lieue de circonférence. Le *Cotopaxi*, le plus élevé des trois, et le plus redouté, a une hauteur absolue de 2,950 toises, et est à plus de 50 lieues de la mer. Les volcans de Popayan ont occasionné, en 1827, plusieurs tremblemens de terre.

Ces dangereux voisinages n'arrêtent point la culture, et n'éloignent pas le séjour des hommes. Les *productions* de la terre ne trompent jamais l'espoir du laboureur; si quelque circonstance les détruit dans un lieu, elles réussissent dans l'autre; elles varient au surplus suivant les localités. Dans les plaines brûlantes de la Magdalena et du Cauca on récolte du tabac excellent; on cultive le bananier, la canne à sucre, le cacao, et aussi le maïs, compagnon constant de l'homme partout où il se fixe; on le rencontre près des champs de froment, d'avoine, de pommes de terre qui

couvrent la région des terres froides. Dans les lieux élevés on sème le froment en mars ; vers le milieu de la montagne le maïs en juillet; et dans la vallée en septembre. Les récoltes se font ici en janvier; plus haut, en octobre, et près des paramos, en août. Plus la terre est embrasée et inondée, plus les forêts sont vastes et importantes. A mesure que l'on s'élève les arbres diminuent de hauteur, et à 1,300 toises on en trouve rarement.

Le territoire colombien est arrosé par un grand nombre de *rivières*, dont la plupart sont navigables et servent de communications naturelles entre les pays ; de toutes parts également la nature a percé les murailles de la Cordillière et y fait couler les affluens ou les lits de ces rivières pour procurer souvent à l'homme des routes que tous ses efforts n'eussent jamais pu ouvrir. Il parvient, de gradins en gradins, à ces plateaux qui, tels que ceux de Bogota et de Quito, forment le terme de tant de merveilles, offrent à l'œil des arbres toujours verts; et si des paramos où

expire la végétation, il redescend dans les vallées, c'est au milieu du bruit des cascades et des ruisseaux qui vont fertiliser le sol et grossir les rivières tributaires des deux Océans, avec un cours dix-neuf fois plus rapide vers le grand Océan à l'ouest, distant seulement de 40 lieues des Andes, que vers l'Atlantique à l'est, qui en étant séparé par plus de 700 lieues, laisse entre elles et lui les plus vastes plaines du globe dans lesquelles ces rivières n'ont qu'une pente insensible. Voilà pourquoi l'Océan pacifique reçoit beaucoup plus de torrens que de rivières, pendant que l'Atlantique ne reçoit que des rivières, dont quelques-unes, comme l'Orénoque et l'Amazone, coulent aussi lentement que le Volga, le plus lent des fleuves de l'ancien monde.

Les seules rivières colombiennes tributaires du *grand Océan* qui aient quelque importance, sont le *San-Juan* (1), qui sort des monts de Choco, et coule au sud dans

(1) Voir la longueur de son cours, p. 85.

le département de Cauca, pour déboucher près de la baie de Choco, où se jette également, près de San-Buenaventura, l'impétueux *Dagua*, qui prend naissance dans les hauteurs de Cali; le *Patia*, qui sort du flanc opposé à celui où naissent la Cauca et la Magdalena, et se jette à la mer sous le nom de *Barbacoas*; la *Guyaquil*, formée de plusieurs affluens, et débouchant dans la baie de ce nom.

Sur le bassin de la mer des *Antilles*, fraction de l'Atlantique, nous devons mentionner l'*Atrato*, qui débouche dans le golfe de Darien après un cours de 60 lieues, et dont la source est peu éloignée de celle de San-Juan; deux rivières qui, par le peu d'inclinaison du terrain où elles coulent parallèlement à la Cordillière, pourraient facilement communiquer ensemble, et lier ainsi l'Atlantique au grand Océan. Nous devons aussi parler du *Zulia* ou *Rio-Sulia*, qui donne son nom à un département, et après un cours de 45 lieues se jette dans le fond du lac de Macaraïbo, qui reçoit au sud la *Chigora*,

passant à Merida sous le nom de Chama; et surtout de la *Magdalena*, qui sort de l'extrémité nord des Andes de Quito, reçoit par sa droite la *Pazca* et le *Bogota* près de la capitale de Colombie, le *Galinazo*, qui arrose le département de Boyaca, le *Lebrija* et le *César*, écoulemens du lac Zapatosa; par sa gauche la *Cauca*, qui arrose le département de ce nom, puis ceux de Cundinamarca et de Magdalena, et qui, dans un cours de 230 lieues généralement parallèle à la Magdalena, baigne Popayan, Cali, Carthago, Arma et Antioquia. La Magdalena, dont le cours est de 290 lieues, joint la mer par plusieurs bras, près de l'un desquels est Carthagène, d'où l'on remonte le fleuve pour aller à Bogota, navigation pénible et qui exige un mois.

C'est au bassin de l'*Atlantique* proprement dit qu'appartiennent les grands cours d'eau de la Colombie. Nous voyons l'*Orénoque* et l'*Amazone* y couler, le premier dans tout son cours, le second dans sa partie supérieure. Nous les avons décrits ailleurs; ajoutons seulement que les princi-

paux affluens de l'Orénoque sont à gauche l'*Apure*, qui traverse la province de Varinas; le *Meta*, grossi du *Casanare;* le *Manapire*, qui sépare les départemens de l'Orénoque et de Varinas; à droite, le *Padamo*, le *Ventuari*, le *Cauca*, l'*Arui*, et surtout le *Caroni*, qui, grossi du *Paragua*, vient des monts Pacaraïmo. Quant à l'Amazone, ses principaux affluens colombiens sont le *Chinchipe*, qui joint le fleuve à Jaën; le *Santiago*, formé du Zamora et du Paule; le *Morona* ou l'*Avenico*, qui baigne Macas; le *Napo*, grossi du *Curaray* et de l'*Azuela;* le *Putu-Mayo*, qui arrive des montagnes de Pasto; enfin le *Caqueta* ou *Yapura*, dont le cours de 370 lieues contribue à séparer la Colombie du Brésil. Nous avons dit ailleurs (1) que par le *rio Negro*, affluent de 500 lieues de cours et qui est partagé aussi entre la Colombie et le Brésil, et par le *Cassiquiare*, l'Amazone est en communication avec l'O-

---

(1) Page 78, *suprà*.

rénoque, vers le point où ces deux grands fleuves ne coulent qu'à 30 lieues de distance l'un de l'autre, par 3° lat. N. et 69°-70 long. O.

Parmi les *lacs* de la Colombie nous avons déjà nommé celui de *Maracaïbo* : long de 50 l. et large au plus de 35, il communique au golfe de Vénézuéla, dans la mer des Antilles, par un étroit passage sur lequel est bâtie la ville de Maracaïbo. Le lac *Chiriqui* n'est qu'une sorte de lagune de 20 lieues sur la même mer, près de l'isthme de Panama; enfin le lac *Valencia*, près du golfe de Triste en face des villes sous le vent, dans le Vénézuéla, occupe le fond d'une riante vallée, et a 13 lieues de long sur 4 de large.

Avec ces moyens d'irrigation et de communication naturelle, le sol colombien recèle des richesses immenses; dans quelques provinces comme le Choco, il est entièrement d'or. Les *métaux*, comme les productions agricoles, à peu d'exceptions près, sont échelonnés : à une centaine de toises on commence à trouver la zone

de l'or et du platine; plus haut celle de l'argent; le cuivre et le fer touchent presque aux extrémités supérieures des monts, où se trouvent les plus grands dépôts métalliques des Andes.

Si les mers qui entourent le territoire colombien sont paisibles, excepté la mer des Antilles, désolée par les ouragans, et si le sol est pourvu de tant de richesses, il est aussi infesté d'*animaux* malfaisans, comme le jaguar (1), le cougouar, les gros lézards, les serpens (2), les scorpions, le garapata

---

(1) A la Magdalena, les jaguars et les caïmans se font une guerre perpétuelle : lorsque l'animal des forêts surprend l'amphibie endormi sur les sables brûlans, il ne manque jamais de l'attaquer, et c'est sous sa queue qu'il dirige ses coups, parce que cette partie étant grasse et tendre est la plus vulnérable ; le caïman est tellement effrayé alors qu'il n'ose remuer ; mais s'il parvient à entraîner son ennemi dans l'eau, il le noie et le dévore : aussi, quand le jaguar est obligé de traverser un fleuve, il pousse toujours un rugissement terrible, afin d'épouvanter le caïman et de l'éloigner.

(2) Il y a dans la vallée de Cauca une espèce de

(*acarus americanus*), dont la piqûre cause la chute des cheveux; le voyageur ne sait où marcher, où s'asseoir, où dormir, dans la crainte des reptiles; les bords des rivières sont peuplés de *gegens* et de *tabanos*, mouches petites et grosses, et de caïmans ou crocodiles; l'intérieur des forêts est presque impénétrable. Il n'y a que les hautes vallées d'agréables. Cependant les animaux domestiques sont très-multipliés, avec ce caractère que dans les plaines ils

---

serpent qui, à la pointe du jour, caquète comme une poule. Une autre espèce de serpent, qu'on appelle le guascania, long de 9 ou 10 pieds, avec 9 pouces de diamètre, peut, à l'aide de deux défenses placées au-dessous de sa tête, se lever tout droit; dans cette attitude, il attend sa proie le long des routes et des sentiers, d'où il s'élance sur elle avec rapidité. On en voit dans la province de Buenaventura sur le grand Océan. Dans cette province et dans celle de Choco, il est une petite grenouille dont le dos fournit un poison si subtil, que le jaguar ou la panthère blessés des flèches que les Indiens y trempent, tombent aussitôt en convulsions et meurent.

sont petits et indomptables, et que dans les montagnes ils sont grands, forts et dociles.

Les *habitans* offrent aussi de nombreuses nuances. Les blancs de la côte ont tous les traits espagnols; ceux de la Cordillière ont plus de ressemblance avec les Européens du nord; un grand nombre sont défigurés par la syphilis et le goître. Les Nègres et les Indiens ont une force de constitution bien supérieure à celle des blancs. Les Indiens surtout sont très-robustes, ont des dents inaltérables, et leurs cheveux ne blanchissent qu'à 90 ans. Leur sobriété est excessive, et la chaleur de leur estomac est telle, que rien ne les incommode. Leur couleur est cuivrée dans les montagnes, et bronzée dans les plaines. Les *Indios bravos* ou Indiens sauvages vivent dans les lieux élevés ou sur le bord des lacs et des marais, presque nus, mais accoutumés à cette vie dure, et passent leurs jours presque ignorés du reste des hommes, dont eux-mêmes ignorent l'existence. L'Indien, en général, n'aime pas à vivre en grande société; il

n'est pas, comme le nègre, bruyant dans ses plaisirs ; il est porté à la mélancolie, et jouit aussi bien, mais avec calme. Au contraire, le peuple des plaines de l'Orénoque a un caractère vif et emporté, qui dans les villes dégénère en grossièreté, et dans les llanos en audace et en courage. Le plus grand nombre des nègres est répandu dans les provinces maritimes. Celles d'Antioquia, de la Magdalena, du Cauca, de Guyaquil et du Choco en renferment beaucoup; dans la branche orientale de la Cordillière on ne trouve que des blancs et des Indiens.

Quant au *caractère national*, l'orgueil en est la base, et l'indolence le signe extérieur. L'unique mobile du Colombien est l'intérêt. Il dit volontiers sa pensée politique, mais cache profondément ses desseins; on ne les connaît qu'au moment où ils éclatent. Quelque faveur qu'on sollicite d'un Colombien on ne reçoit pas de refus; mais la promesse est aussitôt oubliée que donnée. Il se déclare toujours à votre disposition, et ne bouge pas. Il aime les pro-

cès, mais déserte les querelles, et pourvu que sa femme le laisse étendu et fumant le cigare sur son hamac, il est heureux. Dans tous les rangs on remarque une politesse et une douceur recherchées; mais les connaissances sont encore peu répandues, si ce n'est la langue française, qui sans être aussi générale que l'espagnole, langue nationale, est préférée aux idiomes des autres peuples. Le respect pour les parens est universel parmi les Colombiens, et les titres de monsieur et de madame sont les seuls que les enfans donnent à leurs pères et mères. Hâtons-nous de reconnaître que l'habitude de la dissimulation chez le Colombien est le résultat de l'oppression espagnole sous laquelle il a vécu pendant trois siècles; mais il est plus que probable qu'il améliorera son caractère sous le gouvernement qui le régit maintenant.

Le *gouvernement* colombien, entièrement démocratique, repose sur les trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, confiés, le premier au *président* de la république; le second au *congrès*, formé d'une

chambre de représentans et d'un *sénat;* le troisième à des *cours de justice*, comme aux États-Unis et au Mexique. Dans chaque paroisse il y a une assemblée qui se réunit tous les 4 ans; pour y voter, il faut être âgé de 21 ans, savoir lire et écrire et posséder 100 piastres. Les membres de cette assemblée nomment les électeurs de cantons, qui doivent être âgés de 25 ans, posséder 500 piastres de biens-fonds ou 300 piastres de revenu. Ceux-ci forment une assemblée provinciale qui se réunit tous les 4 ans et nomme les président et vice-président de la république, les sénateurs et les députés. Les sénateurs doivent avoir 30 ans, une propriété de 4000 piastres en biens-fonds ou un revenu de 500 piastres, ou exercer une profession savante; ils sont renouvelés par moitié tous les 4 ans. Les députés doivent avoir 25 ans, 2,000 piastres de biens-fonds ou 500 piastres de rente, ou être professeurs; ils sont renouvelés comme les sénateurs, et il y a un député par 40,00 âmes. La chambre des députés est seule revêtue du droit d'accuser le pré-

sident et les ministres devant le sénat; reste les attributions des divers corps p tiques sont analogues à celles des trois p voirs de la république mexicaine et celle des États-Unis. La *religion* de l' est la catholique romaine, mais les aut cultes sont tolérés.

Les *revenus* de la république s'élèv à 42,800,000 francs; la *dette publiqu* 254,000,000 de francs; *l'armée* est 32,366 hommes et la *marine* de 17 b mens. A l'exception de la garde du p sident, qui porte son uniforme, le reste quipe à volonté.

Bolivar, président de la république Colombie, a pris le titre de *Libérateur* peine dans sa 47e année, il est encore t brûlant d'énergie: on vante son désin ressement, sa valeur, son éloquence gu rière et son activité infatigable. Ses lieu nans Paëz, Urdaneta, Santander, Berm dez, Montilla et Sucre, ont fait tous preu d'une héroïque bravoure sur les cham de bataille; mais le plus intrépide seml être Paëz, qui tout en affectant un gra

luxe, vit dans une parfaite égalité avec ses soldats.

Nous avons indiqué les douze départemens de la Colombie; leurs différentes ressources ne nous sont point assez connues pour les énumérer. Bornons-nous à citer leurs *villes* principales, pour ensuite achever notre revue par quelques mots sur l'industrie et le commerce de ces pays en général.

La ville la plus importante de la Colombie par sa position est Panama; la mieux fortifiée est Carthagène; la plus agréable, Santa-Fé de Bogota; la mieux bâtie, Popayan; la plus riche, Guyaquil; la plus vivante, Zipaquira; la mieux située, Maracaïbo; Carracas les efface toutes, mais est en ruines; Quito est la plus populeuse. Presque toutes ont la forme d'une croix, dont la grande place et l'église forment le centre; presque toutes sont blanchies à l'extérieur et ont des rues avec des trottoirs. Aucune ne renferme naturellement plus d'avantages que la capitale.

Santa-Fé de Bogota, fondée en 1538,

repose sur un plateau élevé de 1365 toises au-dessus du niveau de la mer, plus haut conséquemment de 100 toises que le couvent du grand Saint-Bernard. Des montagnes environnent de toutes parts cette ancienne capitale de la Nouvelle-Grenade, et aujourd'hui le siége du gouvernement colombien, en même temps que le chef-lieu du département de *Cundinamarca*; elle se distingue de très-loin par le clocher de sa cathédrale; le climat en est pluvieux et froid; le ciel y est presque toujours couvert; la température, qui s'élève au-dessus de 12 à 14°, s'abaisse souvent à la moitié de ce terme. L'intérieur des maisons en général est mal distribué; on commence seulement à faire usage de vitres. Outre la cathédrale, qui est très-riche, on compte 26 autres églises, 12 couvens, 3 colléges, le palais du président, le palais du congrès, la monnaie, un observatoire, un jardin botanique, une bibliothèque de 6,000 volumes, un théâtre, trois imprimeries, trois rues bien alignées, et des places spacieuses, toutes ornées de fontaines. La fête-Dieu à Bogota se célèbre

avec une grande pompe. Les habitans, sont au nombre de 30,000. Santa-Fé, comme le reste de l'Amérique méridionale, est sujette aux tremblemens de terre, ce qui n'a point permis de donner aux maisons beaucoup de hauteur.

Le climat de Bogota est particulièrement propice aux femmes; elles y sont plus fraîches et mieux portantes qu'ailleurs; elles sont les plus jolies du monde; elles emprisonnent leurs pieds mignons dans des souliers d'étoffe d'argent qui les chaussent à merveille; leur goût pour les bijoux est extrême, et cette partie de leur parure coûte des sommes immenses; elles aiment passionnément la musique et la danse, mais sont moins licencieuses depuis qu'elles sont devenues républicaines. Les hommes font leurs affaires à cheval, non à pied, et les belles Bogotiennes sortent rarement.

Panama, dont le nom s'associe à la célébrité de l'isthme sur lequel elle est située au fond d'un grand golfe de l'Océan pacifique, à 210 lieues N.-O. de Bogota, servait autrefois d'entrepôt aux richesses du Pérou;

elle ne compte que 12,000 âmes. Chef-lieu du département de l'*Isthme*, elle est à 175 lieuès N. de *Guyaquil*, le port le plus important du grand Océan, avec 22,000 âmes, sur le golfe auquel elle donne son nom, comme au département dont elle est le chef-lieu, à 300 lieues S.-O. de Bogota. Entre Guyaquil et Bogota, à 90 lieues de la première et 210 de la seconde, est *Quito*, ancienne résidence d'une branche des Incas, ville de 70,000 habitans, sur le versant oriental du mont Pichincha, dans une vallée d'une profondeur énorme que forment deux crêtes latérales de la chaîne des Andes, et au bas de laquelle roule avec une extrême rapidité le Guailla-Bamba, affluent de l'Esmeraldas qui va se jeter dans le grand Océan, à travers le département de l'*Équateur* dont Quito même est le chef-lieu. Cette ville, quoique située à 13 minutes seulement de latitude australe, éprouve un froid assez vif, parce qu'elle est élevée de 1472 toises au-dessus du niveau de la mer, qui en est à 40 lieues en ligne droite; elle se trouve au milieu des

volcans de Pichincha, de Cayambé, d'Antisana, de Cotopaxi et autres, ce qui l'expose encore à de fréquens tremblemens de terre; celui de 1797 fit périr dans cette seule province près de 40,000 personnes.

A l'est des Andes, nous retrouvons *Popayan*, au pied de la Cordillière et dominant une plaine immense, près des volcans de Puracé et de Sotara. Ce chef-lieu du département de *Cauca* voit dans ses environs des chauve-souris ou vampires qui pendant le sommeil tirent le sang avec autant d'habileté qu'un chirurgien armé de sa lancette, et pendant que ces animaux phlébotomisent ainsi leur victime, ils l'éventent légèrement avec leurs ailes. Popayan compte 25,000 âmes, sur la rivière de Cauca, non loin de sa source et à 90 lieues S.-O. de Bogota, qui est à même distance d'*Antioquia*, ville considérable sur la Cauca, dans une vallée fertilisée par le voisinage des monts neigeux de Puracé. En nous rapprochant de la mer des Antilles, nous voyons d'abord sur la côte et près de l'isthme, sur le bord septentrional,

Porto-Bello, à 20 lieues N.-N.-O. de Panama, et une des plus anciennes villes du Nouveau-Monde; *Carthagène*, dans le delta de la Magdalena, chef-lieu du département de *Magdalena*, excellent port, peuplé de 24,000 habitans qui souffrent de son climat chaud et humide, et à 170 lieues N. de Bogota.

A 45 lieues N.-E. de Carthagène se présente le beau port de *Santa-Marta*, également sur la mer des Antilles; puis *Maracaïbo*, chef-lieu du département de *Zulia*, au bord occidental du canal qui joint le lac de Maracaïbo au golfe de Vénézuéla sur ladite mer. Cette ville, qui compte 25,000 âmes, est à 30 lieues de *Merida*, autant de *Truxillo*, chefs-lieux de provinces, et à 190 lieues N.-N.-E. de Bogota, qui, à 25 lieues au N.-N.-E., a la ville de *Tunja*, chef-lieu du département de *Boyaca*, où abondent les goîtres et où le sol est aride. *Ocana*, à 75 lieues N.-N.-E. de Tunja, en dépend.

Dans le département de *Vénézuéla*, se voient *Valencia*, près du lac de ce nom,

appelé aussi Tacarigoa, et à 9 lieues N.-E. de *Porto-Cabello*, ville commerçante, mais d'un séjour malsain, sur le golfe de Triste, à 30 lieues O. de *Carracas*, qui est le chef-lieu du département précité, à 280 lieues N.-E. de Bogota, sur le penchant méridional d'une chaîne montagneuse dominant la côte. Son élévation de 480 toises lui procure une température moins chaude que ne le ferait présumer sa distance de 10°$\frac{1}{2}$ seulement de l'équateur. Elle a beaucoup souffert en 1812 d'un tremblement de terre, et on ne lui donne plus que 30 à 40,000 âmes Son port est à *la Guayra*, jolie ville qui s'en trouve à 5 lieues. Dans l'intérieur au sud, est *Calabozo*, lieu célèbre par la victoire de Bolivar sur Morillo; plus au sud encore est le département de l'*Orénoque*, dont le chef-lieu, *Varinas*, peuplé de 10,000 âmes, sur le rio San-Domingo, est à 150 lieues N.-E. de Bogota.

Enfin, en avançant à 58 lieues vers l'est, vous arrivez à *Barcelone* ou *Nueva-Barcelona*, bon port de mer à l'embouchure de la Neveri, avec 17,000 habitans; et à

15 lieues plus loin, sur le bord méridional du superbe golfe de Cariaco, s'élève *Cumana*, chef-lieu du département de Mathurin, avec 25 à 30,000 âmes, à 14 lieues O. de *Cariaco*, ville de 7,000 âmes, sur le même golfe, à 45 lieues O. du cap Paria, où finit la mer des Antilles et où commence l'Atlantique proprement dit. C'est principalement à Cumana que les habitans des deux sexes vont placer dès le matin leurs siéges dans l'eau, sur le bord de la mer, et s'y livrer aux plus gais entretiens, comme aussi au plaisir de la natation, sans autre vêtement que celui de la nature.

Au-delà de l'Orénoque et jusques aux frontières de la Guiane anglaise, errent les débris de la nation des *Caraïbes*, sur laquelle il n'existe que des notions vagues et douteuses. Il en est de même de plusieurs autres tribus, tels que les *Otomacas* et les *Yaruras*, qui, dit-on, se nourrissent quelquefois de terre glaise, et qui vivent entre l'Apure, le Meta et l'Orénoque; des *Guamas* et des *Chitareros*, qui habitent les

bords de l'Apure; ainsi que des *Aruacas*, des *Cundayes* et autres qui s'étendent plus au sud. Nous n'irons point nous égarer dans un dédale de conjectures à leur égard; nous reviendrons de préférence à ce qui nous reste à dire sur l'*industrie* colombienne.

Dans les travaux agricoles, la houe tient lieu de charrue pour les vallées chaudes. Il n'existe pas de données générales sur la valeur des terres; néanmoins une terre de 30 cordes de long et 15 de large (1) vaut 1,000 piastres dans la région froide. Les fermes les plus riches sont celles qui avoisinent les villes. Le coton, le sucre et le cacao sont mal cultivés. Le sel de Zipaquira se vend 6 à 7 réaux l'arrobe (2). Le cacao est après le sel la marchandise la plus importante; celui de la Magdalena se vend

---

(1) Chaque corde a 78 vares, et chaque vare 37 pouces castillans.

(2) Le réal vaut 25 centimes, l'arrobe équivaut à 25 livres.

30 piastres la charge de 10 arrobes, 40 piastres à Antioquia, 50 à Carthagène. Le sucre est presque entièrement consommé dans le pays. On exporte quelque peu de tabac de Varinas. Le commerce des perles ne rapporte à Panama qu'environ 40,000 piastres par année. La nacre de perles n'est plus demandée. Tout le commerce maritime se fait dans les ports de la Guayra, Sainte-Marthe, Carthagène, Chagres, Porto-Bello, Panama et Guyaquil; les étrangers fréquentent peu San-Tomé, Puerto-Cabello, Maracaïbo sur la mer des Antilles, et San-Buenaventura sur le grand Océan. Les relations commerciales sont entretenues à la faveur d'embarcations légères, par la Magdalena, l'Orénoque, la Zulia, la Cauca, l'Atrato, le Chagres et le Dagua. C'est par la Magdalena que communiquent entre elles les provinces de Neiva, de Popayan, de Mariquita, d'Antioquia, de Sainte-Marthe et de Carthagène. Quand le gouvernement joindra l'Atrato au rio San-Juan, le commerce en augmentera considérablement. L'église de Chiquinquira est

la Notre-Dame-de-Lorette de la Colombie; il ne s'y dit pas de messe au-dessous de six piastres, et les dons journaliers y sont considérables. Le commerce de Popayan consiste en laine tirée d'Europe. C'est peu loin de la ville de la Plata que l'on passe la rivière de ce nom sur un pont suspendu en courroies de cuirs attachées à des pieux fixés à chacun de ses rivages.

Nous nous en éloignerons pour aller chercher ceux de l'Orénoque et franchir ceux-ci, afin de pénétrer dans la Guiane, qui en est voisine au midi.

GUIANE.

Le nom de *Guiane* ou *Goyana*, dérivé d'un petit affluent de l'Orénoque, et qui s'appliquait au pays baigné par l'Atlantique, entre les bouches de l'Orénoque et celles de l'Amazone, sans limite déterminée dans l'intérieur, paraît encore s'entendre ainsi pour cet espace. La Guiane est donc située entre 8° 20' lat. N. — 3° lat. S., et

52°—72° 40' long. O. Le côté de la mer est une côte basse où l'Atlantique a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent sur les flots; et les embouchures des fleuves ne se reconnaissent qu'à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer, sans se mêler avec la sienne à une distance de plusieurs lieues.

Le *climat* chaud de la Guiane est tempéré chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes, qui soufflent de 10 heures du matin à 6 heures du soir; quand les chaleurs ont cessé on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards qui rendent les nuits très-froides humides et malsaines. La longueur du jour ne varie jamais de plus de 40 minutes; le soleil s'y lève constamment vers 6 heures du matin et s'y couche à la même heure le soir. La saison sèche et celle des pluies se divisent l'année, et en font quatre parts, savoir : la sèche qui a un grand et un petit été, et la pluvieuse qui a un temps où les pluies durent moins qu'en un autre, quoique cependant elles ne tombent que quand

le soleil est vertical, ce qui près de la ligne a lieu deux fois l'année et dans un espace de temps égal. Pour les deux saisons sèches, la grande commence en octobre, au moment où le soleil vient de traverser l'équateur, et passe au tropique du capricorne. En mars viennent les pluies; en juin, où le soleil s'est avancé du tropique du cancer, vient une courte chaleur qui dure jusqu'en juillet. La saison sèche, appelée à Cayenne grand été, y dure depuis la fin de juillet jusqu'en novembre, La saison pluvieuse y correspond à l'hiver d'Europe. En mars et avril règne un petit été; à la fin d'avril et en mai abondent les pluies. En somme le thermomètre de Réaumur s'élève à Cayenne à 28° dans la saison sèche et à 24° dans la saison pluvieuse; à Surinam, il monte à 25°, mais la chaleur moyenne est de 20°. Dans l'intérieur du pays, le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer. La continuité des pluies pendant que le soleil est vertical, est nécessaire pour réparer les desséchemens occasionnés par un ciel si brûlant. Chose

étonnante, l'humidité dans les Antilles, à la Barbade, par exemple, qui n'est qu'à 13° de lat. N., règne depuis le mois d'août jusqu'en décembre; et à Démérari, qui n'est qu'à 6° plus près de la ligne, dans la Guiane anglaise; la sécheresse règne dans ce même temps, et *vice versâ*.

Quelques parties de la Guiane sont montagneuses et nues; néanmoins le *sol* y est généralement fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure; les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité, et de plus dans les terres basses à leur position qui empêche l'intensité de cette chaleur de détruire toute végétation, principalement dans les parties cultivées par les Européens. Il est vrai que cet état de choses expose ceux-ci à des fièvres souvent funestes.

La Guiane a ses *rivières* propres : les principales sont l'*Oyapock*, le *Maroni*, le *Surinam*, le *Demerari*, la *Berbice* et l'*Essequebo*. Toutes ont une embouchure large et profonde; celle de l'Essequebo est de 7

lieues; et dans leur cours elles présentent des cataractes nombreuses. Le Surinam, l'Oyapock le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables. Le *Sinamari*, tristement célèbre par les victimes que le directoire y envoya périr, coule dans la partie française. Ces fleuves traversent d'immenses *forêts* qui fournissent des bois magnifiques, soit de construction, comme le courbaril et l'acoma, soit pour les usages industriels, comme l'acajou, le cédrel, le cimira qui donne une belle teinture rouge, le ceiba dont on fait de grandes pirogues, le patavona qui forme un large parasol de cabane, et le vorai dont les grandes feuilles sont employées à couvrir les maisons. L'aspect des forêts de la Guiane est aussi varié et aussi imposant que celui des forêts du Brésil. Toutefois si des arbres procurent des résines, comme le courbaril; de la gomme élastique, comme le hévé ou caoutchouc; de la gousse, comme le rocouyer, d'autres recèlent des poisons redoutables, tels que le curaré et le vourara. Parmi les *animaux* qu'on y trouve figurent les jaguars, les

cougouars, les tapirs, les chats-tigres, les singes, de grosses chauve-souris, d'énormes serpens, et une infinité d'oiseaux.

Des dons plus précieux du sol de la Havane sont la vanille, la salsepareille et le cacao, diverses sortes d'épices et d'aromates, l'indigo et le coton, la canne à sucre et le café. C'est afin de recueillir ces diverses *productions*, que des Européens vont s'établir à la Guiane, et non pour y admirer les merveilles de la nature; l'amour du gain l'emporte ainsi sur la santé, puisque le climat des côtes où ils séjournent est loin de leur être favorable.

Depuis l'émancipation des colonies espagnoles et portugaises, la Guiane est restreinte à trois *divisions*: la Guiane anglaise, la Guiane hollandaise, et la Guiane française.

La *Guiane anglaise*, comprise entre 7° 30'—4° lat. N. et 59° 30'—62° long. O., est limitée à l'ouest par la Colombie, dont l'Essequebo la sépare en partie, à l'est par la Guiane hollandaise, au nord par l'Atlantique, et au sud par des forêts qui tou-

chent au Brésil. Elle a 100 lieues de longueur du nord au sud et 30 de large, avec une superficie de 3500 lieues carrées et une population de 90,000 âmes dont environ 70,000 nègres, et le reste Indiens ou blancs. Elle se divise en trois districts, Demerari, Berbice et Essequebo. Sa capitale est *Georgetown*, appelée auparavant *Straboek* par les Hollandais qui la fondèrent sur les bords du Demerari, où la famille Boode a de superbes plantations ; cette ville réunit environ 12,000 individus dont 3 à 4,000 blancs.

La *Guiane hollandaise*, entre la précédente et la française, par 6° 30'—3° lat. N. et 56°—60' long. O., longue de 75 lieues, et large de 65, a une superficie d'environ 5,000 lieues carrées, avec une population de 80,000 âmes. Sa capitale, *Paramaribo*, à l'embouchure de la rivière de Surinam, renferme au-delà de 15,000 habitans dont un quart formé d'Européens. C'est une des plus belles et des plus riches villes de l'Amérique du sud ; son port est sûr et com-

mode ; ses quais sont d'un abord facile ; sa position à 5 ou 6 lieues de la mer est extrêmement agréable ; les maisons sont d'une grande propreté ; les rues sont tirées au cordeau ; les places sablées et ombragées par des allées d'orangers.

La *Guiane française*, bornée à l'ouest par la précédente dont le Maroni la sépare, au nord par l'Atlantique, à l'est et au sud par le Brésil dont l'Oyapock, nommé aussi Vincent-Pincon, et une chaîne de montagnes la séparent, a 200 lieues de long du nord-est à l'ouest, sur une largeur qui varie de 30 à 70 lieues ; sa surface est de 7,620 lieues carrées et sa population de 70,000 âmes, y compris les Indiens et les nègres. Placée entre 6° — 2° lat. N. et 58° —53° long. O., elle offre 140 lieues de côtes. Dans l'intérieur on n'a remonté le Maroni qu'à une cinquantaine de lieues, à cause des cataractes dont il est hérissé ; mais sa source paraît être deux fois plus éloignée. Vers le Brésil nos limites longent le fleuve des Amazones à la distance de 15

lieues de sa rive gauche jusqu'au rio-Negro qui s'y jette à plus de 250 lieues de la mer.

Entre les rivières de Mahuri et de Cayenne se trouve l'île de *Cayenne*, qui ressemble à celle de la Camargue assise à l'embouchure du Rhône. Elle a environ 15 lieues de circuit et n'est séparée du continent que par un bras de rivière; elle est coupée en deux par un canal communiquant à une crique unie au Mahuri; elle offre des monticules et des terres basses qui ne sont cependant jamais noyées. Les Français s'établirent pour la première fois en 1635, à l'extrémité occidentale de cette île et fondèrent le seul bourg qui existe encore dans la colonie et qui, décoré du nom de ville, consiste en un amas de 200 cases, avec la maison du gouverneur, l'église et le collége qui sont bâtis en pierre. Cayenne est par 4° 56' lat. N. et 54° 35' long. O. La température dans l'intérieur des terres et le haut des rivières est bien différente de ce qu'elle est à Cayenne. Là les nuits sont extrêmement fraîches; l'atmosphère est chargée d'épais brouillards

depuis 6 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin. La chaleur y est au contraire plus forte qu'à la ville pendant le jour, où les brises de large et de l'est tempèrent l'ardeur du soleil et la rendent supportable. La population de l'île est de 13 à 14,000 habitans, dont environ 1,000 blancs.

Les principaux produits de cette colonie sont le sucre, le café, le coton, le girofle, le poivre noir et blanc, la muscade, la cannelle, le cacao, la vanille, l'indigo, le riz, la gomme, la mélasse, le jaffia et le manioc. Les bois de construction se tirent maintenant de la nouvelle colonie de la *Mana*, fondée en 1824 sur la rivière de ce nom, à 50 lieues sous le vent de l'île de Cayenne, à 3 ou 4 au vent du Maroni, et toujours dans la Guiane française, que nous quitterons pour remonter l'Amazone et chercher le Pérou, d'où nous reviendrons vers le Brésil.

LETTRE XLII.

PÉROU.

Généralités physiques. Division en haut et bas Pérou. *République du Pérou propre* ou *Bas-Pérou* : généralités et particularités qui la concernent. *République de Bolivia* ou *Haut-Pérou* : traits physiques, moraux et politiques y relatifs.

In vano uno spazio immenso avea diviso le città del sole dal nostro emisfero, esse ne divennero la preda ed il più prezioso domanio.

A Monsieur David, administrateur des douanes.

Un peuple simple et bon, crédule adorateur du soleil, auquel il avait élevé des temples couverts d'or, et dont la garde était

confiée à de jeunes vierges, prêtresses du Dieu et épouses des Incas, florissait au Pérou, lorsque Pizarre, en 1534, vint s'emparer de ce vaste empire, le dépouiller et massacrer ses habitans. Marmontel et madame de Graffigny les ont vengés de tant d'horreurs; il serait superflu de vous les retracer, monsieur et cher compatriote, vous à qui les *Lettres d'une Péruvienne* et les *Incas* sont si connus; mais, comme vous habitez aux sources du Pactole français, comme vous en surveillez un des principaux écoulemens, permettez-moi de vous décrire l'état présent de cette contrée lointaine dont le nom magique est encore synonyme de la magnificence, à cause des richesses minérales qu'elle renferme et qui paraissent inépuisables.

Le *Pérou*, compris entre 3°-25° lat. S. et 63°-83° long. O., a pour *limite* au nord la Colombie, qui en est séparée en partie par la rivière de Chota, et l'embouchure du rio Tumbez qui se jette dans le golfe de Guyaquil; à l'est, le Brésil, dont le Javari, la Sierra de Corromamas, et le

Madeira la séparent en partie, ainsi que le Guapoze, affluent du Paraguay; au sud-est, par la république Argentine ou de Buenos-Ayres; au sud, par le Chili, qui finit au Rio Salado; et à l'ouest par l'Océan pacifique. Cette étendue de territoire, qui réunit le haut et le bas Pérou, offre en *longueur*, du nord au sud, environ 550 lieues, et une *largeur* moyenne de 200 lieues. Sa superficie totale est d'environ 121,700 lieues carrées de 25 au degré, ou, suivant M. Balbi, de 683,000 milles carrés géographiques de 60 au degré, comprenant une *population* de 3 millions d'individus, dont 400,000 blancs, 1,725,000 Indiens, 632,000 métis, 123,000 mulâtres, et 120,000 esclaves ou nègres.

La *Cordillière des Andes* (1), qui tra-

---

(1) Nous avons fait, page 9, dériver le mot *andes*, du péruvien *anta*, c'est-à-dire *cuivre*; mais il paraît qu'il vient plutôt d'*antis*, nom d'une nation puissante qui occupait une partie des Andes avant l'arrivée de Pizarre.

verse du sud au nord le territoire péruvien, prend ici le nom de *Cordillière du Pérou*. Elle est moins élevée que celle du Quito, en Colombie; peu de sommets entrent dans la limite des neiges perpétuelles. On n'y connaît que très-peu de volcans en activité. Elle forme généralement deux chaînes à peu près parallèles, l'une orientale qui forme le noyau central du Pérou; l'autre orientale, beaucoup plus basse, est appelée Cordillière de la côte. Entre celle-ci et la mer se prolonge proprement le bas Pérou, qui néanmoins s'étend à l'est jusqu'aux limites brésiliennes; entre les deux chaînes se trouve le haut Pérou. Ce qu'on appelle le Pérou intérieur s'étend derrière la principale chaîne vers les sources de l'Ucayal et du Tunguragua ou Maranon. Les points les plus élevés de la chaîne sont les nœuds (1) de Pasco par

(1) Un *nœud*, observe le *Bibliomappe*, d'où nous tirons ce renseignement, est le point de réunion de plusieurs chaînons latéraux, ou le point de séparation d'une ou plusieurs ramifications.

11° lat. S.; de Cuzco, par 14° S.; de Parco, par 18° 45' S. Au 16e parallèle, par 74° long. O., jusqu'au 20° lat. S., deux chaînons parallèles forment un bassin particulier dont les *lacs* de Titicaca et d'Ullagas occupent le fond. Le lac de *Titicaca*, pour le dire en passant, long de 60 lieues et large de 20 à 25, a de 350 à 400 pieds de profondeur; des forêts de joncs couvrent ses rives, et l'île du même nom est célèbre pour avoir été le séjour de Manco-Capac, premier législateur et premier Inca des Péruviens. La rivière *Desaguadero*, qui sort de sa partie méridionale, coule vers le sud, traverse le lac *Machaca*, et va se perdre, après un cours de 70 lieues, dans le lac *Ullagas*, qui n'a que 10 lieues de tour. C'est dans le lac Titicaca, dont l'eau est très-saumâtre, que les Indiens jetèrent la plupart de leurs trésors, comme un hommage à leur dieu tutélaire, notamment la grande chaîne d'or d'un Inca, de 337 aunes de longueur.

L'espace compris entre la crête des Andes et la mer Pacifique semble le côté

d'une longue vallée étroite où ne s'écoulent que des torrens impétueux, tandis qu'à l'est, sur le bassin de l'Atlantique, s'étendent plusieurs rameaux des nœuds de Pasco, de Cuzco et de Parco, où naissent plusieurs cours d'eau qui vont grossir, les uns l'Amazone, les autres le Paraguay. Au nœud de Porco se détache la *Sierra-Altissima*, qui, par 17° 30' lat. S. et 71° long. O., prend le nom d'*Altos de inclinyo*, et puis longe le Brésil sous ceux de *Cuchao* et de *Conomamas*.

Parmi les *rivières* péruviennes, sur le *bassin du grand Océan*, s'il faut ainsi les appeler, on ne rencontre guère que le *Patamaya*, dans la province de Truxillo; le *Huaillas*, qui sert de limite entre cette province et celle de Lima; l'*Acari*, entre cette dernière et celle d'Aréquipa; le *Carapacho*, qui sépare le Pérou propre du département d'Atacama, fraction du Haut Pérou; et le *Rio-Salado*, entre le désert d'Atacama et le Chili. Sur le *bassin de l'Atlantique*, nous remarquons d'abord les deux principaux bras de l'*Amazone*, le

Tunguragua et l'*Ucayal*, dont nos considérations générales ont indiqué les sources (p. 76 et 77), puis le *Huallaga*, qui naît comme le Tunguragua, dans le nœud de Pasco, coule entre les provinces de Tarma et de Truxillo et les pampas de Sacremento, pour, après un cours de 180 lieues, joindre le même Tunguragua; l'*Inambari*, commun au Bas et Haut-Pérou; l'*Apurimac*, qui, avec ses affluens, arrose les provinces de Cuzco, Huamanga, Huancabelica et Tarma; le *Pachitea*, coulant à l'est de Tarma: tous trois affluens de l'Ucayal. D'autres grands tributaires de l'Amazone naissent aussi dans le Pérou, comme le *Madeira*, formé du *Mamore* et du *Guaepore*: le premier, appelé, dans le haut de son cours, *Guapey* ou *Rio-Grande*, sort de la Sierra-Altissima, et prend l'*Irmane*, qui coule sur les confins du Haut et du Bas-Pérou; le second, qui appartient presque entièrement au Brésil, est formé du *Paragua*, qui contribue à former limite entre le Bas-Pérou et le Brésil, et du *Parapiti*, qui, sous le nom

de *San-Miguel*, sépare le Haut-Pérou du pays des Chiquitos, appartenant à Buenos-Ayres, et traverse, sous le nom nouveau de *Rio-Branco*, le pays des Moxos, à l'extrémité duquel il se jette dans le Guapore. Enfin, vers l'est le *Pilcomayo*, qui traverse le département de Potosi; le *Tarija*, tributaire du *Vermejo*; et le *Casabindo*, qui contribue à séparer le Haut-Pérou de la république Argentine.

Le Haut et le Bas-Pérou sont compris dans la zone torride, entre l'équateur et le tropique du Capricorne; mais la hauteur du sol apporte des variations dans leur *climat* respectif. Entre l'océan Pacifique et la crête des Andes, du nord au sud, est le pays nommé le *Valles*, où il ne pleut jamais, et où la stérilité est partout, excepté sur le bord des rivières; les orages fréquens et désastreux dans les quebradas ou gorges de la montagne sont ignorés dans cette partie du Pérou, et la chaleur y est tolérable, grâce aux brouillards, aux rosées et au vent de mer qui souffle du sud au nord. Une autre zone, dite la

Sierra, comprend le Haut-Pérou; c'est la plus agréable, la plus salubre, et celle où la culture est la plus variée, eu égard à l'élévation du sol; c'est là que se trouve le plus d'habitans. Vers l'est est une troisième zone, pour les parties basses et unies qu'arrosent les affluens de l'Amazone et du Paraguay; la chaleur y est très-forte et l'humidité considérable, ce qui rend le climat très-insalubre, mais la végétation superbe. Dans cette partie et dans la Sierra on ne connaît que deux saisons, qui durent, la pluvieuse de décembre à juin, la sèche de juillet à novembre;

Cette chaleur du climat donne lieu à de nombreuses *productions* naturelles, dont les principales sont : au Pérou, les gommes odoriférantes, la noix muscade, la cannelle, l'huile, pour le Bas-Pérou; la canne à sucre et le café dans la Sierra; le cacao dans les plaines de l'intérieur; le coton dans le Chillaos; la soie à Mojobamba; le lin et le chanvre dans le Moxos; la laine dans l'Alpaca; mais surtout les mines d'or et d'argent. L'or abonde, mais

en des lieux peu accessibles ; il y en a une mine très-riche à 10 l. S. de Potosi, dont la montagne recèle aussi beaucoup d'argent. La montagne de Lauricocha est également remplie de veines et filons argentifères. En outre, la plupart des rivières roulent des paillettes d'or. Près de Lima on trouve une mine de cuivre, ainsi que du cinabre pour la peinture; il y a aussi du cuivre à Aroa; et la pierre de galinazo sert de miroir. Les émeraudes ne sont point rares dans le département d'Atacama. A l'est des Andes, les collines renferment aussi de l'or et du sel gemme. De ce côté presque toutes les contrées sont couvertes de forêts; dans les plaines sont les cacaoyers et les palmiers; aux vallées du Huallaga on cultive l'arbre de cinchona ou arbre à quinquina. Quant aux *animaux*, ce sont les mêmes espèces que dans la Colombie.

Les *habitans* de cette terre promise se composent d'Espagnols, de métis, de mulâtres, d'indigènes et de nègres. Les trois premières classes habitent les villes; les

nègres travaillent dans les maisons ou dans les sucreries; et les villages sont peuplés d'indigènes, dont encore un nombre assez considérable dans les *pampas* ou plaines, et dans les forêts à l'est, erre entièrement indépendant sous les *curacas* ou chefs, appelés improprement *caciques* par les Espagnols. Ces Indiens libres se divisent en tribus dont les plus puissantes sont les *Chunchos* au nord de Cuzco, sur les bords du Beni, dans le Pérou propre, et les *Moxos*, sur les deux rives du Guapey dans le Haut-Pérou. Le nombre des Indiens a diminué depuis la conquête de Pizarre, et comme les autres castes n'ont pas augmenté en proportion, il en résulte que la population est moindre de ce qu'elle était avant l'arrivée des *Espagnols*. Ceux-ci, ou leurs descendans, sont les moins nombreux. Les *métis* le sont davantage. Il y a une classe intermédiaire, celle des *quarterons*, nés d'un Espagnol et d'une métise, comme aussi entre les Indiens et les métis il y a celle des *cholos*, issus de

ces deux branches et qui ont la face cuivrée.

Les *Péruviens* indigènes actuels ont bien dégénéré de leurs ancêtres dont Marmontel a fait une peinture si brillante. Ils ont une intelligence bornée, un caractère mélancolique et timide : accoutumés à l'oppression, ils sont pusillanimes devant le pouvoir, et cruels devant la faiblesse. Mais depuis que la liberté règne parmi eux, ils commencent à améliorer leur être et à entrer dans la voie de la civilisation. Ils ont en général conservé leur *langue* maternelle, le *quichua*, qui était celle des Incas; c'est encore à Lima et à Quito l'idiome de la galanterie, car il est propre aux tableaux gracieux, et il paraît plus doux que la langue espagnole, parlée du reste plus universellement, de même que la *religion* catholique romaine a remplacé presque entièrement les autres croyances, sans excepter les Indiens indépendans, chez qui des missionnaires ont porté la connaissance de l'Évangile.

Néanmoins, les tribus qui se rapprochent de l'Amazone ont encore leurs *mohanes* ou sorciers, leurs *piripiris* ou talismans, leurs idées sur la métempsycose ou la transmigration des âmes. La tribu des *Roa-mainas* déterre ses morts après un certain laps de temps, et leur fait de secondes funérailles, tandis que celle des *Capanagias*, sur la rivière de Magni, dévore les chairs rôties des défunts, sous prétexte de les honorer, comme aussi les *Guagas* mangent, dit-on, leurs prisonniers.

Les Péruviens étant depuis 1821 délivrés de toute domination étrangère, les deux *gouvernemens* du Haut et du Bas-Pérou sont républicains comme dans la Colombie, et sans avoir d'états indépendans comme on voit ceux des États-Unis et du Mexique, mais seulement avec des divisions territoriales en provinces ou départemens, qui tous dépendent directement et uniquement du pouvoir central ou *congrès*, composé du sénat et des députés, qui forment le pouvoir législatif, pendant que le *président* retient le pouvoir exé-

cutif, et que des *cours* exercent le pouvoir judiciaire. Quant aux nuances dans les formes des deux gouvernemens péruviens, nous les indiquerons en traitant de chacune de ces deux républiques, comme il va suivre.

BAS-PÉROU,

OU

RÉPUBLIQUE DU PÉROU PROPRE.

La *république du Pérou*, proprement dit, est *bornée* au nord par celle de Colombie; à l'est par le Brésil que limitent le Javari, le Madeira et la Sierra de Conomamas; au sud-est par le Haut-Pérou, avec lequel ses limites naturelles sont le Mamore, l'Iruina, l'Icoma, le Téquiri (affl. de Beni), la Cuchoa, la Cordillière des Andes, et le rio Carapacho; à l'ouest par l'océan Pacifique. Elle est comprise entre 3° 35'-21° 30' lat. S. et 68°-83° 30' long. O.; elle a du nord au sud 525 lieues en longeant la côte, 290 seulement dans

l'intérieur, et une largeur qui varie de 15 à 289 lieues, mais qui est de 160 dans sa partie moyenne. Sa *superficie* est de 78,700 lieues carrées (1), et sa *population* de 1,700,000 âmes.

Sa *constitution* est tout-à-fait modelée sur celle de Colombie; nous ne devons que nous y référer. Son *revenu* est de 30,000,000 de fr., sa dette de 147,488,000 francs, son *armée* de 7 à 8,000 hommes. Son territoire est partagé en sept provinces ou intendances, qui n'en occupent que la moitié; l'autre est occupée à l'est, vers le Brésil, par les tribus indépendantes. Les sept provinces sont Truxillo, Lima, Tarma, Huancabelica, Huamanga, Cuzco et Arequipa.

La *province de Truxillo*, au nord, sur les deux bassins du grand Océan et de l'Atlantique, renferme huit districts, et a pour chef-lieu *Truxillo*, ville de 9 à 10,000 âmes, à une demi-lieue de l'Océan, et à

(1) Ou 373,000 milles carrés de 60 au degré.

:04 l. N. O. de Lima; elle fut bâtie par Pizarre en 1535, et se trouve dans une très-belle situation. *Caxamarca* en est à 32 l. N. N. E., sur une petite rivière qui joint le Tunguragua ou Maragnon; elle compte 12,000 habitans. Dans cette province et près de la Piura vers Guyaquil, est la bourgade de *Payta*, sur la baie du même nom, lieu aride, sans végétaux ni eau douce.

La *province de Lima*, sur le bassin du grand Océan, entre la précédente au nord, celles de Tarma et de Huancabelica à l'est, et celle d'Aréquipa au sud-est et au sud, a pour chef-lieu *Lima*, capitale de la république, sur la Rimac, à 2 l. de la mer, par 12° 2' 45" lat. S., 79° 27' 30" long. O., avec 70,000 âmes, dont 8,000 moines répartis dans 15 monastères, outre 19 couvens de femmes. Son port est *Callao*, fortifié à l'embouchure de la Rimac. On y arrive de Lima par une route droite, et dont la pente est si bien ménagée qu'elle est presque insensible, quoique Lima soit à plus de 600 pieds au-dessus du niveau de

la mer. Cette grande ville se divise en rues parallèles et qui se croisent avec d'autres à angles droits ou en îlots. De tous côtés se voient un nombre prodigieux d'églises. Au milieu des rues coule un ruisseau, dépôt de toutes les immondices. Le pavage des rues et des trottoirs est tout-à-fait négligé. Le théâtre forme un long ovale; la scène occupe la plus grande partie d'un côté, dont les loges sont près des acteurs; il n'y a que les hommes au parterre; les galeries sont réservées aux dames; l'espace intermédiaire est divisé en plusieurs rangs de loges particulières. Dans les entr'actes, chacun tire son briquet de sa poche et allume son cigarre. Les maisons de Lima, quoique basses, ont une belle apparence.

Les habitans de Lima aiment beaucoup la musique et la danse, mais encore plus les combats de taureaux. Les hommes font leurs visites aux dames dans la matinée, parce que celles-ci sont en toilette dès qu'elles se lèvent. Dans toutes les rues, dit M. Lesson, qui a visité Lima en 1823,

on ne voit qu'habits monastiques de toutes couleurs; il y a même des nègres sous le froc, on les appelle (*los burros*) les ânes. La plus grande liberté règne dans les couvens, où les femmes peuvent aller visiter les moines sans que cela tire à conséquence, car la dissolution la plus complète se remarque dans les mœurs des habitans de Lima, suite naturelle d'une température chaude, des habitudes de l'oisiveté et d'une éducation relâchée. Parmi les riches il y a peu de mariages légaux; les moines ont grand nombre d'enfans naturels; les femmes du peuple n'ont aucun frein, elles se baignent nues avec les hommes, en leur faisant des gestes, et se livrant à des actions qui prouvent que la pudeur n'a point doublé le cap Horn. Le jeu est la première éducation des demoiselles, et l'amour fait le reste; après avoir vidé sa bourse on ruine sa santé, car, observe encore M. Lesson, on ne cite pas dans tout Lima cent dames qui soient exemptes d'une maladie que l'ardeur du climat rend très-bénigne, et dont elles s'informent en-

tre elles, sous le nom de *fuentes*, avec la même sollicitude qu'on demande en France des nouvelles d'un rhume. Les dames dans leur intérieur sont vêtues à l'européenne, avec beaucoup de recherche et de goût; leur sein est généralement découvert; elles ont les pieds très-petits. Leur vêtement pour la promenade est la jupe collante nommée *saya*, qui dessine les formes plus nettement encore que les draperies mouillées des sculpteurs; elles y ajoutent la mantille, qui s'attache au milieu du corps, s'élève sur la tête qu'elle enveloppe, et retombe sur la face qu'elle cache, excepté les yeux.

La *province de Tarma*, sur le bassin de l'Atlantique, à l'est de Lima, dont les Andes la séparent en partie, se trouve à l'ouest du territoire des Indiens. Son chef-lieu, *Tarma*, peuplé de 6,000 âmes, est au pied des montagnes et près de la source du Pérène, affluent de l'Apurimac, et a 45 l. E. de Lima.

La *province de Huancabelica*, à l'est de celle de Lima, sur le versant oriental

des Andes, a pour chef-lieu *Huancabelica*, ville de 5,000 habitans, à 50 l. S.-E. de Lima. La *province de Huamanga*, circonscrite par la précédente et celles de Cuzco et d'Aréquipa, a au nord le pays des Indiens indépendans, et son chef-lieu *Huamanga*, à 72 l. S.-E. de Lima, compte 26,000 âmes. La *province de Cuzco*, sur le bassin de l'Atlantique, voisine du Haut-Pérou au sud, et du pays des Indiens ou pays des Missions à l'est et au nord, a pour chef-lieu *Cuzco*, ancienne capitale des Incas, fondée vers le XIe siècle par Manco-Capac, dans une plaine spacieuse que borne à l'est l'Urubamba, à 150 l. S.-E. de Lima, et avec 32,000 habitans. Enfin la *province d'Aréquipa*, sur le bassin du grand Océan, qui la borne au couchant l'espace de 200 lieues, tandis que les Andes la séparent à l'est, partie du Haut-Pérou, partie des provinces de Cuzco et de Huamanga, compte plusieurs villes considérables, entre autres *Aréquipa*, chef-lieu, sur le Quiloa, à 30 lieues de son embouchure, au pied du mont Omati,

à 175 l. S.-E. de Lima, avec 24,000 âmes; et *Arica*, port de mer, à 70 l. S.-S. E., avec 29,000 âmes. Dirigeons-nous de cette ville vers le Haut-Pérou.

HAUT-PÉROU,

OU

RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA.

La *république du Haut-Pérou*, fondée par Bolivar en 1825, d'où lui vient le nom de *Bolivia*, est située par 22°-25° 40' lat. S., et 63°-72°-58° long. O., à l'est du grand Océan, au sud-est du Pérou propre, au nord du Chili et de Buenos-Ayres; au nord-est le Brésil, dont le Guapore en partie le sépare; elle a 375 lieues de longueur extrême, 220 de longueur moyenne, et 200 de largeur, avec une *superficie* de 43,000 lieues carrées (1) et une *population* de 1,300,000 habitans.

---

(1) Ou 310,000 milles carrés géographiques de 60 au degré, d'après M. Balbi.

Le *territoire* bolivien est divisé en cinq départemens : la *Paz*, au nord-ouest; *Santa Cruz*, *Cochabamba* et *Charcas* au centre et à l'est; et *Potosi*, au sud. Chacun de ces départemens se subdivise en provinces, et celles-ci en cantons. Le territoire est gouverné par des préfets pour les départemens, des gouverneurs pour les provinces, des corrégidors pour les cantons, et des juges de paix et des alcades pour les communes. Les cinq départemens, à l'exception de celui de Potosi, dont l'extrémité sud-ouest touche au grand Océan, sont situés snr le bassin de l'Atlantique. Au nord-est se trouve le pays des Moxos, indépendant, mais renfermé dans le Haut Pérou.

La *Paz*, chef-lieu du département de ce nom, dans une plaine à 14 l. S.-E. du lac Titicaca, renferme 20,000 âmes; elle est à 70 l. N.-O. de *Chuquisaca*, capitale de la république bolivienne et chef-lieu du département de Charcas, sur le Cochimayo, au pied de la fameuse montagne de Porco, si riche en mines d'argent, d'où est venu

le nom de *Plata*, que porte plus communément cette capitale, peuplée de 30,000 âmes. A 95 l. N.-E. elle a *Santa-Cruz*, chef-lieu de département, avec 8,000 individus; à 36 l. N., *Oropesa*, chef-lieu du Cochabamba, avec 17,000 habitans; et à 18 l. O. S.-O, la célèbre *Potosi*, chef-lieu de département, avec à peine 20,000 âmes, au lieu de 50,000 qu'elle possédait il y a 30 ans. Elle est bâtie sur le versant oriental du Cerro de Potosi; toutes les rues sont en pente; l'air y est si léger que l'on ne peut faire 50 pas sans éprouver un manque de respiration qui force à marcher très-doucement, et à s'arrêter souvent pour reprendre haleine. Cet inconvénient provient du voisinage des mines. Le climat est d'ailleurs très-rigoureux et très-variable; on a quatre saisons presque chaque jour de l'été, qui est de décembre à mars; l'hiver est très-sec et très-froid. Il n'y a aucune promenade, aucun divertissement; les habitans se visitent très-peu; tous les alentours de Potosi ne sont que pierres et roches; tous les fruits

viennent du dehors, à la distance de 30 lieues, ainsi que le bois et les fourrages. Les Indiens de Potosi, les plus sales de toute l'Amérique, forment plus du tiers de la population de cette ville; ils ne changent pas de vêtemens, et leur plus grande occupation est de se manger les uns aux autres la vermine.

Dans le même département de Potosi, et sur la mer Pacifique se trouve *Cobija*, le seul port que possède la république bolivienne; c'est un petit havre dépendant de la province d'Atacama, longue de 100 lieues sur 20 de large, affreux désert dont les extrémités sont seules habitées. L'eau douce à Cobija est rare, et le gouvernement bolivien négocie avec celui de Lima pour obtenir le port d'Arica, situé dans la province d'Aréquipa et à 160 lieues de Potosi. En cas de réussite, la capitale du Haut-Pérou serait transportée à *Cochabamba*, à 4 l. S. d'Oropesa et au milieu d'un territoire fertile et bien arrosé.

Le *gouvernement* bolivien est une représentation populaire. La souveraineté

émane du peuple et l'exercice en réside dans *quatre pouvoirs*, électoral, législatif, exécutif et judiciaire. Les citoyens actifs exercent immédiatement le *pouvoir électoral* en nommant un électeur pour dix citoyens. Le corps ou pouvoir électoral se compose des électeurs ainsi nommés par le peuple pour quatre ans. Ces électeurs élisent les membres de chaque chambre, et les canditats aux places vacantes dont la nomination leur appartient; les candidats aux préfectures. Le *pouvoir* ou *corps législatif*, qui émane immédiatement des colléges électoraux, réside dans *trois chambres*, celle des tribuns, celle des censeurs et celle des sénateurs. Chaque chambre est composée de 30 membres; toutes trois contribuent à la confection des lois, à la nomination du président de la république, à celle d'autres agens du pouvoir exécutif; leurs séances sont publiques, et toute résolution est prise à la majorité absolue. Chaque législature doit durer 4 ans. Au tribunat, dont les membres sont nommés pour 4 ans, avec renouvellement de moi-

tié tous les deux ans, appartient l'initiative des projets de lois sur les impôts, les emprunts, la paix et la guerre; le *sénat*, dont les membres sont élus pour 8 ans, avec renouvellement de moitié tous les 4 ans, rédige les codes, les règlemens ecclésiastiques, veille à l'administration de la justice, choisit les préfets et corrégidors présentés par les colléges électoraux; et les *censeurs*, nommés à vie, et qui rappellent ceux de Rome, veillent à l'exécution de la constitution, nomment les juges du tribunal suprême, les évêques et autres dignitaires de l'église, accusent, au besoin, devant le sénat le pouvoir exécutif, maintiennent la liberté de la presse, encouragent l'instruction, les sciences et les arts, décrètent les honneurs publics ou l'opprobre éternel pour ceux qu'ils ont jugés dans ce cas. Le *pouvoir exécutif* est exercé par un *président à vie*, un vice-président et trois secrétaires d'état. Le président est nommé pour la première fois par le corps législatif à la majorité; il ouvre les sessions, il propose aux cham-

bres le vice-président, il nomme les secrétaires d'état, il promulgue les lois et les fait respecter, il commande les troupes, nomme aux emplois de finances, de paix et de guerre, peut commuer la peine capitale, mais ne saurait priver aucun citoyen de sa liberté, ni infliger aucun châtiment par lui-même. Quant au *pouvoir judiciaire*, il est à peu près le même que dans la Colombie.

Telle est l'organisation politique de la Bolivie, qui, avec une *armée* permanente de près de 12,000 hommes, mais avec 400,000 habitans de moins que le Bas-Pérou, s'avance vers une prospérité toujours croissante. Son *revenu* est de 11,000,000 de francs, et sa dette de 16,000,000. Les *Boliviens* sont laborieux, intelligens, braves, sobres, patiens, capables de supporter de grandes fatigues; ils sont soumis, attachés à leurs lois; et malgré l'irruption récente de leurs voisins du Bas-Pérou, il est probable qu'ils garderont le dépôt que leur a légué le héros colombien, après la

grande victoire d'Ayacucho, où périrent les débris de la puissance espagnole. De ce fameux champ de bataille portons nos pas vers l'est, et pénétrons par les affluens de l'Amazone sur le territoire brésilien.

d'une occasion, autant du moins que le permettra le cadre étroit d'une lettre, où, au milieu d'un océan de faits, je ne puis noter que les plus saillans.

Le *Brésil*, mot tiré du portugais *braza*, braise, par allusion au bois rouge que le navigateur Cabral vit sur la côte, en y touchant pour la première fois, vers l'an 1500, est situé entre les 4° 10' lat. N. — 33° 35' lat. S., et 37°—73° 30' long. O.

Ses *limites* sont, au nord la Colombie et la Guiane française; au N.-E. et à l'E. l'Océan atlantique, depuis l'Oyapock jusqu'à la province de la Banda-Orientale, près de l'embouchure du Rio de la Plata; au sud, la république Argentine ou de Buenos-Ayres; à l'ouest, la même république et celles du Haut et du Bas-Pérou. Les frontières naturelles au nord sont la rivière d'Oyapock, le mont Tumucaraque et le mont Acaray, qui séparent le Brésil de la Guiane française; le mont Paracaïmo, qui le sépare de la Colombie. Au nord-ouest, l'Amazone et son affluent le Javari lui sont communs avec la Colom-

bie; à l'ouest, le Madeira le sépare du Pérou, le Guapore du Haut-Pérou, le Parana du Paraguay, et l'Urugay et l'Ibicuy lui sont communs avec Buenos-Ayres; au sud, le Rio-Piratini, le Lago-Mini et le Rio-Tahym, ne sont que des limites provisoires. Les points extrêmes sont le cap Orange au nord-est, vers la Guiane; le cap St-Roch à l'est sur l'Atlantique, vers le centre; au sud, le Lago-Mini, ou même le cap Sainte-Marie si on allait jusqu'à l'embouchure de la Nata; à l'ouest, le cours du Javari, vers le Pérou.

Ainsi borné, le Brésil a 900 lieues de longueur, 700 de largeur extrême, 1375 lieues de côtes, et une *superficie* de 401,540 lieues carrées de 25 au degré.

Un officier supérieur de la garde brésilienne, M. de Schœffer, a publié en 1824, sur le Brésil, un ouvrage en allemand (1) où l'on trouve la même superficie distri-

---

(1) *Brasilien als unabhaengiges reich*, etc. Le Brésil considéré comme empire indépendant. In-8° de 464 pages.

buée par provinces, avec la *population* de chacune, ainsi qu'il suit :

Provinces.	Superficie en milles allemands.	Population.
Para..	10,523	143,073
Rio-Negro (1).	9,600	48,357
Maranhao.	3,211	182,986
Piauhi.	2,856	46,296
Ceara.	3,311	272,713
Rio-grande-do-Norte..	1,572	68,736
Parahiba..	932	246,232
Pernambuco..	1,412	602,205
Alagous (2).	910	256,956
Seregipe..	856	267,523
Bahia.	2,579	519,570
Espiritu Santo..	1,788	73,996
Rio-Janeiro.	8,930	589,650
San-Paulo..	9,010	610,632
Cisplatina. (3)	10,565	175,960
Minas-Geraes.	11,961	928,933
Goyaz.	12,932	150,000
Matto-Grosso.	20,116	82,000
Iles Fernando et autres.. . .	50	600
TOTAL.	113,114	5,306,418

(1) District de Para.

(2) Dépendance aujourd'hui de Fernambuco, sous le titre de district ou comarca.

(3) Reclamée par Buenos-Ayres.

En 1818, la statistique officielle du Brésil ne présentait que 3,617,900 habitans, dont 843,000 blancs, 259,400 indiens soumis, 426,000 métis et mulâtres libres, et 1,728,000 noirs esclaves. Mais dans ce total ne figuraient pas les mineurs au-dessous de sept ans, qu'on évalue à 516,000, ni les indigènes indépendans, au nombre de plus de 230,000; ce qui pouvait porter l'estimation agglomérée à 4,000,000 d'âmes. Si on ajoute l'accroissement de population de 1818 à 1826, que dans la *Revue encyclopédique* de juin 1828 M. Balbi évalue à près de 500,000, et, en outre l'importation des esclaves pour huit années à 50,000 par an, ce qui donne 400,000 individus, le total général excédera *cinq millions d'habitans* pour le Brésil au commencement de 1827.

Cette immense portion de l'Amérique du sud, quoique présentant de nombreuses inégalités de surface, est un pays plutôt plat que montueux. Le centre est occupé par les *montagnes* ou le vaste plateau des *campos Parexis*, d'où se prolongent pa-

rallèlement aux côtes du nord les chaînes des *Esmeraldas* et de *Terro do Frio ;* au nord, on voit s'élever les *Carirys* ou *Borborema ;* dans Minas Geraës, les *Mantigueiras ;* et vers la province de Bahia, les *Aymorès,* qui longent les côtes jusqu'à Sainte-Catherine, mais en prenant divers noms. La chaîne d'*Ibiapaba*, entre Maranhao et Olinda, est une des plus considérables du Brésil. La chaîne de *Marcella* lie les Cordillières maritimes à celles de l'intérieur, où le Parana, le Tocantins et l'Uruguay ont leurs sources, et où s'élève la *Serra-Martha*, près d'une autre branche dite la *grande cordillière*. Toutes ces montagnes sont des rameaux détachés de la chaîne centrale des Andes; les uns, tels que les monts de Parexis, Seiada, Santa-Martha, Tabatinga, Ibiapaba et Araripe, enveloppent au sud et au sud-est le *bassin de l'Amazone* et donnent naissance à des cours d'eau qui se dirigent au nord; les autres, tels que les mêmes monts de Parexis, Seiada et Santa-Martha, communs au bassin de l'Amazone avec ceux

de Marcella, Canastra, Mantiqueira, San-Paulo, Geral, Tapes et autres, enveloppent au nord, au nord-est et à l'est le *bassin du Rio de la Plata*, et donnent naissance à des cours d'eau dont la direction est au sud; d'autres encore, tels que les monts Araripe, Ibiapaba, Piauhi, Guacuraguas, Tabatinga, communs au bassin de l'Amazone, et les monts Marcella, Canastra, Mantiqueira, San-Paulo, Geral, Tapollama et Tapes, communs au bassin du Rio de la Plata, forment à l'ouest un troisième bassin que le Bibliomappe nomme *bassin maritime* sur l'Atlantique, et déterminent vers l'est le cours des rivières qui y descendent.

Les principales *rivières* du Brésil, autres que le fleuve des *Amazones*, et le *Rio de la Plata* que nous avons décrits pages 76 et 81, avec leurs affluens, sont sur le *bassin de l'Amazone* : 1° le *Tocantins*, dont le cours de 500 lieues est formé de l'*Araguay* qui sort de la Serra-Seïda, et le *Para* qui vient de la Serra des Vertentes, au sud-ouest; deux affluens qui coulent,

le premier sur les confins du Mato-Grosso et du Goyaz, le second dans ces deux provinces, et se réunissent à 150 lieues de la mer, où, en débouchant, le Tocantins contribue, avec l'Amazone, à former l'*île Joannes* ou *Marajo*, longue de 37 lieues de l'ouest à l'est, large de 26 lieues, et formant les antipodes de Gilolo, une des Moluques dans les Indes; 2° le *Capim* et le *Gurupy*, qui, à l'est du Tocantins, arrosent la province de Para; 3° le *Turivassu*, qui la sépare de celle de Maranham, où coule aussi le *Pinare;* 4° le *Parnaïba*, qui sépare le Maranham du Piauhi; et 5° le *Jaguaribe*, qui arrose la province de Ceara. Sur le *bassin du centre* ou *bassin* dit *maritime*, on distingue : 1° le *San-Francisco*, qui sort de la Serra-Canastra, traverse du sud au nord le Minas-Geraës, coule au nord-est entre les provinces de Bahia et de Fernambuco, puis à l'est entre cette dernière et celle de Seregipe, pour déboucher dans l'Atlantique après un cours de 450 lieues; 2° le *Rio grande de Bellimont* ou *Belmont*, commun au Porto-

Seguro et au Minas-Geraës (1); 3° le *Rio-Doce*, dont le cours inférieur limite le Porto-Seguro et l'Espiritu-Santo; 4° le *Paraïba*, qui vient du San-Paulo et traverse la province de Rio-Janeiro, ainsi appelée d'une petite rivière de ce nom. Enfin sur le *bassin du Rio de la Plata*, il faut nommer: 1° le *Parana*, décrit pages 81 et 82; 2° le *Paraguay*, qui sort du plateau des Parexis et traverse le Mato-Grosso, où il reçoit plusieurs affluens; 3° l'*Uruguay*, qui sort de la Serra-Catherina, dans la partie sud-est du Brésil, et reçoit l'*Ibicuy*, limite méridionale de la province de Rio-Grande.

Le Paraguay, le Guapore, le San-Francisco et l'Amazone, forment chaque année, à la suite de leurs débordemens, des *lacs temporaires* dont quelques-uns, comme le *Xarayes*, produit du Paraguay,

---

(1) Le cours du Belmont est interrompu par des rapides ou cachoeiras en assez grand nombre jusqu'au Salto-Grande, où le fleuve se précipite par trois fois dans son propre lit avec un bruit effrayant.

sont très-considérables. Quant aux *lacs permanens* un peu notables, nous n'avons à citer que le *Lago-Grande de los Patos*, dans la province de Rio-Grande, long de 60 lieues et large de 12. Il reçoit plusieurs rivières, et communique avec l'Océan atlantique dont le sépare la longue et étroite presqu'île de Rio-Grande qui a donné son nom à la province. Au nord de ce lac est encore le *Taramandi*, et au sud le *Lago-Mini*, qui est commun au Brésil et à Buenos-Ayres.

Le grand nombre de cours d'eau que nous venons de citer, et celui plus grand encore de ceux que nous avons omis, prouvent que le Brésil en général est parfaitement arrosé et que les communications intérieures sont faciles. Les côtes sont également très-accessibles et offrent des ports et des baies d'un abri sûr. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est l'heureuse position du Brésil où l'on rencontre presque tous les *climats*, tant par le voisinage de l'équateur qu'à cause des terres basses, des rivières, des forêts, et des mon-

tagnes plus ou moins élevées, par gradins en partant des Andes. Compris en presque totalité dans la zone torride australe et en très-faible partie dans la zone tempérée méridionale, au-delà du Capricorne, il éprouve une température généralement très-chaude. Elle est humide et malsaine dans les plaines ou llanos que traverse l'Amazone, et sur les côtes depuis les bouches de ce fleuve jusqu'à Fernambuco, où il devient tempéré et salubre. Entre la ligne et le tropique l'année se partage en deux saisons, la sèche et la pluvieuse : celle-ci, que l'on regarde comme l'hiver, bien que sujette à des variations locales, dure de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire de septembre à mars; au midi du tropique, l'hiver commence en mai et finit en octobre. Au mois d'août, sur les bords de la mer, la végétation brille surtout d'un éclat qu'elle ne perd jamais entièrement, même au milieu des plus grandes sécheresses, pendant lesquelles des vents de mer, appelés *viraçam*, rafraîchissent l'atmosphère et de leur souf-

fle périodique raniment les hommes, les animaux et les plantes que dévore la chaleur, dont le terme moyen à Rio-Janeiro est de 72° Farenheit, ou de 14 à 16° de Réaumur. Les temps où la chaleur est le plus incommode à Rio, sont les mois de décembre, janvier, février et mars; les huit autres mois sont plus tempérés.

Les *trois règnes* au Brésil présentent une singulière richesse. Dans le *règne végétal* figurent d'immenses forêts de bois de construction et de teinture, plusieurs sortes d'arbres produisant des fruits et des résines; les côtes sont couvertes de palétuviers rouges, qui vont s'unir à peu de distance dans l'intérieur aux palmiers, parmi lesquels on distingue le cocotier brésilien, plus gros et plus haut que celui des Indes, et dont les fruits donnent un excellent beurre, pendant que leur écorce fournit des cordages et leur feuillage un chaume impénétrable. Des taillis de crotons couvrent les montagnes voisines de Rio-Janeiro; sur les rives de l'Amazone, on voit des arbres d'une énorme grandeur;

le bois de teinture du Brésil est lui-même de la hauteur de nos chênes. Le manglier anime par sa brillante verdure les rivages de la mer, et livre son écorce pour le tannage des cuirs, tandis que celle du quinquina est employée comme fébrifuge. Dans le Maranham, le châtaignier s'élève majestueusement à plus de 200 pieds et a de 2 à 3 pieds de diamètre. Le cacaoyer croît spontanément sur les bords de la Madeira et du Tocantins, où il forme presque des forêts, et procure des amandes qui, torréfiées, deviennent la base du chocolat. La pomme du cajueiro présente au chasseur altéré un salutaire rafraîchissement, comme aussi celle du jabulicabeira, si estimé des Brésiliens. Enfin le manioc, qui s'élève à la hauteur de 5 à 6 pieds, prête ses racines jaunâtres et plus grosses que nos betteraves, pour servir à la nourriture de l'homme, lorsqu'encore celles de l'ipécacuanha viennent parfois soulager ses douleurs. Je passe sous silence le gaïac et la salsepareille, puissans sudorifiques, le gingembre et la plante qui fournit la

vanille; je tais aussi cette multitude de fleurs et de plantes utiles, dont l'énumération, qui me conduirait trop loin, est ici d'un intérêt moins spécial que le *règne minéral*. Celui-ci, en effet, prédomine au Brésil : c'est le pays des diamans, des émeraudes et d'autres pierres précieuses; il recèle également des mines d'or, d'argent; de cuivre, de platine, de plomb et d'étain. Le diamant et l'or s'obtiennent par le lavage; le produit annuel de ce cristal si rare est de 100,000 karats; celui de l'or est de 25,000,000 de francs. La pierre calcaire est commune, et il y a quelques carrières de marbre. Quant au *règne animal*, les espèces qui le distinguent des états voisins sont le tapir, cruel ennemi du chien et même du jaguar, le plus redoutable quadrupède du pays, le cochon sauvage, qui erre par troupes dans les forêts; le tatou, semblable au cochon d'Inde; le poto ou hyrara, qui présente un mélange curieux des mœurs de l'ours, du chien et de la civette; le tamanoir ou fourmilier, quadrupède solitaire, à la démar-

che lente, portant la tête baissée, si étonnant par sa forme, et dont la bouche est si petite; l'anhema ou kamichi, l'oiseau le plus extraordinaire du Brésil, et si fidèle au lien conjugal, que quand l'un des deux époux vient à périr, l'autre le suit de près en se donnant la mort. Je n'ai pas besoin d'ajouter la nomenclature des singes, des serpens et des oiseaux qui se trouvent au Brésil comme au Pérou et dans la Colombie: je monte l'échelle du règne, et passe aux Brésiliens, pour ensuite esquisser quelques traits de mœurs et arriver aux formes, aux ressources de leur gouvernement, et puis à la chorographie.

Les *Brésiliens* sont indolens, peu intelligens, orgueilleux et avares; ils sont actifs dans certains genres d'industrie, et insoucians pour le reste; sales et dénués de tout dans l'intérieur de leurs maisons, splendides et fastueux au dehors; doux ou plutôt faibles de caractère entre eux et envers les étrangers, et cependant cruels envers les nègres ou les Indiens. La nourriture des plus riches colons est simple et

frugale : des poules au riz, des légumes au lard, des fruits et des confitures. Ce pays a deux ressources inépuisables contre la disette : c'est la pomme de terre ou cava, et le manioc, qui remplace au besoin le froment. Le bétail est négligé, parce qu'on ne connaît point les prairies artificielles et les pâturages enclos. D'un autre côté les Brésiliens sont tellement uniformes dans leurs habitudes, que quiconque s'éloigne seulement de quelques lieues des côtes peut se faire une idée de tout le reste. Pas de chaussées, de champs florissans; mais des sentiers tortueux, étroits, souvent périlleux, à travers les forêts ou les *campos* (cantons nus); seulement quelques métairies ou *fazendas*, à un éloignement de plusieurs lieues et où l'on voit des jardins sans goût; ici on ne parle guère que de *lavras* (lieux où l'on a trouvé de l'or), et celui qui a recueilli beaucoup d'or est un *bom-mineiro*, un mineur habile. Les Brésiliens ne voyagent point à pied, mais toujours à cheval; même pour aller à l'église, ne fût-elle éloignée que de

mille pas, on fait seller le cheval ou le mulet.

Les *mœurs*, les *coutumes*, la *langue* et la *religion* portugaises sont passées au Brésil et dominent partout où les colons se sont étendus. Les indigènes occupent le reste du pays, dans l'intérieur où règnent de nombreuses tribus disséminées et sans liens entre elles. Dans les montagnes de Minas-Geraës on cite les *Boutocoudys*, qui ont voué aux nègres une haine implacable, comme ressemblant aux singes et mangeant comme des gloutons. Les *Tupis* ou *Tupinambas* ou *Topinambous*, maintenant réduits à quelques bandes sur les confins de l'Uruguay, sont très-féroces, tandis que leurs voisins les *Carigais* sont très-paisibles. Les *Mologagas*, sur le fleuve Parnaïba, ressemblent aux Allemands par la blancheur et la structure. Les *Parexis* habitent le plateau du même nom, et ont pour voisins les *Barbados*, qui se distinguent des autres indigènes par une longue barbe. Vers le Paraguay et le Panama sont les *Guyacouros* ou Indiens cavaliers,

qui font souvent des excursions dans les pays limitrophes. Tous ces divers Indiens estiment principalement la force du corps et la férocité. La langue la plus répandue parmi eux est celle des *Guaranis*, qu'on appelle aussi langue brésilienne.

Exclusivement adonnés à l'exploitation des mines, les Brésiliens ont jusqu'ici négligé la *culture* des terres et l'*industrie* manufacturière. Cependant le *commerce*, depuis l'abolition de plusieurs monopoles, commence à prendre de l'extension. On exporte annuellement pour l'Europe 100,000 caisses de sucre de 15 quintaux chacune, 150,000 balles de coton d'un quintal et demi, 13,000,000 de livres de café et beaucoup de cacao; ces exportations annuelles rapportent plus de 15,000,000 de francs, outre le produit de celles du riz, du tabac, du bois de construction, de marqueterie et de teinture, des pierres et des métaux. Le Brésil reçoit en retour des objets d'acier, de fer, de plomb, de cuivre, du sel, de l'huile, du vin, des liqueurs, de la farine, des armes, des étoffes, des

articles de parure, de faïence, d'orfévrerie, d'horlogerie et de librairie, que l'on débarque à Bahia, Pernambuco ou Rio-Janeiro, les trois grands ports du Brésil.

D'après la constitution de 1824, donnée par Don Pedro, fils aîné de feu Jean VI, roi de Portugal, le Brésil forme un *empire* libre et indépendant, dont le *gouvernement* est représentatif et monarchique, héréditaire dans la famille de l'empereur Don Pedro Ier, proclamé défenseur perpétuel du Brésil. La religion catholique romaine est la religion de l'état, mais toutes les autres sont permises. Les pouvoirs politiques reconnus par la constitution sont au nombre de quatre : le pouvoir législatif, le pouvoir modérateur, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Le *pouvoir législatif* est délégué à une assemblée générale composée de deux *chambres*, celle des *députés* et celle des *sénateurs*, chargées de faire les lois, de veiller au maintien de la constitution, d'autoriser des emprunts, etc. Chaque législature dure 4 années et chaque session 4 mois. Les

séances sont publiques, les membres inviolables. Les députés sont renouvelés tous les 4 ans par des électeurs, les sénateurs sont nommés à vie. A la chambre des députés appartient l'initiative sur l'impôt et le recrutement; le sénat connaît des délits commis par les grands fonctionnaires, et a aussi la proposition des lois. Le *pouvoir modérateur* est délégué à l'empereur, pour conserver l'indépendance, l'équilibre et l'harmonie des autres pouvoirs politiques. Il nomme les sénateurs, les fonctionnaires, convoque et ferme les assemblées, sanctionne les lois, et a droit de grâce. Il est aussi le chef du *pouvoir exécutif*, et l'exerce par des ministres responsables. Le *pouvoir judiciaire* est indépendant et se compose de juges inamovibles et de jurés employés au civil comme au criminel dans les cas déterminés par les lois. L'empire est divisé en provinces, et il y a dans chacune un président nommé par l'empereur. Enfin, pour dispositions générales, la pensée et la presse sont libres, la liberté individuelle et la propriété sont garan-

ties, la loi est égale pour tous, et sans effet rétroactif.

Je viens de dire que l'empire brésilien est divisé en *provinces* : j'en ai déjà offert une nomenclature en traitant de la population; mais cette nomenclature n'étant pas entièrement d'accord avec celle qui est plus généralement adoptée, nous allons suivre cette dernière, et nous y classerons les principales villes brésiliennes.

Des dix-neuf provinces ou *capitaineries* de l'empire, dix sont du premier ordre : celles de Para, Maranham, Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro, Minas-Geraës, Goyaz, Mato-Grosso, San-Paulo, et Rio Grande de San-Pedro. Les neuf autres, qui se trouvent du second ordre, et qui pour l'administration sont annexées à quelqu'une des premières, sont Piauhi, qui relève de Maranham; Ceara, Rio Grande do Norte, Paraïbo, qui relèvent de Pernambuco; Seregipe del Rey et Porto-Seguro, qui relèvent de Bahia; Espiritu-Santo, qui relève de Rio-Janeiro; enfin Santa-Cathe-

rina et les Missions, qui dépendent de Ri
Grande de San-Pedro.

La *province de Para*, cinq fois auss
grande que la France, a au nord la Guian
et la Colombie; au sud-ouest le Pérou, a
sud Mato-Grosso, au sud-est Goyaz, à l'es
Maranham, et au nord-est l'Atlantique
Elle est divisée en deux parties par l'Ama
zone, dont les nombreux affluens l'arro
sent; elle possède des forêts immenses, ell
est très-fertile, a un sol bas, humide, mai
pénétré sans cesse par les rayons brûlans d
soleil. Pendant toute l'année les jours y son
égaux aux nuits, et l'on ne saurait jamai
dire quelle est la saison qui domine dan
ce beau pays, car en même temps que de
arbres chargés de fruits semblent y annon
cer l'automne, d'autres, couverts de fleur
les plus variées, prouvent que le printemp
ne l'a point abandonné. Son chef-lieu
Para ou *Belem*, la seule ville qu'on y ren
contre, est à 25 l. de l'Océan, au confluen
du Tocantins et du Capim, à 600 l. N.-N.
O. de Rio-Janeiro, avec 10,000 habitans

Le port, où la marée monte jusqu'à 11 pieds, commence à diminuer de profondeur.

La *province de Maranham* ou *Maranhao*, à l'est de la précédente, tire sa principale richesse de la culture du coton, a une surface inégale, mais des montagnes peu élevées, a de belles forêts traversées par des fleuves, entre autres le Maranham qui lui a donné son nom. *San-Luiz de Maranhao*, chef-lieu, compte environ 15,000 âmes.

La *province de Piauhi*, bornée à l'ouest par celle de Maranham, prend son nom d'un des fleuves qui l'arrosent, a 120 lieues de long et 50 de large, offre un pays généralement plat, et a pour chef-lieu *Oeyras*, sur la Caninde, affluent du Piauhi, qui se mêle au Parnaïba, à 480 l. N. de Rio-Janeiro.

La *province de Ceara*, à l'est de la précédente, et près de l'Atlantique, renferme des métaux dans la montagne d'Ibiapaba, et nourrit de bons chevaux. *Ceara* ou *Nossa-Senhora d'Assumpsao*, à l'embouchure de la rivière du même nom, est à 550 l. N.-N.-E. de Rio-Janeiro.

La *province de Rio Grande do Norte*, entre la précédente et celle de Paraïba, confine au nord et à l'est avec l'Océan, a peu de rivières, 7 ou 8 bourgades, est habitée par les *Sertanejos*, bergers actifs et intelligens, qui, pour le caractère et les usages, ressemblent aux Arabes. Chef-lieu, *Natal*, à l'embouchure du rio Grande, à 565 l. N.-E. de Rio.

La *province de Paraïba*, au sud de la précédente, à l'ouest de celle de Pernambuco, et une des moins importantes du Brésil, a les deux tiers de son territoire non susceptibles de culture, et l'autre tiers couvert de forêts. Elle tire son nom du rio Paraïba, à l'embouchure duquel se trouve son chef-lieu *Paraïba*, à 525 l. N.-E. de Rio.

La *province de Pernambuco*, séparée du Piauhi par les monts Ibiapaba, du Seregipe et de Bahia par le rio Francisco, et de Minas-Geraës par le rio Carinenha, a environ 60 lieues de côtes; son territoire est divisé en partie orientale et partie occidentale par le rio Pajehu qui sort des Carirys ou Borborema, une des chaînes les plus consi-

dérables et les plus élevées du Brésil, pour aller s'unir au rio Francisco; son climat est brûlant; l'intérieur manque d'eau; dans les temps de sécheresse on y fait jusqu'à 200 lieues sans rencontrer un seul ruisseau, comme de Perrebo à Barra. *Olinda de Pernambuco*, ou simplement *Olinda*, chef-lieu de la province, près de la mer, à 500 l. N.-E. de Rio, communique avec la ville propre de *Pernambuco* ou par corruption *Fernambuco*, par un promontoire peu élevé qui longe le rivage, ou par le cours du Biberibe qui y conduit directement, car il est parallèle à ce promontoire ou à cette langue de terre, du côté opposé à l'Océan. Les deux villes sont à une lieue l'une de l'autre; Olinda sur une éminence, Pernambuco dans une île, aussi bien que *Récife*, port d'Olinda; leur population réunie est de 60,000 âmes, dont 32,000 pour Olinda seule. Ces trois lieux séparés sont souvent confondus sous le nom collectif de Pernambuco. Cette dernière ville, vue de loin en mer, paraît sortir du sein de l'Océan; le commerce est l'origine de

sa prospérité toujours croissante; il y a peu d'édifices remarquables, hormis la colonne d'Olinda et le théâtre.

La *province de Seregipe del Rey*, qui tire son nom du rio Seregipe, a 26 lieues de côtes, depuis le rio Francisco qui la sépare de celle de Pernambuco, jusqu'au rio Real qui la sépare de celle de Bahia; le pays, quoique inégal, est plat en presque totalité; l'Itabayana est le seul mont un peu notable. Chef-lieu, *Seregipe*, sur la côte, à 370 l. N.-N.-E. de Rio.

La *province de Bahia*, au sud de la précédente, a 100 lieues de côtes; le pays est coupé de forêts et de collines; on y trouve aussi des landes appelées *catingas*, qui occupent beaucoup plus de la moitié du terrain; mais la fertilité des terres sur le penchant des collines et prodigieuse. *San-Salvador de Bahia*, ou simplement *Bahia*, chef-lieu, est aujourd'hui la seconde ville du Brésil, dont elle fut la capitale jusqu'en 1773. Elle doit son nom de *Bahia* (baie) à sa situation sur la baie de Tous-les-Saints (*Bahia de Todos os Santos*), qui est

magnifique; de nombreuses maisons suivent les sinuosités du rivage, et sur la hauteur sont de vastes édifices, comme l'ancien collége des jésuites, la cathédrale, le palais du gouverneur et le théâtre, au milieu d'une foule d'autres bâtimens entourés d'une riche verdure. Des espèces de chaises atelées ordinairement de deux mules, traversent les rues et se croisent avec des *cadeiras* ou palanquins que des noirs portent sur leurs épaules; il y en a de louage comme les voitures de place à Paris. Population de Bahia, 100,000 âmes; distance de Rio-Janeiro, 320 l. N.-N.-E.

Au sud de Bahia vient la *province de Porto-Seguro*, qui a pour chef-lieu *Porto-Seguro*, à l'embouchure de la rivière du même nom, à 225 l. N.-E. de Rio, et où débarqua Pedralvez Cabral, lorsqu'il découvrit la côte du Brésil. Dans cette fertile province vivent les *Bouticoudos*, indigènes paresseux, qui vont absolument nus et qui sont pourtant d'une force et d'une agilité inconcevables; ils sont encore anthro-

pophages, car ils dévorent en secret leurs prisonniers.

La *province d'Espiritu-Santo* est arrosée par de nombreuses rivières, a une baie spacieuse qui offre de tous côtés des abris sûrs aux navires, et ne compte que six bourgades, dont la *Victoria* est chef-lieu, à l'embouchure du rio do Espiritu Santo, ou à 200 l. N.-E. de Rio-Janeiro.

La *province de Rio de Janeiro*, entre la précédente au nord, Minas-Geraës et San-Paulo, à l'ouest, l'Atlantique à l'est et au sud, a plusieurs montagnes assez élevées, un grand nombre de rivières, divers lacs, plusieurs baies, quelques îles ou îlots, et généralement un sol fertile. *Rio-Janeiro*, chef-lieu de cette province et capitale de l'empire brésilien, sur le bord occidental d'un vaste et magnifique bassin, par 22° 54' 2" lat. S. et 45° 37' 59" long. O., sur la route des Indes et de la mer du sud, au milieu de trois montagnes couronnées de forts, est une superbe ville dont les maisons, assez régulières, et construites de façon que

l'air y circule facilement, ont deux à quatre étages, sur des rues tirées au cordeau, avec un petit nombre de fontaines, et 140,000 âmes. Saint-Christophe, maison de plaisance de l'empereur, est un bel édifice, près de la capitale, dont le palais, le théâtre, la cathédrale, l'aqueduc, la bourse, la monnaie sont aussi très-remarquables. Une promenade publique, plantée de forts manguiers et de lauriers-roses, se termine au bord de la mer par une terrasse en pierre d'une belle proportion et d'où l'on a une perspective très-étendue. Parny écrivait de Rio en 1773 : « Ce pays-ci est un paradis terrestre; la terre y produit abondamment les fruits de tous les climats, l'air y est sain, les mines d'or et de pierreries y sont très-nombreuses; mais à tous ces avantages il en manque un, qui seul peut donner du prix aux autres, c'est la liberté. » Elle y règne aujourd'hui sous l'égide des lois; mais elle y règne avec le luxe européen; les femmes y pourraient disputer d'élégance avec nos belles Parisiennes, qui sont bien moins chargées de diamans; les équi-

pages y sont aussi brillans que ceux de Londres; mais les vices des grandes villes s'y sont en même temps naturalisés avec les dehors de l'opulence. Rio compte dans ses murs un grand nombre d'étrangers, surtout de Français, d'Anglais et d'Italiens; quantité de moines à face rebondie; quantité de marchands ou vendeiros; de noirs, de mulâtres et de filles prostituées, mais heureusement fort laides. Les environs de Rio sont très-pittoresques, et à 5 lieues de la ville se cache dans les bois la célèbre cascade de Tijuka, devant laquelle nous passons pour aller voir au nord-ouest le Minas-Geraës.

La *province de Minas-Geraës*, entièrement située dans les terres, et aussi grande que la France, renferme les plus riches mines de diamans du Brésil; son climat est doux, sa fertilité surprenante; les vivres y sont abondans et à très-bas prix; elle possède depuis quelques années une compagnie anglaise pour l'exploitation de l'or, et elle est arrosée par une infinité de rivières. Chef-lieu, *Villa-Rica*, sur le ver-

sant oriental des monts de Lapa, à 70 l. N.-N.-O. de Rio, avec 20,000 habitans. *Tejuco*, qui présente le contraste d'un luxe extrême et d'une profonde misère, avec ses 5,000 âmes, est à 14 l. N.-O. le chef-lieu de la Comarca de *Cerro do Frio*, district des diamans.

Au nord-ouest de Minas-Geraës est la *province de Goyaz*, la plus centrale et une des plus vastes du Brésil; elle confine au nord avec le Para et le Maranham, au couchant avec le Mato-Grosso, dont elle est séparée par le rio d'Araguaya; les montagnes y sont rares; il y a beaucoup de landes ou catingas, qui fournissent un bois maigre et chétif; les principaux fleuves qui naissent dans cette capitainerie ou province établissent des communications d'autant plus précieuses qu'elle n'a pas de chemins tracés. Chef-lieu, *Villa-Boa*, la seule ville du pays, sur le rio Vermelho, à 250 l. N.-O. de Rio-Janeiro.

La *province de Mato-Grosso*, mot portugais qui veut dire *grande forêt*, est la plus vaste et la moins peuplée de tout le

Brésil ; elle a le Para au nord, le Goyaz à l'est, le San-Paulo au sud-est, le Paraguay au sud, le pays des Moxos et des Chiquitos à l'ouest, côté où est le boulevard du Brésil. Des nations sauvages, notamment les Payagoas et les Guayacouros ou Guayacourous, que l'on dit d'une fierté extrême, et dont les jeunes femmes sont dans l'usage de se faire avorter aussitôt qu'elles ont conçu, et de n'élever leurs enfans que lorsqu'elles ont acquis l'âge de trente ans, empêchent de parcourir le pays, même sur les fleuves qui l'arrosent ; toute la population civilisée de cette province est resserrée dans les parties du centre et du sud-ouest. Chef-lieu, *Cuyaba*, sur une rivière du même nom, qui joint le Paraguay, et à 380 l. O.-N.-O. de Rio, avec 30,000 habitans, qui exploitent des mines d'or à 20 lieues dans l'intérieur.

Au sud, entre Mato-Grosso et la mer, s'étend la *province de San-Paulo*, riche en rivières navigables, mais qui ne peuvent servir à conduire les productions du centre aux ports de l'intérieur, parce

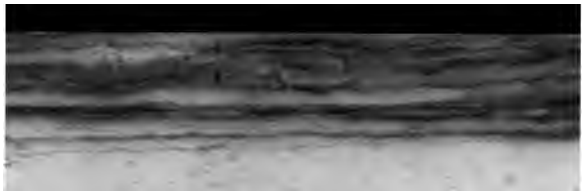
qu'elles se dirigent vers l'ouest pour aller se perdre dans le Parana, principal bras du Rio de la Plata. La baie de *Santos* est le seul port que possède cette province, qui recèle aussi des mines d'or et de diamans. Chef-lieu, *San-Paulo* ou *Saint-Paul*, près du rio Tiete, affluent du Parana, jolie ville de 15,000 âmes, à 90 l. O. de Rio.

Au sud-est de Saint-Paul et sur l'Atlantique vient la *province de Santa-Catherina*, riche en mines d'argent, et jouissant d'une température agréable. Chef-lieu, *Sainte-Catherine* ou *Santa-Catherina*, bon port dans l'île du même nom, à 200 l. S.-O. de Rio, et peuplée de de 6,000 âmes.

Plus au sud encore est la *province de Rio Grande do Sud*, la plus méridionale du Brésil et une des plus riches; elle a 130 l. de long et 100 de large; son chef-lieu *Rio Grande de San-Pedro*, près de la mer et du lac de los Patos, à 350 l. S.-O. de Rio, compte 5,000 âmes.

Enfin la *province des Missions*, qui a pour chef-lieu *San-Miguel*, à 350 l. S.-O. de Rio, et qui est à l'ouest de la précé-

dente, entre la Serra de Tapez, l'Uruguay et l'Ibicuy, termine notre revue territoriale, et nous amène sur les limites de la république Argentine, qui sera le sujet de notre dernière lettre sur l'Amérique.



LETTRE XLIV.

LA PLATA OU BUENOS-AYRES.

CHILI.

PATAGONIE ET TERRE DE FEU.

Voici, mon cher monsieur Paganel (1), les dernières terres que nous ayons à explorer pour achever notre tour d'Amérique. Elles commencent au 15e parallèle austral et finissent au cap Horn vers le pôle antarctique, par le 56e degré de lati-

(1) Auteur d'une traduction de *Florus* très-estimée.

tude méridionale; ce qui donne à peu près 1,025 lieues de longueur, où continue à régner depuis le Pérou la chaîne centrale des Andes. Les pays que renferme cette étendue de territoire ont reçu les noms de *Plata* ou *Buenos-Ayres*, sur le versant oriental et la mer Atlantique; de *Chili*, sur le versant occidental et l'Océan pacifique; et de *Patagonie*, sur les deux versans et les deux Océans. Avant de les examiner chacun séparément, quelques mots généraux sur leur ensemble me paraissent nécessaires.

Situés dans la zone tempérée australe et à peu près aux mêmes latitudes que l'Europe, ils ont un *climat* jusqu'à un certain point analogue, avec les mêmes saisons, mais dans un ordre renversé; l'hiver y correspond à notre été, et le printemps à notre automne. Les vents du sud y amènent les pluies en hiver et la sécheresse en été, sauf quelques différences locales, comme au Chili, à l'ouest des Andes, où les vents du nord sont brûlans et où il ne pleut presque jamais. La majeure partie

de la Patagonie correspond à la France pour la latitude, mais la température n'y est que de 5 à 7 degrés de Réaumur; la Terre de Feu, entre le détroit de Magellan et le cap Horn, condamnée à d'éternels frimas, n'est cependant pas plus éloignée de l'équateur que l'Écosse et le Danemark, ce qui sert encore à prouver, comme je l'ai dit ailleurs, qu'à latitude égale le climat de l'Amérique est plus froid que celui de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique.

Sous le rapport des *productions*, le sol des deux versans des Andes que nous examinons est très-fécond; la végétation y est riche et vigoureuse; les arbres y acquièrent une hauteur remarquable; le laurier devient très-gros; le palmier donne d'excellens cocos, les arbres fruitiers sont nombreux, la vigne réussit; le maïs, le blé, le tabac prospèrent, excepté en Patagonie où la végétation est faible et languissante, en se réduisant même à rien, tout-à-fait dans sa partie sud. Il n'y a guère que des torrens sur le versant occidental, mais on remarque plusieurs *fleuves* sur le

versant oriental, comme le *rio de la Plata* que nous avons décrit; le *rio-Colorado*, qui se jette dans l'Atlantique par 40° lat. S.; le *rio Negro*, que les Puelches nomment *Cusu-Leuvu*, qui débouche par 41°; le *rio del os Camarones*, qui dans la Patagonie a son embouchure sous le 45e parallèle. Les *animaux* des trois pays sont les mêmes que dans la Cordillière du Pérou; on distingue surtout les jaguars, les vigognes, les lamas, les guanacos, dans les montagnes, et les chevaux sauvages dans les plaines. Les richesses minérales sont grandes sur le versant occidental, vers le Chili, et pour ainsi dire nulles au versant opposé, où s'étend le Buenos-Ayres. Dans les deux contrées, ce sont principalement les *mœurs*, la *langue* et la *religion* de l'Espagne, parce qu'elle y a régné plus de trois siècles; mais en 1810, le signal de l'émancipation y fut donné, et aujourd'hui les *gouvernemens* des deux pays sont entièrement démocratiques. Il n'en existe point dans la Patagonie, peuplée encore de tribus sauvages. Indiquons maintenant les

traits propres à chacune des trois grandes divisions.

LA PLATA ou BUENOS-AYRES,

ou

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Les *provinces-unies du rio de la Plata*, ainsi nommées à cause du grand fleuve qui y coule et dont le nom de *Plata* ou rivière d'*argent*, les a fait désigner sous celui de *république argentine*, sont comprises avec le Paraguay, l'une d'elles, qui n'en est détaché que passagèrement, entre les 16° — 41° lat. S., et 35° — 74° long. O. Elles ont à l'ouest la grande Cordillière des Andes qui leur est commune avec le Chili; au nord, le Haut-Pérou, dont le rio Casabindo et le rio Vermejo les séparent en partie; au nord-est, le Brésil, dont nous avons marqué les limites; à l'est l'océan Atlantique; et au sud la Patagonie, où le rio Negro est une sorte de

frontière, bien qu'à vrai dire, de ce côté, il n'y en ait point de tracée. Mais si l'on s'en tient à celles-là, le territoire de la république argentine a 630 lieues de long, 340 d'extrême largeur, et une *superficie* d'environ 155,000 lieues carrées, avec une *population* de 1,500,000 habitans, contenus dans 8 *provinces*, savoir : Cis-Platine et Entre-Rios, à l'est du Parana, principale branche de la Plata; Salta, Tucuman, Cuyo, Cordova et Buenos-Ayres, à l'ouest et au sud du même fleuve, ainsi que le Paraguay entre ce fleuve à l'ouest, le rio Paraguay à l'ouest.

La *province Cis-Platine* ou *Banda orientale*, a pour chef-lieu *Montevideo*, ville de 17,000 âmes, avec un port sur le rio de la Plata, à 45 lieues E. de Buenos-Ayres; la *province d'Entre-Rios*, entre l'Uruguay à l'est et le Parana à l'ouest, a pour chef-lieu *Santa-Fé* ou *Entre-Rios*, sur la droite du Parana, à 85 lieues N.-O. de Buenos-Ayres, avec 20,000 individus; la *province du Paraguay*, qui forme transitoirement un état séparé, sous le *directorat* du trop

fameux docteur Francia, ne compte qu'environ 200,000 âmes, dont 7 à 8,000 pour son chef-lieu, l'*Assomption*, sur la rive gauche de Paraguay, à 240 lieues N.-N.-O. de Buenos-Ayrès; la *province de Salta*, vers le Haut-Pérou, a pour chef-lieu *Salta* ou *San-Felipe*, sur la petite rivière de Baqueros, à 310 lieues N.-O. de Buenos-Ayres, avec 9,000 habitans; la *province de Tucuman*, au sud de la précédente, a pour chef-lieu *San-Miguel del Tucuman*, près du rio Dolce, à 250 lieues N.-O. de Buenos-Ayres; la *province de Cuyo*, au sud de celle de Tucuman, a pour chef-lieu *Mendoza*, près des Andes, à 220 lieues O. de Buenos-Ayres; la *province de Cordova*, entre le Tucuman au nord, le Buenos-Ayres au sud-est, l'Entre-Rios à l'est, et les Pampas au sud, a pour chef-lieu *Cordova* ou *Cordoue*, près de la gauche de la Puraca, à 120 lieues N.-O. de Buenos-Ayres; enfin la *province de Buenos-Ayres* proprement dite, vers l'Atlantique, a pour chef-lieu Buenos-Ayres, capitale de la république, sur le bord méridional du rio de la Plata,

par 34° 36' 33" lat. S. — 60° 42' 15" long., O., avec 120,000 habitans. Les trois villes de Buenos-Ayres, Cordoue et Mendoza méritent quelques détails.

Buenos-Ayres est une ville considérable, dont les rues sont pavées en pierres et bordées de trottoirs en briques. Celles des faubourgs sont mal entretenues, à cause de la rareté de la pierre. On remarque plusieurs beaux édifices, comme la banque, le théâtre et le palais du congrès. L'eau qu'on boit à Buenos-Ayres est impure et coûteuse. Les provisions en tout genre sont apportées par les gauchos, paysans des pampas ou plaines. Les hommes et les femmes de Buenos-Ayres se promènent rarement ensemble, et au spectacle les deux sexes sont complétement séparés. Si cette ville était située sur une baie d'une navigation moins dangereuse que celle du golfe de la Plata, elle serait une des premières villes commerciales de l'univers. Suivant M. Varaigne, on comptait déjà en 1826 près de 6,000 Français à Buenos-Ayres. Des communications entre cette ville et la Patago-

nie ont lieu aujourd'hui par mer en 6 ou 8 jours, malgré une distance de plus de 200 lieues.

Cordoue, la seconde ville de la république argentine, était jadis le foyer littéraire de l'Amérique méridionale; les jésuites y régnaient souverainement, comme au Paraguay. Elle est encore le siége d'un évêché, et elle possède toujours son université. Elle est bâtie en pierres, mais ses rues ne sont point pavées; et comme le sol est extrêmement sablonneux, il en résulte une atmosphère chaude et épaisse; les montagnes qui entourent la ville étant très-rapprochées les unes des autres, empêchent d'ailleurs que l'air n'y soit vivifié.

C'est le contraire à *Mendoza*, qui, bien que située à plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est dans le plus beau climat du monde, et particulièrement favorable aux personnes malades de la poitrine. La ville elle-même, entrepôt du commerce entre le Chili et Buenos-Ayres, offre les agrémens d'une grande cité; belles maisons de briques, rues larges, arrosées

par des ruisseaux, commerce actif, alimens recherchés, charmantes promenades, entre autres l'Almeïda ombragée par de hauts peupliers et arrosée par une petite rivière limpide, où dans le moment de la plus grande affluence de promeneurs, les deux sexes, dans une complète nudité, se baignent pêle-mêle, en se livrant aux évolutions les plus divertissantes. Shakespeare nous dit que la jeune fille est assez prodigue de ses attraits, si elle les dévoile à l'astre de Phœbé; mais les belles Mendoziennes ne s'en contenteraient pas, elles les découvrent sans réserve aux regards du soleil.

Ce relâchement des mœurs se retrouve, au reste, dans les autres cités de l'Amérique du sud. Quant aux *Argentins* propres, ils paraissent en ce point fort avancés. Ils n'aiment pas moins la sieste que les bains. Ce moment de sommeil méridien change les cités en une complète solitude. Un peu après onze heures du matin, les marchands s'y préparent, ils commencent à bâiller en enlevant lentement les articles qu'ils avaient étalés en vente; à midi moins un

quart, ils ferment les boutiques et personne ne se réveille que vers 5 heures du soir. Dans cet intervalle de midi à 5 heures, le bruit que fait un voyageur dans les rues est comme celui qu'il ferait dans une cathédrale abandonnée. En passant devant les maisons il entend ronfler les dormeurs, et lorsque ceux-ci se lèvent, rien de plus amusant que de les voir se frotter les yeux, étendre les bras, se rhabiller, rouvrir les magasins et ranimer la soirée, pour la finir à la promenade. Vous revoyez, dit le capitaine Head (1), qui me fournit ces détails, vous revoyez circuler les landaus dans les rues; les paysans viennent à cheval vendre des fruits ou autres provisions, et de temps à autre on aperçoit un mendiant qui demande l'aumône le chapeau à la main, et à cheval, car, dans l'Amérique du sud, personne ne va à pied, les chevaux d'ailleurs étant si communs qu'on les

---

(1) *Rough notes across the pampas and among the Andes.* Un vol. in-8° 1826.

tue pour en vendre la peau, surtout dans les immenses plaines au midi du rio de la Plata, auxquelles on a affecté le nom de pampas.

Les *pampas*, qui s'étendent de l'est a l'ouest depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes, et du nord au sud depuis le rio de la Plata jusqu'au rio Negro, sont des déserts fameux, entièrement dépourvus d'arbres, et couverts seulement d'un gazon rabougri et d'herbes sauvages; on y remarque à peine une eau courante, mais beaucoup de *lacs* s'écoulant les uns dans les autres, sous un terrain sablonneux, et dont les principaux sont les lacs *Guanacache*, que traversent plusieurs bras du rio Colorado. La partie située entre Buenos-Ayres et Mendoza, trajet de plus de 200 lieues que le courrier met 12 à 13 jours à parcourir, par le moyen de relais de poste placés à 10 lieues les uns des autres, mais que rendent plus difficultueux les trous des *bissachos*, animaux vivant comme des lapins dans des terriers; cette partie des pampas, disons-nous, quoique sous la même lati-

tude, est divisée en régions de différens climats et de productions diverses. En partant de Buenos-Ayres, la première de ces régions est couverte, pendant 18 milles, de luzerne et de chardons; la seconde, qui comprend 450 milles, est tapissée d'une herbe longue et touffue; et la troisième, qui s'étend jusqu'au pied des Andes, est un immense bocage formé d'arbustes. Les deux dernières régions ont le même aspect durant presque toute l'année, mais la première varie avec les quatre saisons, et les chardons s'y élèvent en été jusqu'à 11 pieds.

Les indigènes des pampas sont les *Gauchos*, peuples pasteurs nés du mélange des Espagnols et des Indiennes, et que la nature a doués d'une grande force, mais qui sont mal faits et d'une taille au dessous de la moyenne. Leur vêtement consiste en une espèce de manteau appelé poncho qui descend jusqu'à leurs jambes comme une robe de femme; ils n'ont ni gilet, ni chemise, ni culotte, ni souliers. Les femmes sont vêtues de la même manière, et se

distinguent seulement des hommes par la petitesse de leurs mains et de leurs pieds. Les hommes et les femmes sont très-malpropres et se nourrissent de viande crue Les premiers sont presque toujours à cheval et lancent aux animaux avec une admirable adresse le *lasso*, corde de cuir assez longue, avec un nœud coulant. Ils ne cultivent jamais la terre; le vol, la chasse et la guerre sont à peu près leurs seules occupations. La polygamie est fréquente parmi eux, un homme pouvant avoir autant de femmes qu'il veut. Leurs querelles se décident au couteau en combats singuliers, et l'un des combattans reste sur place. La hutte d'un Gaucho consiste ordinairement en une chambre où vivent pêle-mêle garçons, filles, femmes et enfans. Les siéges sont des squelettes de têtes de chevaux; une lampe nourrie avec des morceaux de graisse de bœuf sauvage que l'on fait fondre sur des charbons, éclaire la cabane. Les alimens se composent de bœuf et d'eau. Enfin, le Gaucho pense que le plus noble effort de l'homme est de monter à cheval

au lieu de marcher, et de ne point se soumettre à l'empire des besoins; ils vivent heureux s'ils ont de bonnes selles et des éperons. Leurs plus cruels ennemis sont les *Indiens*, qui manient avec beaucoup de dextérité une lance de huit pieds de long, et qui sont gouvernés par des caciques.

Les habitans des pampas et ceux des villes forment la population de la république argentine, dont le *gouvernement* républicain est basé sur le principe de l'unité d'administration distribuée en *trois pouvoirs*, législatif, exécutif et judiciaire. Le *pouvoir législatif* est confié à un *congrès* composé d'une chambre de *représentans* éligibles, et d'une chambre de *sénateurs* inamovibles. Le *président* exerce le *pouvoir exécutif*, et des *cours* de justice le *pouvoir judiciaire*. Dans chaque province il y a un gouverneur qui la commande sous la direction immédiate du président, mais avec un conseil d'administration formé de membres élus par le peuple. Les *revenus* de la république sont de 15 millions de francs, la *dette* est de 134 millions, l'*ar-*

mée de 10,000 hommes, et la *marine* de 16 navires. Le *commerce* consiste principalement en exportation de cuirs, laines, suif, cornes, plumes d'autruche, etc. Il y a aussi quelques échanges de produits indigènes ou exotiques avec le Chili, surtout en maté ou herbe du Paraguay, dont le goût ressemble à celui du thé. Ce commerce est exercé principalement par les créoles Buenos-Ayriens, gens doux et affables, et dont les femmes, qui aiment passionnément la musique, suivent les modes françaises.

RÉPUBLIQUE DU CHILI.

Cette contrée, prise dans sa plus grande extension, est située par 25°-44° lat. S., et 72°-76° long. O., avec l'archipel de Chiloé. Resserrée entre les Andes à l'est, et le grand Océan à l'ouest, elle a le désert d'Atacama dans le haut Pérou au nord, et la Patagonie au sud. Sa longueur est de 450 lieues, sa largeur de 35 à 60, et sa

superficie de 21,300 lieues carrées, avec une *population* de 1,400,000 habitans.

Couronnées de plusieurs volcans parmi les neiges perpétuelles, les *Andes*, que leur élévation et le froid qui y règne rendent inhabitables, occupent à peu près un tiers de la contrée, et il se forme à leur pied des *vallons* dont quelques-uns, préservés de la fonte des neiges, offent de bons pâturages. Du pied des Andes les *plaines* s'abaissent insensiblement vers la mer où elles se perdent par une pente subite. Ce pays plat renferme des monticules coupés de profondes ravines où coulent les eaux des neiges, ravines qui, en hiver, ne sont que de faibles ruisseaux, mais en été des torrens destructeurs. Comme il pleut très-rarement au Chili, et seulement un peu en hiver, les parties de terrain qui se trouvent entre ces crevasses, exposées à l'influence continuelle d'un soleil sans nuages, ne renferment qu'un sol aride et nu; les seules parties habitées sont les oasis jetées au milieu des quebradas ou gorges, près desquelles sont bâties les

villes au milieu de ces terrains fertiles. L'or et le cuivre abondent dans ces montagnes; les forêts nourrissent des arbres superbes.

Les *Chiliens*, favorisés par un ciel constamment serein et un climat tempéré, sont indolens et peu instruits en général, mais néanmoins plus avancés en civilisation qu'en beaucoup d'autres contrées. Dans leurs réunions de famille ils montrent de la politesse les uns envers les autres; ils sont respectueux et remplis d'attentions devant leurs parens, et les parens avec leurs enfans sont réservés et indulgens. Toutefois au dehors ils paraissent se relâcher, et s'inquiéter peu surtout de plaire aux femmes, qui, ainsi abandonnées, n'acquièrent point l'habitude de la société. L'éducation est négligée, un peu moins pour les hommes et beaucoup pour les femmes; mais celles-ci ont reçu de la nature des manières plus gracieuses, un tact plus fin pour connaître le monde et apprécier tout ce qui a rapport aux mœurs. Dans les fêtes elles tiennent à honneur

d'afficher un grand luxe, même celles qui sont le moins dans l'aisance; elles s'imposent à l'avance les privations les plus pénibles pour atteindre ce grand objet de la vanité. Les Chiliens aiment passionnément les parties de plaisir nommées pique-niques; ils dansent à la campagne dans un endroit qui est pour toute la société un lieu de rendez-vous. Les nœuds du mariage ue sont pas plus resserrés au Chili qu'à Buénos-Ayres; les Chiliennes, dit le voyageur Miers, ne se font pas un grand mérite de la fidélité conjugale, et les maris de leur côté ne semblent pas s'en inquiéter beaucoup.

Le *gouvernement* chilien est à peu près organisé sur le même pied que celui de Buénos-Ayres, ayant un président, deux chambres et des cours de justice. Ses *revenus* sont de 15 millions de francs, sa *dette* est de 36 millions, son *armée* de 8,000 hommes, et sa *marine* de 6 navires. Son territoire est divisé en trois *intendances :* Coquimbo, Santiago et la Conception. *Santiago*, ancienne capitale de la république, sur la Mapocha, à 20 lieues de la mer,

compte environ 50,000 habitans dont les maisons à toit plat sont peintes en blanc et n'ont qu'un seul étage. La capitale actuelle est *Valparaiso*, mot qui veut dire *vallée de paradis*, parce qu'en effet cette ville est dans une belle situation, et offre le meilleur port du Chili, sur une baie entourée de montagnes, avec une population de 15,000 âmes. *La Conception*, n'en compte que 10,000, près de l'embouchure du Biobio, à l'extrémité sud-ouest de la république et à 120 lieues de Santiago; elle offre un point de relâche pour les vaisseaux à *Talcahuagna* dans la baie du même nom, à 70 lieues sud de laquelle se trouve la ville de *Valdivia*, peuplée de 7,000 âmes, avec un bon port sur le territoire des Araucaniens.

Les *Araucaniens* ou *Araucanos* ou *Araucans*, dont le nom est tiré de celui de leur pays, l'*Arauco*, qui s'étend entre les rivières Biobio et Valdivia, forment une peuplade belliqueuse, divisée en tribus nomades ou sédentaires, occupant des villages que régit l'autorité d'un cacique, et

réunies entre elles par une sorte de fédération présidée par le plus expérimenté et le plus ancien des chefs, nommé *toquil*. Ces peuplades ont des mœurs portées à la cruauté, le droit du plus fort est leur suprême loi. Ils ne se livrent jamais à aucun travail manuel; leur principale occupation est de dompter un cheval, comme les Gauchos; leurs femmes ne sont pour eux que des bêtes de somme chargées de veiller à leurs cabanes, d'élever les enfans et de labourer les terres. Leurs enfans, dès l'âge le plus tendre, sont excercés à galoper sur un cheval fougueux et à demi sauvage; leurs armes sont la lance; ils ont aussi le poncho ou manteau araucanien, et pour garder le souvenir de leurs actions ils emploient les quipos ou nœuds des anciens Péruviens.

Au sud de l'Araucanie est l'*archipel de Chiloé* ou *Chonos*, dépendance également du Chili : c'est un groupe de 80 îles, dont la plus importante produit du blé, de l'orge, des sangliers et des bois de construction. *Castro*, chef-lieu de l'île de Chiloé

proprement dite, à 260 lieues S.-S.-O. de Santiago, ne contient que 200 habitans; le groupe entier en compte 25 à 30,000. Un détroit d'une lieue de large le sépare de la Patagonie dont il me reste à vous entretenir.

PATAGONIE.

Ce qu'on appelle *Patagonie* ou *terre des Patagons*, entre 39° — 54° lat. S. et 65° — 78° long. O., a pour limites au nord le rio Negro, quoique Buénos-Ayres prétende aller plus loin; au sud le détroit de Magellan, qui sépare le continent de la Terre-de-Feu; à l'est l'Atlantique et à l'ouest le grand Océan. On lui assigne 400 lieues de long sur 50 à 140 de large, avec une *surface* de 66,000 lieues carrées et une *population* de 200,000 individus.

Les *Patagons* ou *Tehuelhets* habitent la plus grande partie de cette contrée stérile; on y trouve des *Puelches* au nord, et des *Huiliches* au nord-ouest. Si les Patagons ne sont pas de vrais géans, on ne peut nier que leur taille ne soit bien au-dessus de la

moyenne ; ils sont placés sous les latitudes les plus propices au développement de la stature humaine, rabougrie par un climat trop rigoureux et comprimée par une température trop élevée ; c'est ainsi que les Norwégiens et les Suédois sont plus grands que les Français, et ceux-ci que les Napolitains des plaines. Magellan le premier vit des Patagons de 6 pieds $\frac{1}{2}$; Cook en remarqua de 5 pieds 10 pouces, Bougainville de 6 pieds ; la taille moyenne, suivant Malaspina, est de 6 pieds $\frac{1}{2}$. Ils vivent de chasse et de pêche ; les seuls végétaux qu'ils consomment sont les baies de quelques arbustes et une racine qui vient sur les bords de la mer. On prétend qu'il existe parmi eux certains individus appelés *Mauricos*, qui présentent réunis tous les caractères des deux sexes.

Au-delà du détroit de Magellan est la *Terre-de-Feu*, amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où plusieurs volcans sont encore en pleine activité au milieu des neiges perpétuelles, d'où Magellan nomma ainsi cet archipel terminé au sud par le cap

Horn, et habité par des hordes misérables, rabougries par l'inclémence du climat, et qu'on appelle les *Pescherais*; peuplades qui se retrouvent dans la *Terre-des-États*, séparée au sud-est de la Terre-de-Feu par le détroit de le Maire. Il existe des insulaires pareils par 52° lat. S. à 80 lieues N.-E. de l'île ou terre des États, dans les *îles Malouines*, ainsi désignées par des marins de St-Malo qui les aperçurent en 1700, et que déjà les Anglais avaient appelées *îles Falkland*. A 2° plus au S. est l'île que Cook nomma *Nouvelle-Géorgie*, et à 2° plus au S.-E. gît l'archipel *Sandwich* ou le *Thulé austral*, qui n'est qu'un amas de rochers et d'îlots. Enfin entre 60°—65° lat. S. se perdent les groupes du *Nouveau Shetland méridional* et des *Nouvelles Orcades*, îles absolument désertes, au-delà desquelles le capitaine anglais Weddells s'est encore avancé en 1823 jusqu'à 74° 15' lat. S., point le plus méridional où l'on ait pénétré, tandis que vers le pôle arctique on s'est avancé au-delà du 83° parallèle.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Superficie et population des principales contrées de l'Amérique, d'après la Revue britannique *de juillet* 1828.

Contrées.	Superficie en milles carrés de 15 au degré.	Population.
Brésil.	144,563	5,000,000
Amérique anglaise . . . . (Amérique du nord, Amérique du sud et Antilles.)	120,656	2,290,000
États-Unis.	113,802	12,277,000
Mexique	77,625	7,500,000
Colombie.	51,700	2,800,000
Buénos-Ayres.	42,687	700,000
Bas-Pérou	23,312	1,700,000
Amérique russe.	23,125 ?	50,000
Amérique danoise. . . . . (Groënland, Islande, Ste-Croix, St-Thomas.)	20,250 ?	110,000
Haut-Pérou	19,375	1,300,000
Guatémala.	8,688	1,650,000
Chili.	8,063	1,400,000
Paraguay..	4,188	250,000 ?
Amérique espagnole.. . . (Cuba et Porto-Rico)	2,088	1,240,000
Amérique néerlandaise. . (Curaçao, St-Eustache, partie de la Guiane.)	1,875 ?	0,114,000
Amérique française. . . . (Guiane, Martinique, Guadeloupe.)	1,875 ?	240,000
Haïti	1,381	950,000

ERRATA.

Page 2, ligne 1re de la note : *au lieu de* Washington, *lisez* Washington Irwing.

— 54 ligne 8 : *au lieu de* Buffon, *lisez* Châteaubriand.

TABLE

DES SOMMAIRES

CONTENUS DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Pages.

LETTRE XXXVI. *Amérique.* Coup d'œil géographique sur l'Amérique en général : Situation, surface, population ; aspect et climat ; montagnes, bassins et fleuves ; golfes, lacs, détroits et autres accidens naturels ; productions des trois règnes ; races humaines ; religions, langues et constitutions américaines. Division de l'*Amérique* en *septentrionale* et *méridionale* ; généralités relatives à chacune. 1

LETTRE XXXVII. *Terres polaires arctiques. Amérique russe. Amérique anglaise* 89

LETTRE XXXVIII. *États-Unis.* Dimen-

Pages.

sions et population. Climat, montagnes, lacs, fleuves et autres accidens naturels. Productions des trois règnes. Habitans: races, langues, religions, usages, commerce et gouvernemens. Divisions territoriales, et topographie des 24 états ou républiques de l'Union.. 151

LETTRE XXXIX. *Mexique et Guatémala.* Généralités physiques sur les deux états du Mexique et de Guatémala. Étendue, population, accidens naturels, climat, productions, habitans et gouvernement de ces deux états. 245

LETTRE XL. *Antilles.* Généralités sur les Antilles. Grandes et petites Antilles, divisées en possessions anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, suédoises, danoises et pays libres 315

LETTRE XLI. *Colombie et Guianes.* Généralités physiques, morales et politiques; divisions territoriales et villes principales de la *Colombie.* Généralités et détails sur les trois *Guianes*, française, anglaise et hollandaise. 351

LETTRE XLII. *Pérou.* Généralités physiques. Division en haut et bas Pérou. *République du Pérou propre* ou *Bas-Pérou* : généralités et particularités qui le concernent.

Pages.

République de Bolivia ou *Haut-Pérou* : traits physiques, moraux et politiques y relatifs.. 393

LETTRE XLIII. *Brésil.* Généralités physiques, statistiques, morales, industrielles et politiques. Division territoriale ; situation et curiosités de chacune des 19 provinces ou capitaineries brésiliennes, avec leurs villes principales 421

LETTRE XLIV. *La Plata* ou *Buenos-Ayres. Chili. Patagonie* et *Terre-de-Feu*. 455

SUPERFICIE ET POPULATION des principaux états de l'Amérique. 479

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.